

Crapitoulie

Y.M.
RUDEL



Yves-Marie RUDEL avait déjà donné la mesure de son talent avec *Goulven le Goémonnier* et *Johnny de Roscoff*

Dans CRAPITOULIC, il campe une silhouette populaire en basse Bretagne, celle de ce Barde contrefait, qui court les routes, vivant de ses chansons et de ses ruses, symbolisant une Bretagne joyeuse, vivante, beaucoup plus vraie que la livresque " *terre des Morts* ".

CRAPITOULIC est à la Bretagne ce que *Till Eulenspiegel* est aux Flandres, ou *Lazarillo de Tormes* à l'Espagne.

Ce livre truculent, picaresque (Le Sage était breton...) est tout à fait dans la tradition populaire celtique.

YVES-MARIE RUDEL

Crapitoulie

barde errant

roman

AUX PORTES DU LARGE

CRAPITOULIC

BARDE ERRANT

YVES-MARIE RUDEL

CRAPITOULIC

BARDE ERRANT

ROMAN

ÉDITIONS AUX PORTES DU LARGE

3, ALLÉE JEAN-BART

NANTES

CRAPITOULIC

BARDE ERRANT

ROMAN

ÉDITIONS AUX PORTES DU LARGE

11 rue de la Harpe

Tous droits réservés
Copyright by Éditions Aux Portes du Large, 1947.

A la mémoire
de mon ami
JAKEZ RIOU
écrivain breton.

CHAPITRE PREMIER

DU TRÉPASSEMENT D'ALAN BIHAN, DÉBITANT
DE BOISSONS, ET DE LA DÉPLORATION DE SA
VEUVE HÉNORA ROLLAND

L'auberge du Dousik était un vieux chaume, au carrefour des cent routes : celle de Saint-Pol-de-Léon, celle de Carantec, celle de Morlaix, celles du Donant et du Dossen, et les quatre-vingt-quinze chemins de la mer.

Tassée au pied de la colline de Pennélé, sa façade louchait par deux fenêtres carrées sur les vases de la rivière à marée qui sépare le Léon noir du Trégor aimable. D'un côté l'intelligence, de l'autre l'esprit, l'argent et le plaisir, bouillie et fleur de farine!

Lorsqu'il naît un garçon à cheval sur les deux rives, ce qui est de règle lorsqu'un Trégorois s'amuse avec une Léonarde ou vice versa, il y a de même quatre-vingt-quinze chances pour cinq qu'il aime l'aventure. Et ce fut le cas pour Crapitoulic, le fils d'Alan Bihan.

Alan Bihan, le débitant de boissons du Dousik, sur la paroisse de Saint-François de Cuburien, tirait son origine d'une famille artisanale de Trévengan, en

Léon. Point de finesse; mais du coffre comme un mortier; du fond, comme un julod de Landivisiau et le plus réputé *firboucher* (bavard) que la terre léonaise eût porté; videur de tasses, licheur d'assiettes, jeteur de sorts, écumeur de bourses, toujours entre deux alcools, sottisier vivant et remède à l'ennui.

La « boîte à l'Lan » était réputée bien au delà du pays de Morlaix. Marins et exportateurs de légumes, mangeurs de vers, hongreurs ou minotiers, toutes professions qui entretiennent la sécheresse intérieure, jetaient à plaisir l'argent dans cette gueule d'enfer, toujours ouverte, d'où s'échappaient le bruit des glouglous et les rires gras du maître. On y perdait gros; mais on s'y allégeait la rate. Pour une seule bourde d'Alan, beaucoup auraient engagé leur bienheureuse éternité!

De sa main crochue, estropiée dans son enfance par une truie, le drôle râtissait l'argent et refermait son tiroir si sec que la pomme d'Adam en remontait sous le menton du client. Le soir, porte close et volets rabattus, Alan supputait son bénéfice, sous l'œil pointu d'Hénora Rolland, sa femme, native de Plestin, en Tréguier.

Mariés depuis vingt-sept ans, ils n'avaient pas d'enfant, soit que le loisir d'y songer leur eût manqué, soit que les rires perpétuels d'Hénora aient trop secoué la besace... Et cette seconde hypothèse rallia les suffrages quand on apprit que, dans le calme du veuvage, la graine oubliée avait germé. Et ce fut Crapitoulic.

Un soir qu'Alan avait avalé plus de *far sac'h* qu'il n'est sain pour un honnête homme, la bouillie de sarrasin lui durcit dans l'estomac, car il faisait une chaleur à dessécher la mer. Un pot entier de cidre frais

qu'il avala pour se dégager remonta aussitôt, noya le conduit à vent et le débitant tomba raide sur le sol.

Hénora courut chercher Marie Pikès; mais la rebouteuse se contenta de humer une pincée de tabac-carotte.

— Ton mari est mort, ma pauvre fille. Son jabot s'est renversé sur son cœur.

— Ce n'est pas possible, Marie. Fais-lui quelque chose : qu'on n'aille pas raconter que je l'ai laissé filer sans soins!

— C'est bien pour t'être agréable, Hénora.

D'un doigt négligent, Marie Pikès arracha un des cils d'Alan qui lui tombaient sur les yeux.

— Tu vois bien! dit-elle en haussant les épaules.

Elle demanda cinq *réaux* pour son dérangement, plus une verrée d'alcool pour aller tirer la sonnette du recteur de Cuburien.

Le prêtre vint. Tandis qu'il jetait l'eau bénite, Hénora laissa échapper un sanglot. Que regrettait-elle au fait? Son homme ou bien la joie qu'il lui donnait, ou encore ce que tous les deux rapportaient ensemble bon an mal an?... Elle n'en savait rien.

Elle désirait faire les choses décemment, prévint le recteur de ses intentions.

Nona Morin veillait à cette époque sur les intérêts spirituels de la paroisse de Saint-François. C'était un prêtre coulant de charité chrétienne, le cœur à pleine bouche, prêt à rendre le moindre service, à condition qu'on ne lui demandât rien contre la foi et qu'on respectât le trésor de son église : deux petits reliquaires de vermeil et une croix processionnelle plus ouvragée que celle de Locronan appelée croix d'*abalamour* (parce que). De celle-là, Nona Morin ne se défaisait qu'à bout d'arguments.

— Vraiment, non, je ne peux pas, Ific, parce que... Si l'évêque savait, mon Dieu! il me crosserait, parce que... Eh bien, Yan, prends-la donc; mais fais-y bien attention, parce que... parce que... parce que...

Les recommandations n'en finissaient pas. Et durant qu'elle était absente, le vieux prêtre ne vivait pas. On comprendra l'ébahissement du recteur, quand Hénora osa demander la croix d'*abalamour*. Tout le monde était d'avis que la croix des petits pauvres était bien bonne pour Alan, mort sous le poids des sept péchés capitaux!

— Oh! gémit la veuve, si vous faites cela, *Aotrou Person* (monsieur le recteur). Je suis déshonorée.

— Tu as beau dire, ma fille, il n'en aura pas d'autre, ton glouton.

— Si l'on peut dire, *Aotrou Person*; il faisait bénir ses barriques avant d'y mettre son cidre!... Je vous promets d'être généreuse pour les œuvres de la paroisse. Je jure...

— Des promesses, j'en ai plein les mains quand on a besoin de moi. Il ne s'agit pas d'argent, mais de mérite. Tu n'auras pas ma croix d'or.

Hénora Rolland laissa partir le recteur. Toute la soirée, elle remâcha l'affront. Une Trégoroise est rarement à court d'expédients, même si, depuis trente ans ou presque, elle respire l'odeur des champs d'artichauts et de choux qui, comme on sait, rendent l'esprit pesant. Donc, au matin, elle se rendit chez son meilleur client, Grégoire Esvan.

— Gréguic, dit-elle de sa voix la plus douce, j'ai un verre pour toi.

— Qu'est-ce qui te rend tout d'un coup si géné-

reuse sur la boisson, Hénora? fit Grégoire. Est-ce la mort d'Alan?

La veuve tira son mouchoir et le plaça devant sa bouche, en prenant garde d'étouffer ses paroles.

— C'est à cause de lui que je viens.

— Ah! ah!... C'était un bon garçon qui ne laissait personne tirer la langue. Les meilleurs partent les premiers, Hénora. Les meilleurs partent.

— Gréguic, écoute. Il faut aller chercher la croix pour lui.

— Certainement, Hénora, j'irai.

Il ouvrit la main droite pour recevoir une pièce blanche et suivit la débitante jusqu'au Dousik, pour le petit verre promis. Ensuite, il salua poliment le mort et s'en fut au village. Autant d'auberges il rencontra, autant de stations il fit. Enfin il choqua contre la porte de la sacristie. D'une main tremblotante, il saisit la croix des petits pauvres pour conduire Alan là où vont les chrétiens qui manquent leur souffle. Hampe au poing, jarret tendu, il revenait par la route longeant l'eau grise du Dossen, lorsqu'il croisa François Cudon.

— Bonjour, Gréguic.

— Bonjour, François.

— Qu'est-ce qui te prend de processionner tout seul en pleine semaine, dans la campagne?

— Bien, c'est à cause d'Alan.

— Alan?... Ah? Il est mort? Remonte un peu avec moi jusqu'à Tihur. Ça vaut bien la peine que tu m'expliques un peu. Et les morts ne sont pas si pressés.

Par politesse, Esvan changea sa chique de joue.

— Bien sûr. Je ne peux pas te refuser ça.

Comme il lui emboîtait le pas, Cudon s'arrêta et

regarda le fût d'étain bosselé que Grégoire portait. Ils se comprirent sans paroles. Esvan coucha la croix sur un lit de fougères, la recouvrit de sa veste et dit, en manière d'excuse :

— Tu as raison, François, les morts passent avant les vivants... Je veux dire : c'est le contraire. Tu m'as compris.

Ils ne cessèrent de rire jusqu'à l'auberge de Tihur. Après Tihur, ce furent les « Trois-Piliers », puis la ferme-débit de Pen-Hoat. Et voilà : on n'entendit plus parler d'Esvan ni de sa croix.

Dans l'après-midi, Hénora sut qu'elle pouvait sans crainte mettre sa coiffe à barbes et endosser sa mante à capuchon pour rendre visite au recteur.

— Ah! gémit-elle à peine entrée au presbytère, honte sur Esvan! Je l'avais prié de venir prendre la croix pour l'Lan et il n'en a rien fait. Je suis obligée de venir moi-même.

— Mais il est venu, Hénora. Le sacristain me l'a dit.

— Il est venu? Mon Dieu! Et la croix alors?... Elle n'est pas arrivée au Dousik, je le jure. Sûrement, il s'est oublié dans la boisson, ce cochon-là! Monsieur le recteur, l'âme d'Alan s'en ira-t-elle avec les chiens noirs, comme celle d'un hérétique, après que vous avez béni le corps?

— J'ai donné la croix.

— Vous connaissez bien Grégoire : c'est un trou percé. Entre nous, je lui ai donné pas mal d'argent pour sa course. Il a tout sifflé!

— Et tu voudrais que ma croix d'or prit le même chemin? Ah! non, Hénora, si bonne chrétienne que tu puisses être quand tu veux, je ne te donnerai pas...

Même pour sauver son âme?

— Est-ce que c'est son âme ou son corps que tu vas conduire au cimetière? Hénora, tu as grand besoin de revenir au catéchisme.

En retournant vers le Dousik, Hénora Rolland s'avouait qu'un bigouden comme Nona Morin avait plus d'astuce qu'une Trégoroise n'avait de hardiesse. Et, cependant, les paroles de la veuve cheminèrent dans la conscience du recteur. Après son départ, il appela le sacristain.

— Miliau, dit-il, tu vas prendre la croix d'or pour Alan Bihan...

— Oh! *Aotrou Person!*

— Ne te scandalise pas! Tu ne vaux pas mieux que lui devant un litre de vin-ardent. Va. Fais comme je te dis; parce qu'on ne peut pas rebuter une chrétienne.

Lui-même suivit peu de temps après pour aller chercher le corps. Or, comme il entonnait les psaumes devant l'auberge aux regards clos, il fut coupé par un chant plus fort qui venait de la rivière. Une croix émergea d'un talus. C'était Grégoire Esvan avec la croix des petits pauvres qui venait faire sa dernière politesse à l'Lan. Et le sacré *firboucher* fut enterré avec deux croix, tout comme un dignitaire.

— Il n'y manque que la bannière de sainte Barbe, disaient en riant les pleureuses.

Ce fut le dernier triomphe d'Hénora Rolland. Neuf mois plus tard, elle eut une moindre joie, lorsque Crapitoulic jeta les pieds dans ce bas monde.

CHAPITRE II

OU L'ON RENCONTRE CRAPITOU LIC QUI RENCONTRE
RANNOU DIRER ET BARBE LA CHANDELLE...

La commère éternua, tandis qu'elle tournait à son poing le petit corps violacé dont le balancier tardait à partir. Une jambe lui échappa. L'autre fit entendre un craquement auquel répondit un cri de l'enfant. Crapitoulic vivait et devenait boiteux dans le même temps. Le pied droit décollé ne revint jamais à sa place normale et toute sa vie le fils d'Hénora fit la révérence à droite. La science profonde de Marie Pikès la rebouteuse trébucha contre ce défaut.

Le lendemain, suivant la coutume, le nouveau-né fut porté à l'église où il reçut le prénom de Jacques. Il eut peu d'occasions de s'en servir : dès qu'il sortit du nid, on ne le connut plus que sous le sobriquet de Crapitoulic qui, suivant les faiseurs d'onomastique, signifierait : ou « gratte-fesse » ou « omniscient » !...

L'enfance de Crapitoulic ressembla au cours du Dossen, la rivière de Morlaix; calme comme lui, filée sans débordements ni duperie, un peu triste depuis qu'Alan n'était plus là pour égayer le Dousik.

— Le rire est parti de nous, disait Hénora dans sa langue savoureuse.

Le rire... Il avait fait un bond par-dessus l'eau. Maintenant, il tempêtait dans les débits réputés de la rive droite. Côté Tréguier. Le « Styvel », le « Bruly », la « Maison de Paille ». Ah! cette Maison de Paille! Située juste en face du Dousik, elle semblait narguer l'ancienne « boîte à l'Lan ». Son chaume neuf faisait mal aux yeux d'Hénora. Sa réussite lui donnait des nausées.

— Ils nous ont volé notre chance, Kou, mon chéri, disait-elle à Crapitoulic.

Et lui répondait :

— La chance, mamm, c'est une herbe rôtie. Attendez un peu que je sois grand et vous verrez!

Dans l'intervalle, Hénora se consolait en vidant l'une après l'autre les bouteilles de son dressoir. Suivant le temps ou la fraîcheur de l'air, elle empoignait la rouge ou la verte ou bien encore celle qui contenait de l'ambre. Et si l'argent ne rentrait plus comme autrefois, du moins le liquide continuait-il à couler avec la même régularité.

Au début, Hénora buvait en cachette. Elle se gêna moins, quand elle se crut démasquée; sauf à couvrir son vice de prétextes.

— Ce serait un péché de laisser perdre de si bonnes choses!

Crapitoulic se plaidait à lui-même :

— C'est le chagrin qui la pousse.

Hénora renchérisait :

— Quand l'eau poivrée descend le long de ma gouttière, j'ai du plaisir par tout le corps.

— Prenez garde au nez rouge, mamm.

— Oh! je n'irai pas jusque-là, Mais écoute, mon chéri, c'est tout ce qu'Alan m'a laissé, avec toi.

— N'avez-vous pas peur de la damnation?

— Comment peux-tu parler de damnation, Kou, alors que tous les saints du paradis souhaiteraient de tremper seulement le bout du doigt dans mes liqueurs! M. l'Évêque, s'il savait, en prendrait pour eau bénite. Veux-tu goûter?...

— Non, non.

Crapitoulic repoussait la tentation. Toute sa vie, il réprouva les excès de boissons : vin-ardent ou jacques-debout. Il ne prenait d'ailleurs de chaque chose que la bonne mesure, excepté quand il était surpris pour l'avoir prise trop pleine!...

Lorsque sa mère abandonnait complètement son esprit à l'esprit d'Alan caché dans les bouteilles du dressoir, Crapitoulic fermait la porte sur elle et s'en allait bavarder avec Alanic, le passeur.

— Salut!

— Bonjour. Qu'y a-t-il de neuf?

— Rien.

L'enfant s'asseyait sur les joncs de la rive. Le Dossen, retourné à la mer, se réduisait à un ruisseau perdu entre les rondeurs glacées des vases. L'ancien marin, ravaudant un vêtement ou lissant du pinceau la panse de son bac, racontait à son jeune ami des histoires de gaillard d'avant...

— Le charpentier, il s'appelait Jégu, natif de Plouaret. Un sacré veau de cambuse...

Mais, lorsque la rivière, démesurément grosse, emplissait son lit, le petit gars s'éloignait, de peur d'être englouti par les esprits des eaux. A distance, il suivait les allées et venues du bac. Pour tout l'or du pays

saint-politain, il n'y serait pas monté, oh! non, crainte d'être brûlé, en arrivant sur l'autre bord, par le feu de satan menant son sabbat dans la Maison de Paille!

De temps en temps, Crapitoulic allait à l'école. On y enseignait une langue barbare : le français. Malheur à celui qui se laissait aller à parler en breton! La baguette du maître endolorissait les doigts du contrevenant. Mais, quoi qu'il fit, les sons étranges entraient aussi péniblement dans la cervelle de Crapitoulic que l'eau froide dans le marc de café, bien qu'on prît soin d'agiter souvent la *grégue*. Les leçons du passeur lui plaisaient davantage. Son génie propre le poussait à la fantaisie : il attrapait très bien le pain des filles ou l'argent des passants, au moyen de farces qu'il savait de nature.

— Parions que tu ne sais pas danser le passe-pied, Janed?

— Mieux que toi, Crapitoulic.

— C'est beaucoup dire. Regarde-moi.

Il sautillait sur une jambe, faisant aller sa patte folle à contresens.

— Oh! oh! tu me fais rire. Je vais te le danser, moi, ton passe-pied.

— Donne-moi tes crêpes, tu seras plus légère et elles ne risqueront pas de tomber... Ma foi, oui, Janed, tu es une oiselle!

Il disait cela, croquant à belles dents les crêpes croustillantes. Et quand la danseuse s'en apercevait :

— Oh! s'écriait-elle, le rouquin mange mes crêpes!

Et lui, innocemment :

— Eh bien, Janed, je mangeais, sans m'apercevoir, pâmé de te voir si bien sauter.

Mais le triomphe de Crapitoulic, c'était le pardon

de Saint-François. Ce jour-là, levé tôt, il commençait par orner la façade du Dousik de guirlandes de houx patiemment tressées durant huit jours. Puis, avec mamm Hénora, il balayait le devant de porte, dressait à l'extérieur un comptoir sur deux tréteaux et le garnissait de bouteilles de cidre blond.

Que le soleil, tombant à travers les grands arbres, fit à la route des festons prestigieux ou que la bruine doucement descendit pointiller chaque chose de gouttes d'argent, Crapitoulic se postait devant l'auberge.

Indifférent aux injures et aux coups, il forçait les pèlerins à s'arrêter. Et la débitante de boissons avait tant de travail qu'elle en oubliait de chercher l'âme d'Alan au fond des litrons.

— Halte à boire! hurlait Crapitoulic.

Il se jetait à la tête des chevaux.

— Ote-toi de là, sacré boiteux! juraient les riches fermiers accostés de leurs héritières.

— Prends garde à ta langue : elle va rôtir, si tu ne la rafraîchis pas tout de suite.

— Veux-tu t'écarter!

— Pas avant que tu n'aies bu, païen, à la santé de Monsieur saint François et de Madame Marie. Viens vite, mamm, il en demande.

Hénora se précipitait, verre et bouteille en mains. Et les fiers Léonards devaient boire d'un renversement de tête, trop heureux d'en être quittes pour quelques sous, quand Crapitoulic n'ajoutait pas à la plaisanterie en piquant le ventre du cheval avec un dard d'ajonc. La bête faisait un écart et le liquide doré ruisselait sur le jabot amidonné de la chemise d'apparat. C'étaient alors des jurons et des malédictions où

les pardonners engageaient le plus clair de leurs mérites futurs.

Malheureusement, le pardon de Cuburien n'avait lieu qu'une fois l'an. Et il fallait vivre chaque jour. Hénora trouvait que son fils avait les boyaux longs, à mesure qu'il vieillissait. Ses efforts pour les tenir comprimés dans la ceinture de flanelle héritée d'Alan étaient vains. Elle désespérait de voir s'en aller l'argent accumulé au temps du plaisir.

— Donnez-moi un réal, mamm.

— Non.

— Deux francs?...

— Non.

— Les *butunerez* (priseuses) de Morlaix médiron de vous, si l'on me voit mendier auprès de mes amis pour déguster seulement quelques couples de crêpes.

— Tais-toi, fainéant. Tu as eu des sous pour la Foire-Haute.

— Il y a deux mois de cela.

— Te figures-tu que les pièces d'argent entrent chez moi comme les laitons à l'écurie?

— Hélas! Mon père nous voit; vous n'êtes qu'une marâtre!

— C'est assez des mauvaises langues, Kou, pour prétendre que tu es né, passé la moisson. Mon Dieu! on devrait assez savoir que tu as poussé sur ma tristesse.

— J'en mourrai bien aussi, si vous me laissez sans pain ni lard.

Hénora geignait :

— J'ai élevé une gale, un propre à rien, un mangentout!

Elle se versait une rasade consolatrice et Crapitoulic

en était pour ses frais, bien qu'il eût, à présent, l'âge de tenir sa place au jeu de boules ou devant un tronc de galoche.

Cette situation, sans autre issue que les expédients les plus hasardeux, dura jusqu'à cette fameuse assemblée de Morlaix où Barbe Salaün se fit voler un chapelet de saucisses par le chien jaune de Yan Silzig.

Barbe Salaün était une personne dont le passé eût dû répondre pour le présent; car elle avait été belle et n'en avait fait de mystère pour personne, ce qui lui avait valu son surnom de *chandelle*. Un temps fut où elle avait mené grand train. Mais lorsque vint la décadence, elle ne sut pas y adapter son existence : elle aimait la bonne chère.

Justement, ce jour-là, misant sur une improbable conquête, elle avait avancé ses derniers sous au charcutier Yan Silzig, pour acquérir une douzaine de belles saucisses qui festonnaient sa devanture. Malheur! le chien jaune de Yan les enviait aussi. N'ayant pu les voler chez son maître, il suivit patiemment la cliente et saisit le moment favorable...

La fête battait son plein sur les deux places qu'enjambe le viaduc. Crapitoulic humait tristement le fumet des beignets rissolant dans la graisse. Sa tête tournait au rythme des chevaux de bois et la roue de la grande loterie lui donnait des faiblesses. Il avait faim. Ses poches étaient vides. Tout ce qu'il pouvait offrir à son estomac, c'était l'odeur des fritures.

Autour de lui, des gens bien gras, bien nourris, jacassaient, riaient, se bouscullaient. Il fut soudain pris dans un remous. Crapitoulic se dégagea et monta sur un banc de bois. Il était si faible qu'on l'eût écrasé comme un cloporte.

Dominant la foule, il regardait sans la voir cette mer où jouaient les coiffes blanches et les chapeaux de feutre noir. Les sons, les parfums, la poussière restaient en dehors de son monde. Son estomac gonflé d'air l'envoyait comme un ballon jusqu'au firmament. C'était comme s'il n'avait plus eu de corps; mais seulement des sens indépendants, évoluant dans le poudroïement dru du soleil automnal.

Des remous sortit une femme qui s'effondra sur le banc où perchait Crapitoulic. Ses mains tenaient un sac défait laissant échapper une saucisse étripée. Un cercle se forma.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'écria le fils d'Alan, la colère du jeûne entre les dents.

— Yan Silzig... Les saucisses... Chien jaune... Barba.

Tous parlaient en même temps, leurs bouches fendues par des rires énormes.

— Elle vient de semer le chapelet de ses joies! avança un grand diable brun, aux cheveux piqués droit sur un crâne en poire. Sa face éclatait d'une oreille à l'autre, quand il s'esclaffait. Le nez frétillait. Sur sa lèvre frisottaient des poils entre plusieurs teintes.

Crapitoulic éprouva immédiatement une sympathie irraisonnée pour cette tête-là. La démangeaison de la farce le saisit et fut plus forte que les tiraillements de son estomac.

— Le chien avait sans doute envie de se bénir les tripes, dit-il.

— Maudit païen! N'as-tu pas vu que c'était un chien jaune, un chien d'enfer?

— Je plaiderai quand même pour lui car il a bon goût.

— Et moi je suis du côté de Barbe Salaün. Si tu veux mon nom, prends-le à la volée : Rannou Direr, sabotier.

— Moi, Kou Bihan, fils d'Alan, le débitant de boissons du Dousik...

— Du Dousik? soupira Barbe Salaün en relevant la tête. J'ai bien connu Alan. Il vendait de si bonnes choses pour la gorge!

— Hélas! son fils a bien du mal à contenter sa faim.

Bonne comme toutes les *chandelles*, Barbe s'écria dans un sanglot :

— Si j'avais encore mes saucisses... J'aurais été contente de les partager avec le fils d'un si glorieux père; mais... hélas!

— Ne parle plus de saucisses, supplia Crapitoulic, ou je vais mourir sur place.

Malgré son martyre, une idée cependant le traversa. Tapotant l'épaule de Barbe, il la consola :

— Ou plutôt, parlons-en, de tes saucisses : un chapelet en amène un autre, disait le recteur de ma paroisse. Chantons-les. Et si nous n'en avons plus l'odeur, nous en aurons au moins le vent...

*Avec le chien de Yan Silzig
Barbe a pleuré, landiguedon,
Son chapelet, laliron.*

*De ses saucisses, elle avait fait
Son bel espoir, landiguedon,
Et maintenant, laliron.*

*Maintenant, fille n'a plus
Que son mouchoir, landiguedon,
Pour tout ragoût, laliron.*

*Un beau mouchoir, salé de pleurs
Pour son charnier, landiguedon...*

La foule s'est calmée, autour du chanteur. Elle boit son improvisation, bouches ouvertes. Avant la fin, Crapitoulic descend de son perchoir et fait la quête, sa *calaboussen* (calotte) aux doigts. Rannou Direr a pris sa place et répète les couplets qu'il vient d'entendre. Les sous pleuvent. Barbe a retrouvé sa bonne humeur. Elle aussi a envie de chanter. Mais Crapitoulic est pressé de « réaliser » son profit.

— C'est fini pour aujourd'hui, proclame-t-il.

Sous les huées du public insatisfait, il s'en va, entre Barbe et Rannou, faire une nouvelle provision de saucisses chez ce bandit de Yan Silzig. La quête a été excellente : il reste largement de quoi s'offrir un *pavé morlaisien*, une bouteille de cidre bouché et un flacon de rhum. La vie est belle!

Encadrant leur conquête, Rannou et Crapitoulic arrivent à la maison de la rue Longue, une grande bâtisse débordant sur un ruisseau putride où la chandelle possède une pièce, une seule, plancher vermoulu, poutres noircies, murs chaulés de trente ans...

Il y fait tiède et quand se répand l'odeur de la friture, c'est la porte du paradis qui s'ouvre devant Crapitoulic. Des crampes terribles le font tordre sur sa chaise dépaillée. Il n'écoute plus les sonnettes que lui conte Rannou hilare.

— J'ai faim.

— Bois donc; ça passera.

Coup sur coup, Crapitoulic but six verrées de cidre. Il avait toujours entendu dire que cela nourrissait. Et vraiment, il fut soulagé. Le liquide velouté lui

descendait frais dans la poitrine. Une marée tendre calmait sa fringale, s'étendait en lui sur d'immenses plages avides et envoyait à son cerveau des bulles de cristal. Tantôt, il buvait d'un seul coup. loup! Une grande haleine et le verre était vide. Tantôt, il s'emplissait la bouche, savourait la liqueur, s'en gargarsait, puis la laissait tomber dans son coffre comme l'eau d'une digue rompue.

— C'est bon.

— Il n'y a rien de meilleur au monde, dit Rannou.

— Si, proclama Barbe, en brandissant à bout de fourchette une saucisse dorée.

Crapitoulic faillit choir dans les limbes. Mais il se remit vite. Couteau aux doigts, il se mit à dévorer. Le cadre n'existait plus : les vieux murs, les relents de purin, le triste parfum d'humanité venant de l'alcôve où s'étalait le lit ouvert de la chandelle. Les yeux du fils d'Alan ne quittaient pas sa charcuterie. L'esprit du cidre éclatait en charges innocentes entre ses sourcils et ses cheveux roux.

Barbe servait, en picorant une bouchée par-ci, une bouchée par-là. Jamais le fils d'Alan n'avait connu un tel *festin de porc*. Rannou, affalé sur la table, déjà gris de tant de verres absorbés, riait à la mangeaille.

Quand l'ivresse du manger et du boire les eut emplis jusqu'aux yeux, ils éprouvèrent le besoin de s'ébrouer.

— Je vais chanter.

— Moi aussi.

— Redis-nous Barbe et les saucisses, Crapitoulic.

De nouveau, le manège des chevaux de bois et la roue de la fortune tournent dans le crâne de Kou;

mais c'est pour la joie d'un garçon bien nourri, repu, heureux.

*Barbe nous a tué son porc gras
Honneur et gloire, landiguedon,
Des estomacs, laliron...*

A la manière des vieux chantres populaires, les bardes du vieux temps, les couplets succèdent aux couplets, sans épuiser la verve du chanteur. Tant qu'à la fin, il tombe épuisé sur la table et s'endort.

Le soir, à la lumière, on mangea les restes et ce fut l'instant des épanchements. Chacun raconta sa vie, en brodant un peu, allongeant ce qu'il convenait de faire ressortir; oubliant ce qui n'était pas digne de passer aux générations.

— Puisque tu n'as aucun métier dans les mains, dit Rannou, pourquoi ne viendrais-tu pas tourner des sabots avec moi?

— Bien nourri?... Le ventre libre et la bourse pleine?

— Chez Auzou, mon patron, rue des Nobles.

— J'aimerais mieux ne pas vivre sous un maître, attaché comme un chien à la besogne.

— Je sais ce qu'il te faudrait, Crapitoulic, dit Barbe.

— Quoi donc, Barba? Je ne le sais pas moi-même.

— Tu as une belle voix et de la tête... A ta place, je me ferais barde.

— Ah! ah!... fit Crapitoulic. Barde? Barde...?

Il ne put rien ajouter. Et ce petit mot lui cogna toute la nuit dans la tête : Barde! Il eut des cauchemars, dus en grande partie à ses excès de table. Réveillé brusquement, il entendait une voix qui l'appelait : Barde! Il répondait, réveillait les autres, s'excusait,

retombait dans une demi-inconscience, bercé par le doux nom de... barde. Enfin, le matin balaya sa hantise. Il fallait trouver un moyen plus courant de vivre. La vie frappait à la porte. Sa voiture, en bas, attendrait encore un moment. Rien qu'un moment. Puis, elle crierait : en route ! Tant pis pour les retardataires.

— Alors, Crapitoulic... ?

— Alors, Barba ?

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Oui, qu'est-ce qu'on fait ? Rannou...

— Tu sais bien qu'il travaille chez Auzou !

— Bon... Moi aussi, je peux travailler chez Auzou.

Les sabotiers sont des bons chanteurs... Je serai barde plus tard.

— Oui, Crapitoulic, plus tard. *Kenavo.*

CHAPITRE III

OU CRAPITOULIC NE RESTE PAS LES DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT

L'atelier de maître Auzou nichait rue des Nobles, sous l'auvent d'une maison bedonnante datant du XVI^e siècle. Largement ouvert sur la chaussée, il lâchait au dehors ses parfums d'essences végétales et les chansons de ses sabotiers.

— Je me plirai ici, dit Crapitoulic.

La surveillance du patron n'était pas austère. Auzou préférait les trous tout faits qu'on remplit pour s'arroser l'intérieur à ceux qu'il faut péniblement creuser pour y loger les pieds des autres. Lorsqu'il rentrait de la « Tour d'argent », raide, la bouche en feu, les yeux à fleur de tête, c'était pour ronfler ou distribuer une volée à sa femme.

Au début, par principe, il grogna contre le nouvel apprenti qui distrait les compagnons avec ses chansons et ses histoires.

— Patron, disait Crapitoulic, c'est pour amener la clientèle.

— Ou pour gâcher le travail, *loustic.*

— La langue n'a jamais empêché la lavandière de manier le bat-drap.

Bientôt, chacun sut reconnaître que le fils d'Alan avait un talent rare pour attirer les passants, leur mettre sous le nez les *boutou* (sabots) au galbe provoquant tournés par Rannou, Jégaden ou Le Bars, les compagnons de l'atelier Auzou.

— Ils ont été faits pour le roi d'Angleterre, monsieur. Mais son pied dépassait... C'est moi qui suis allé faire l'essayage.

— Farceur!

— Si je mens, interrogez la reine : elle était là. C'est elle qui a demandé le dessin que vous voyez là-dessus.

Le Bars avait gravé à la gouge deux dragons affrontés.

— Combien tes sabots?... Non, non, ils sont trop chers.

— Des sabots de roi!

— Même chose.

— A la Saint-Georges, ils s'emplieront... s'emplieront...

— De quoi, s'il te plaît?

— De tes pieds de bouc, ladre et pourri! Je vais crier par toute la ville que tu rechignes sur cent sous... Ah! tu en reviens?... Bon! Je te les laisse à moitié prix, parce que tu as louché dessus et qu'il me serait désormais impossible d'en tirer profit. Le dessin en plus, comme de juste.

Entre deux affaires, Crapitoulic amusait le quartier par sa verve. Il apprenait de très vieux sônes et aussi les dernières chansons du cru, et les semait aux quatre vents. Toute la rue des Nobles revivait. Les

femmes mettaient plus souvent le nez aux fenêtres, pour respirer ce sentimental parfum d'aventure. Ne suffit-il pas d'un rossignol pour affoler la forêt?

Crapitoulic adolescent était un drôle de corps. Ni grand, ni gros, aussi différent en cela de Rannou que la bigorne l'est de l'escargot de mer. Des cheveux roux couronnaient un visage triangulaire aux traits accusés. La peau épaisse, les yeux lourds, le nez long et triste, les lèvres ajustées comme claquoir de cœur. Un menton mal botté qui prenait des formes incongrues dans la conversation.

Rannou, lui, avait deux ans et quelques centimètres de plus que son ami. Carré d'épaules. Son visage ressemblait avec ses oreilles décollées à une marmite en émail beige et rouge.

Ils s'étaient vite accoutumés l'un à l'autre. Liés d'abord par le ciment de Barbe Salaün, ils s'étaient bientôt suffi à eux-mêmes. Le jour ni la nuit ne les séparaient. Leur chambre commune donnait sur les halles. Levés tôt, ils commençaient la journée en incendiant de leurs propos les poissonnières poussant vers la criée. Puis, ils descendaient à la crêperie, pour déjeuner. Enfin, c'était le travail chez Auzou. Varlope et taroir au poing, ils creusaient, fouillaient, rabotaient le hêtre charnu de Lesquiffiou ou du Nec'hoat. Le soir, aux chandelles, leurs voix jamais lasses, rafraîchies par les nombreuses verrées absorbées dans les cabarets, résonnaient dans la moiteur brune, depuis le Pont-Notre-Dame jusqu'à la tour Saint-Mathieu, aux yeux de chouette. Parfois, Rannou s'essayait à accompagner Crapitoulic sur la bombarde. Et tant pis pour les oreilles bénites!

Ils firent tant qu'un jour la propriétaire, une forte

femme en coiffe blanche à queue de homard, comme en portent les Morlaisiennes, les chassa. M^{me} Fitament devant qui ils déposèrent leurs sacs troués, était vieille et avare. Elle consentit à leur louer une mansarde, pour un prix exorbitant et parce que le plus grand des deux ressemblait à un fils qu'elle avait à la colonie. Le marché fut conclu et Rannou versa, en guise d'avance, cinquante sous au creux de la main fripée.

— Nous ne regardons pas au prix, dit Crapitoulic. Nous sommes sur l'héritage, tous les deux.

— Quel héritage, mes amis?

— Un tonton à moi qui était roi aux Indes et qui avait pris sa retraite à Locquéholé.

— Foi de Seigneur, assura le grand Rannou, vous aurez votre argent.

Au fait, elle n'en vit jamais la couleur, M^{me} Fitament, veuve et avare, tant que les deux *filiped* (moineaux) demeurèrent sous le toit ajouré de sa mansarde.

A chaque fin de mois se déroulait une cérémonie immuable : Crapitoulic, empêtré dans un grand chapelet d'apparat, descendait en ambassadeur, raclant de ses sabots cloutés les marches de l'escalier. Des susurrements, des gloussements, des sanglots se mêlaient à sa prière et les doigts comptaient les grains ouvragés.

La porte de M^{me} Fitament à peine ouverte, Kou se jeta sur le plancher.

— Par les mérites de tous les saints du ciel et de M^{me} Fitament ici présente... ayez pitié de nous!

— Levez-vous vite, mauvais garçon, disait la voix sèche de la propriétaire.

— Hélas! si je pouvais, mère des miséricordes!

— Qu'est-ce qui vous en empêche, vilain rousseau?

— Ma poche... C'est ma poche. Elle me tire. Ce sont les sous que j'ai hérités du tonton des Indes.

— Ah! ah!... faisait M^{me} Fitament en retirant ses besicles. Tu as enfin hérité?... Je veux dire : c'est un grand malheur!... Mais tu as de l'argent, maintenant. Avance, mon joli, et verse-moi ce que tu dois pour la belle chambre que je te loue, les intérêts des mois échus en surplus, comme il est juste.

Crapitoulic se relevait péniblement, avançait, en tirant la jambe, vers la fenêtre où se tenait la vieille femme, surveillant du même œil son tricot et la place des Jacobins étalée en contre-bas.

Le débiteur torturait son chapelet de nonne.

— Tu es devenu bien chrétien, Crapitoulic, disait M^{me} Fitament en penchant la tête sur l'épaule.

— Dieu merci, mame, je le suis dès avant ma naissance. Ma mère, qui vous ressemble, sauf votre respect, comme pet à rot, ma mère m'avait voué... Elle me voulait prêtre. Sur ma foi, si je le deviens, vous aurez votre trentain de messes dans l'année de votre trépasement, quand bien même vos héritiers torcheraient la terre de leur langue pendant le reste de leur vie! Et vous irez d'une volée au ciel, *amen*...

— L'argent?...

— Bien sûr, l'argent. Regardez! j'ai la tête brisée à cause des calculs que j'ai dû faire.

— C'était bien simple. L'argent...

— L'argent...

Crapitoulic fouillait ses poches, les retournait, tombait sur un grand trou et criait :

— Malheur du diable! On m'a volé. Les larrons

m'ont fait un trou dans mon vêtement, mame. Touchez vous-même. C'est un vrai trou, un trou percé.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait réparer, diable d'homme ?

— Parce qu'il aurait fait honte à votre toit, mame Fitament.

Celle-ci s'enflammait aussitôt.

— Mon toit ! Mon toit ! Mauvais... Où est l'argent ?

— Attendez ! Le voilà. Je l'ai trouvé. Maudit soit l'or qui mène les âmes à la damnation !

— Tu te moques, gredin !

— Vous m'offensez. Lisez plutôt ceci et voyez si c'est là notre compte calculé au petit *réal* ?

Il avait tiré une longue feuille de papier remplie de chiffres dans tous les sens.

— Je n'y comprends rien. D'ailleurs, c'est l'argent qu'il me faut et non les comptes que j'ai faits depuis longtemps dans ma tête.

— Comment votre tête qui est si petite pourrait-elle contenir toutes ces opérations ? Dites : est-ce plus, est-ce moins ? Faut-il que j'en rabatte ?

— En rabattre ? Sainte Anne, délivrez-nous des mauvais payeurs !

— Je vois qu'il me faudra tout recommencer ; à moins d'aller trouver les gendarmes pour les informer que vous avez refusé mes comptes ? que vous m'avez faussement accusé de fraude... après que le toit de vos mansardes nous pisse sur le corps et que les *viltansou* (lutins) chassés d'en bas par vos prières montent nous empoivrer le corps avec des bestioles avides de notre sang... ?

— J'aurais mieux fait de me pendre, le jour où j'ai accepté de vous loger, ton *istrogell* (hurluberlu) et toi.

— Une chrétienne comme vous, mame Fitament, ne doit pas mentionner ces choses dans son parler. En attendant de vous en confesser, voulez-vous prendre une prise de *butun* ?

— Sors d'ici, tête de bouc.

— Ah ! vous n'êtes pas polie. Prenez garde que l'héritage ne change d'adresse !

— Va-t'en au diable !

— C'est donc entendu : j'efface tout mon compte ? Vous me tenez quitte ? *Kenavo* et merci, mame Fitament. Mon souvenir dans vos prières, s'il vous plaît !

Lente avait été la descente ; mais la montée, on vous l'avalait d'un tricot de jambes. M^{me} Fitament n'avait pas fini ses malédictions que Crapitoulic refermait sa porte. Courbé en deux, il mourait de plaisir en racontant à Rannou comment il avait encore payé son terme en belles paroles.

Un tel système ne pouvait durer. Un jour que la brise venue du Dossen chatouillait désagréablement les poils du nez, Crapitoulic et Rannou furent jetés sur le pavé par huissier. Et il ne se trouva pas une seule maison dans tout le quartier pour les recevoir.

Il y avait, dernière ressource, la rue Longue, et, dans la rue Longue, Barbe Salaün, la chandelle. Hélas ! la porte était close. Ils durent attendre jusqu'au soir. Cette journée-là, Auzou ne les vit point.

— Qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux ? demanda Barbe Salaün lorsqu'elle aperçut les mines défaites des deux amis.

— Mame Fitament nous a chassés, vu qu'on la payait surtout en paroles.

— Et vous venez ici ?

— Où veux-tu que nous allions, Barba? Souviens-toi des saucisses...

C'était un argument qui allait tout de suite au cœur de la chandelle.

— Je veux bien, soupira-t-elle, jusqu'à ce que vous trouviez une maison au Pouliet ou à la Madeleine.

Ni à Saint-Martin, ni à Troudousten, ni au Château-Tremblant, on ne voulut de ces deux goélands, amusants tant qu'ils restaient au dehors, mais dangereux à mettre chez soi.

— Hélas! Barba, nous n'avons rien trouvé!

— Cette nuit, vous dormirez donc sur mon plancher.

Dormir? Ils n'étaient pas fatigués. Ils avaient au contraire besoin de chasser les tracas du jour. Pour oublier sa déception, Rannou prit sa bombarde et Crapitoulic ameuta le quartier par ses chansons.

— Vous arriverez à me faire chasser à mon tour, dit Barba. Taisez-vous, mes agneaux.

Rannou, qui avait bu quelques verres de trop, plaisanta :

— Nous ne pouvons pas être sages, Barba. Pour nous, la sagesse serait un perchoir dans une cage d'or...

— Vous devriez comprendre que je dois être plus paisible qu'une autre femme.

— Explique-nous ça, Barba.

— Il n'y a rien à dire : c'est ainsi. Le moindre ment qu'une chandelle bouge, on souffle dessus pour l'éteindre.

— Cette sagesse te comptera pour ton éternité, j'espère. Mais moi, je veux aller jusqu'au bout de ma joie, librement.

— Alors, fit durement Barba, tu aurais dû rester dehors.

— Toi aussi, tu nous chasses!

Il sortit aussitôt avec Rannou. Une aube sournoise se levait sur les hauteurs de la Madeleine. Le froid était vif.

— Nous allons marcher, Rannou, dit Crapitoulic.

— Et nous chanterons pour nous conserver en chaleur.

Les deux compagnons traversèrent la ville, en brailant *Matilin an Dall*. Leurs sabots sonnaient sur le sol gelé. Au bout d'une demi-heure, l'haleine leur sortait longue d'un bras de la bouche.

— Il est temps de retourner, dit Rannou.

Ils firent demi-tour. Mais, au moment de rentrer dans la ville, Crapitoulic arrêta son ami.

— Rannou, dit-il.

— Eh bien, Crapitoulic?

— Auzou va nous mettre à la porte.

— Peut-être.

— Nous serons repoussés de partout.

— Tout de même!

— Je te le dis. Écoute : nous n'allons pas recommencer comme hier.

Crapitoulic avait parlé sans préméditation. Maintenant, ses paroles l'éclairaient. Elles venaient d'une impatience qui bougeait en lui depuis longtemps et qu'il avait ignorée jusque-là. A cette heure, il comprenait qu'il avait désiré quitter cette ville, Auzou, la rue des Nobles. Il y avait appris à tourner un sabot de bois en lui donnant forme et creux aussi bien qu'à un bateau de plaisance. Mais les longues fidélités n'étaient pas pour lui. Ses veines charriaient de curieuses chaleurs. Le Dousik lui avait longtemps suffi. Puis, un jour, il l'avait quitté pour Morlaix. A présent, Morlaix était devenu trop étroit.

— Nous irons sur les bourgs, si tu veux.
 — Quoi faire, sur les bourgs, Crapitoulic ?
 — Chanter, vivre aux étoiles, libres et heureux.
 — Crois-tu qu'ils nous inviteront aux festins du porc ?

— Nous nous inviterons nous-mêmes. Pour nous, il y aura toujours boissons et mangeaille.

— Toujours fête.

— Et plus jamais de propriétaire au toit percé.

— C'est juré : je te suis partout où tu iras, Crapitoulic... Mais, as-tu pensé, si la misère arrive, des fois ?...

— Nous l'emmènerons avec nous sur les routes, pour lui user les jambes, lui user les cuisses, et le ventre, et tout, jusqu'aux cheveux.

— C'est juré. Je ne me dédis pas... Mais si un jour quand même nous avons faim ?...

— Le bien du bon Dieu est à tout le monde. Nous prendrons, en lui laissant le soin de rendre au cent et au mille.

— C'est juré. En route !

Il y eut désormais deux bardes par les champs et les traverses. Deux bardes errants et un public qui se déplaçait pour les entendre. Dès qu'ils paraissaient sur un foirail, on faisait cercle autour d'eux. Il n'y avait d'oreilles que pour leurs couplets avec leurs fines gaillardises, d'yeux que pour leurs mines amusantes. Du haut d'un tonneau vide ou d'un muret, Crapitoulic attaquait au hasard le nez d'un bourgeois, le travers d'une coquette, l'accoutrement d'un étranger, par des impromptus pleins d'une verve endiablée.

L'appétit lui venant (l'orgueil aussi), il monta une fois un vrai spectacle, à Morlaix, dans un vrai théâtre.

Alors qu'il était prédestiné aux bouffonneries de plein vent. Mais il voulait essayer. Et son *Miracle de Saint-Efflam* fut un succès... un succès de mauvais aloi, si l'on s'en tient à la morale collective, le plus souvent faite de perversité individuelle.

Crapitoulic avait donné à Barbe Salaün le rôle de M^{me} Sainte-Hénora, la fiancée de Saint-Efflam, l'Irlandais, selon qu'il est rapporté dans les *Vies*. Peu s'en fallut même que l'apparence angélique de la chandelle ne tournât à l'édification de la paroisse. Il s'en fallut seulement de la résistance d'un treuil. Car, au moment où, pour finir, Sainte-Hénora est enlevée dans les cieux, le câble qui concourait au miracle se débobina sec et Barbe tomba à califourchon sur les épaules de Rannou... de Beelzébuth-Rannou qui, tout diable qu'il était, se troubla, s'affola et finit par se sauver dans les coulisses avec son faix de contrebande. Les spectateurs en avaient trop vu ou pas assez. Ceux qui s'étaient étouffés de rire furent les premiers à se plaindre. Et Crapitoulic dut fuir, une fois de plus, trahi dans ses meilleures intentions, vilipendé sur les places et honni du clergé.

Deux routes s'offraient à lui, vers le Nord. Il prit celle de gauche, par bravade, et aussi parce qu'elle passait devant le Dousik. Rannou s'y arrêta avec lui.

Durant quelques jours, la vieille auberge parut revivre. Elle aurait pu prétendre retrouver son ancienne vogue, si le fils d'Alan avait pu se fixer quelque part sur la terre. Vit-on jamais âme plus folle que la sienne dans un corps bougeant ? Sans sa boiterie, il aurait assouvi sa soif d'aventure, à la manière des ancêtres, en se lançant sur la terre et sur l'eau à la poursuite du soleil. Mais il était retenu du pied droit.

CHAPITRE IV

COMMENT L'ANDOUILLE DE LESNEVEN COUPA L'HALEINE DU PASSEUR ET CE QUI S'ENSUIVIT

Rannou s'en fut vers la montagne chercher du travail parmi les sabotiers de la forêt.

Crapitoulic demeurait au Dousik, incertain de ce qu'il devait entreprendre, trouvant agréable de humer l'air et d'écouter descendre en soi, durant de longues heures de loisir, les crêpes et le cidre doux. Les chansons mûrissaient vite dans son cerveau chauffé à point.

Puis, un jour, ce qui devait arriver arriva : Alanic mourut; non pas de la courte haleine — elle ne fut ni longue ni courte —, mais de l'haleine coupée tout simplement. Et l'andouille en fut la cause.

C'était une belle andouille. Pas une de ces contrefaçons qu'on vend dans les boutiques. Une vraie tripe de porc en pelisse noire, grasse, rebondie de bourrelets, parfumant le genêt et le bouc.

Fanch-al-Liper, le barde aveugle de l'Arrée, l'apportait dans sa besace et elle venait de Lesneven. Jamais, s'il avait été dans son bon sens, Fanch aux narines poilues ne s'en serait dessaisi; mais il était

« chaud » contre son habitude, lui qui pouvait porter sans mollir au moins quatre seaux de boisson; « chaud » de paroles plus encore que d'alcool.

Pour émerveiller l'assistance, il avait déjà raconté deux histoires, le coude appuyé contre le vaisselier d'Hénora, quand le passeur entra à son tour.

— Ça sent l'anguille d'eau douce! lança Fanch.

Alanic rejeta la tête en arrière sans répondre. Il demanda son pichet de cidre. Celui que la débitante tenait toujours en réserve pour sa soif, sur le côté du dressoir. Elle l'atteignit à bout de bras. Alanic mit d'abord le bec entre ses lèvres, puis, à mesure que le pot se vidait, il l'élevait, l'élevait par degrés. Et l'on voyait, dans la pénombre de la pièce, le liquide verdâtre s'engouffrer dans le gosier béant, pompé par le piston jouant dans les fanons du cou.

— Dieu bénisse! soupira-t-il en rendant le pichet, ma langue commençait à coller à mes joues. Bonjour.

Se tournant du côté du barde aveugle, il dit :

— Salut à toi, François-le-Licheur. Qu'as-tu dans ton sac pour être ainsi provocant dès le matin?

Sans se méprendre sur le sens de la plaisanterie, Fanch prit Alanic au mot et amena sa peau de vache sur son ventre.

— Dans mon sac? répéta-t-il. Tu veux savoir?... Tiens, voilà ce que j'ai, tête couchée.

Orgueilleusement, il brandit l'andouille de Lesneven. Un souffle admiratif courut dans la compagnie.

— Tiens, dit Fanch, quand tu auras un marmot pareil, tu viendras licher... oui, ce que je dis.

— Ah! ah! toujours le mot pour rire! Mais je me demande quelles manigances tu as pu faire pour décrocher un aussi beau pendu.

— Je n'ai rien fait de sorcier : j'ai donné de l'argent à Magrite Corre, du Folgoët. Penses-tu être le seul bâton à remuer la vase, qui puisse s'offrir son bon plaisir avec l'argent soutiré aux autres ?

— Mes sous, je les gagne honnêtement, reprit Alanic vexé... Mais j'en donnerais bien quelques-uns pour ce joujou-là.

— Cours après ! D'ailleurs, il te resterait dans la gorge.

— Non ; quand je devrais l'avaler sans le découdre.

— Parions, dit Crapitoulic.

— Je ne me dédis pas. Vingt livres et la valeur de l'andouille en plus, à condition qu'elle soit arrosée de flip.

— Tu auras du cidre chaud tant que tu voudras, dit Hénora.

— Je marche.

— Eh bien, Fanch, qu'est-ce que tu attends ?

— Je comptais, soupira l'aveugle, je comptais clouer ce bel ex-voto à Notre-Dame de Kernitron, en expiation de mes péchés de ventre.

— Ah ! ah ! pouffa Alanic, laisse-moi rire. Mon estomac est aussi chrétien que la chapelle de Kernitron.

— Païen de Trégorois !... Tiens donc l'andouille ; mais prends garde de l'abîmer, si tu ne la digères pas, qu'on y goûte après toi, glouton !

— Par ici, Hénora, lança triomphalement Alanic.

Hénora prit l'andouille de Lesneven. Une casserole pleine de cidre fut posée sur les braises, auprès de la marmite. Dans l'auberge régnait une douce ambiance. Un velours de parfums commença de caresser les joues de Crapitoulic. Il se sentait rougir peu à peu. Quand le couvercle de la marmite fit sa

politesses, Hénora plongeait l'andouille dans l'eau bouillante où sautaient le laurier et le thym. Le cidre jaspait sous le trépied. Crapitoulic veillait à rafraîchir les gorges empoivrées.

Par manière de passe-temps, Fanch raconta l'histoire d'Alan. Kou l'avait écoutée vingt fois, tant elle était célèbre dans la contrée. Mais, dans la bouche du barde, à travers la denture ébréchée, elle prenait la saveur d'un inédit.

Vous savez bien, vous autres, comment il était. Hénora la première. Lorsqu'il buvait, il lui fallait un demi-muid pour le contenter. Et après avoir tant bu, dame, il sortait souvent de cette maison qui n'a pas ses commodités, comme on dit.

— Écoute, Crapitoulic, c'est ton père. Un soir de pardon Saint-François, un grand saint, Alan se coucha avec une cuite d'empereur. Jamais encore il n'était allé aussi loin dans la saoulerie. Dieu lui pardonne.

« Il avait à peine dormi une heure que le besoin le prit courtement et il sortit comme il était, chemise au vent. C'était une nuit douce, heureusement. Il sortit pour aller faire pièce à la fontaine qui tombe du rocher, sous Pennélé. La nuit était noire comme une chair à démon. La fontaine coulait. Alan aussi. Tous les deux se faisaient concurrence. Mais vint un moment où la fontaine coula toute seule. Il n'y avait plus de répondant. Si bien, il y avait un répondant ; mais il avait fini ses répons, voilà ce qu'il faut dire. Et cependant, l'oreille amusée par le bruit d'eau, Alan s'imaginait qu'il tenait encore tête à la fontaine. « Je ne croyais pas avoir tant bu, nom d'un chien ! » De marée semblable, il ne se souvenait pas d'en avoir fait depuis le temps où sa mamm lui tenait les jambes au-dessus du

foyer et sifflait pour lui faire éteindre les braises.

« Tu t'étais rendormie depuis longtemps, n'est-ce pas, Hénora Rolland, que ton *kloukeur* débitait toujours, *debitibus debitoribus*, comme dit le recteur? Ce n'était pas lui, c'était la fontaine. Mais il croyait que c'était lui et il s'encourageait : « Encore une larme pour le Dossen, encore trois gouttes, mon *filippic*, pour le soulagement de mon corps! » Et la chemise flottait au vent.

« Vers le matin, vint l'inquiétude. Le cidre était descendu de la tête dans les boyaux et Alan se disait : « Sûr, j'ai la maladie; je vais partir au bout de mes eaux. »

« Alors, tu te réveillais, Hénora, et tu vins dehors, inquiète de l'absence de ton mari. Parti en chemise, il pouvait avoir pris la congestion. Oui donc, il était appuyé d'une main au rocher. Et il dormait ainsi, comme les hérons. »

— Qu'est-ce que tu fais là, innocent?

— Hein, Hénora? C'est toi? Viens me délivrer...

— De quoi?

— Le fosset est parti et je ne trouve plus la clé pour fermer la barrique.

— Grand bête, dit Hénora.

— Écoute, écoute. Je n'y vois pas; mais j'entends bien. Ça coule toujours. Je vais mourir ici.

— C'est la fontaine, imbécile!

Alan partit d'un grand éclat de rire et rentra à la maison remplir un peu le barillet qui s'était si bien vidé toute la nuit.

A les entendre se pâmer tous, groupés autour du feu, on eût juré que l'esprit d'Alan était revenu pour de bon. A mesure que la marmite lançait ses soupirs

blancs, à mesure aussi la voix de Fanch-al-Liper se faisait plus claire. Crapitoulic ouvrait grandes ses oreilles. Il n'y aurait peut-être plus une heure pareille dans son existence.

Déjà, il avait appris qu'aucun moment de la vie ne ressemble parfaitement à un autre. Qu'il y en avait pour le chaud et pour le froid, pour le début du jour et pour le soir, pour le travail et le repos... Il avait décidé de les vivre tous, les uns après les autres, sans en refuser aucun, de peur de manquer le plus beau.

Fanch disait :

— De quelle espèce de cidre as-tu mis dans la casserole, Hénora?

— Du cidre de Plourin, probable.

— Est-il digne de caresser les côtes de mon andouille?

— Elle est cuite et mienne, maintenant, annonça Alanic, elle rend ses yeux.

Il lui rendait, quant à lui, œil pour œil, penché sur la marmite découverte qui lui envoyait sa vapeur dans la figure. Il la tira par son toupet de chanvre et présenta l'andouille à l'assemblée. La cuisson l'avait affinée et rendue brillante. Un murmure salua le trophée pour lequel Crapitoulic apporta un plat de faïence. Hénora versa le flip dans l'écuelle. Et tous trouvèrent que ce farceur d'Alanic manquait de charité chrétienne en revendiquant pour lui seul ce brin de négresse qui n'eût pas déparé une table épiscopale. Maintenant que sa première ivresse s'était évaporée, Fanch-al-Liper regrettait son pari.

— Sans mâcher, Alanic, recommanda-t-il tristement.

— Bien entendu, Fanch.

— D'un seul coup.

— C'est dit.

De son couteau à ouvrir les coques, le passeur fit quatre entailles dans le corps de l'andouille. Puis il ouvrit la bouche. Une bouche auprès de laquelle le trou d'enfer de Plogoff n'eût été qu'une embouchure de biniou.

— Si tu y mets les dents, articula Fanch, la main déjà tendue, je te la reprends. Veille bien, Hénora. Et toi, Crapitoulic, aie l'œil pour moi.

L'andouille passa le parvis, la butée des dents, entra dans la caverne. Les veines d'Alanic se gonflaient. Chacun retenait son haleine. Les bouches grandes ouvertes mimaient l'attitude du mangeur.

— Il faudra peut-être chanter pour que ça passe, dit Fanch goguenard.

Alanic devenait violet. Ses yeux exorbités louchaient sur le morceau difficile. Soudain, ses doigts lâchèrent la bague de chanvre. Il chercha à saisir quelque chose, battit l'air des deux bras et finit pas tomber à la renverse.

— Le flip, de suite! commanda Crapitoulic.

Mais l'andouille bouchait le conduit. Fanch devina l'accident. Écartant Hénora, il saisit la ficelle, l'enroula autour de son index, posa un pied sur la poitrine d'Alanic et, d'un effort de reins, arracha la bonde. Un peu de vent sortit ainsi que d'une bouteille brusquement débouchée.

— L'âme, dit Hénora, et elle se signa.

— Si j'avais su, dit Fanch. Perdre un si beau boyau!

Il aida à transporter le corps sur le banc-coffre.

— En voilà des histoires, gémit Hénora.

— Il est mort d'avoir voulu avaler un ex-voto, dit Crapitoulic.

— C'est lui qui l'a voulu, en effet, dit Fanch. Mais il a perdu son pari et l'andouille est à moi.

Du plat de la main, il la nettoya. Puis il la fourra dans son sac.

— Kenavo tous!

Et le vieux barde s'éloigna, tâtant la route devant lui, du bout de son bâton.

L'argent que laissait Alanic était bien peu de chose. Il y avait de quoi payer le sacristain; mais non pas le recteur.

— Il n'aura pas de messes, tant pis pour lui, dit Hénora.

— Si, mère, il en aura, dit Crapitoulic.

Il descendit au bord de la rivière. Le bac se dandinait comme un orphelin, bousculé par les vaguelettes. Le courant cherchait à l'entraîner; mais il tenait bon. Kou sauta dedans, écopa l'eau et prit en mains la godille. Le temps était mauvais. Un petit vent gris pénétrait à travers les vêtements du fils d'Alan et lui hérissait la peau.

— Où est le passeur? fit une voix.

Crapitoulic dressa l'oreille.

— Le passeur?... Tu courrais plus vite qu'un feu follet, tu ne l'attraperas pas. Mais si c'est pour traverser le Dossen, je suis là.

C'était un paysan chargé de paniers. Le premier client. D'autres vinrent après lui. Jusqu'à la fin de la marée, Crapitoulic godilla. A chacun, il demandait le prix du passage et le « don à l'âme ». Ceux qui rechignaient, il les laissait en panne au milieu de la rivière, posant son aviron en travers de sa barque.

Celle-ci, prise par le courant, dérivait du côté de la rade, poussée par les esprits des eaux.

— Où me mènes-tu, passeur du diable? C'est au Dourduff que je vais.

— Erreur. J'entends l'âme d'Alanic appeler la tienne de l'autre bord du monde. Elle ne peut pas entrer seule au paradis.

— Tiens donc, mauvais sujet.

Crapitoulic ramassait la piécette et reprenait l'aviron.

Il eut vite la somme nécessaire pour régler huit messes d'avance au curé de Cuburien.

Ce pieux devoir rempli, le gars sentit l'ennui fourmiller dans sa chair. Aller ainsi d'une berge à l'autre, sans espoir de s'évader jamais, était une tâche au-dessus de ses forces.

Souvent, il levait la tête. Les nuages, gonflés à blanc, l'entraînaient avec eux dans leur course vagabonde. Ou bien ses pensées descendaient sous l'eau noire de la rivière, se glissaient et se nouaient dans le courant pour filer vers le large. Pourquoi ne laisserait-il pas sa barque obéir au reflux? Après les collines boisées, il aurait salué au passage Locquéolé, le petit port léonard; le Dourduff, son vis-à-vis trégorois; les plages; le rocher du Taureau; la mer enfin, sans limites.

Crapitoulic frissonnait. Serait-il mieux dans son corps et dans son âme après avoir épuisé le mystère du monde? Est-ce qu'il avait le droit de quitter son pays? Alanic avait parfois bavardé avec lui sur ce qu'il avait découvert lui-même derrière l'horizon. Et le vieux avait trouvé bon de revenir à sa terre natale. On pouvait même dire qu'il n'était pas plus dégourdi

qu'un autre, lui qui s'était laissé clore le bec par une andouille de Lesneven!

— Mamm Hénora?...

— Oui, mon *bisig* (petit chat)?

— Je ne peux plus rester.

— Es-tu las de gagner ta vie et de faire aller le commerce?

— Je veux être barde.

— Qui est-ce qui t'empêche d'être barde à la maison?

— Il n'y a pas de bardes dans les maisons, mamm. Il faut l'air pur et le ciel pour chanter. Tu ne vois pas Fanch-al-Liper, ce qu'il fait.

— Oh! si, je vois : il attrape des andouilles pour faire crever les autres.

— Je veux voyager au delà des collines.

— Des histoires de ventre creux!

— Les anciens bardes n'avaient pas besoin de voir beaucoup de choses. Toutes étaient dans leurs têtes et ils savaient à peine lire. Maintenant, les gens apprennent les lettres dans les livres et le barde doit être plus savant qu'eux.

— Fais-toi prêtre comme le cousin de Saint-Pol.

— Il y a un prêtre cousin à Saint-Pol? Dieu bénisse! J'irai le voir, mamm, et il me prêtera des livres pour devenir poète.

— Je vois que tu veux abandonner le Dousik.

— Vous avez l'esprit d'Alan pour vous tenir compagnie, mamm, soit dit sans vous chagriner. Laissez-moi aller avec l'esprit des ancêtres.

— Va, va donc, disciple de la lune, faire le coucou hors du nid! Tu reviendras avant qu'il soit longtemps demander du pain de seigle à la vieille Hénora!...

CHAPITRE V

A SAINT-POL, CRAPITOU LIC CHERCHE LA SCIENCE
ET TROUVE UN CŒUR

La route de Saint-Pol enfourche la colline de Castel-an-Trebez. C'est la première fois que Crapitoulic s'aventure de ce côté. Ses escapades de jeunesse l'avaient entraîné plutôt vers Morlaix ou bien sur la route en corniche qui aboutit à Carantec, en passant par Locquénoilé.

Le temps est beau. Des guirlandes de mouettes ondulent au-dessus de la rivière. Tout apparaît au voyageur contentement de nouveauté, depuis la route jetée autour de la butte surplombant le lit de la Pen-nélé, jusqu'aux brumeux enfoncements des vallées adjacentes.

Sur le pays des « petits bonnets », Crapitoulic se rappelle à propos une histoire d'Alanic. Elle disait :

« Le seigneur de là s'était retiré après avoir bourlingué sur toutes les mers du monde et même les océans... Écoute, mon gars. Une vraie gueule de flétan, ce *hudour-là* ! Les livres en parlent. Lieutenant de vaisseau en retraite, censément. Bon ! Il avait rapporté

d'Égypt' une momie. Sais-tu ce que c'est qu'une momie... Non ? Je vais te dire : une morte radoubée de partout avec de la toile à matelas. Il aurait mieux fait, le Seigneur, de coucher avec une tortue de mer. C'est comme si moi, je buvais de l'eau du Dossen, parce que je trouve l'eau de la fontaine trop fade. Ce qui est vrai. J'aime mieux le cidre.

« Il paraît qu'il mignotait la poupée. Elle ne contrait jamais le monsieur. C'est déjà un bon signe pour une femme. Quant au reste, mouche ton nez, ça n'est pas fait pour les oreilles des mousses.

« Ce qui devait arriver arriva : le seigneur mourut avec la pourriture dans son corps. Son sang avait été viré avec le lampion de la momie. On les enterra tous les deux dans le cimetière de Taulé... »

Foin des cygnes noirs de l'étang du Château-du-Trépiéd ! La route s'ouvre devant Crapitoulic, blanche ainsi qu'une page de missel, la route du savoir. Une rude montée, avec des fièvres dansantes partout sur les rondeurs, à mesure que le soleil jette son feu. Promesses toujours reculées, mais attirantes. Et la poussière qui grise le piéton.

L'oasis de Penzé, avec ses grands arbres, son port serré entre deux collines, ses bateaux couchés familièrement sur les grèves récréée Crapitoulic. Mais la route est exigeante. Aussitôt, elle le reprend, plus maussade et accidentée. La bordent maintenant des champs offrant leurs corbeilles de noces ou leurs tortues en ordre de bataille, le cou haut, prêt pour la guillotine, choux-fleurs et artichauts.

« ...Voilà ce que c'est, concluait Alanic, que de trop étudier dans les livres. Le seigneur de Castel-an-

Trebez avait attrapé un coup sur son crâne avec la barre de guindeau. Vide ça dans ton écuelle, mous-saillon. Les vivants sont faits pour les vivants, comme de juste; et les pensements des savants conduisent à la mort. Qu'est-ce qui peut bien sortir de l'homme plié sur une chaise? Du venin ou du flux de boyaux. Range encore ça dans ton sac, mon fils.»

Alanic était une vieille rengaine... D'ailleurs, il avait émigré chez « les âmes ».

Tandis que le voyageur revoit les images d'un passé encore tout vif, les kilomètres ont succédé aux kilomètres. Et, au détour de la gare de Plouéan, voici Saint-Pol-de-Léon qui se découvre.

On croirait une ville immense, étagée de murs blancs et de toits gris, avec un pan d'écharpe bleue sur son épaule. Crapitoulic s'arrête et se signe, impressionné par tant de clochers silhouettés sur l'horizon. Entre toutes ces oraisons de pierre, il admire les trois merveilles dont lui a parlé mamm Hénora : les tours jumelles de la cathédrale et le kreisker, le plus grand effort des Léonards pour atteindre le ciel.

Il reprend sa marche et bientôt entre dans la ville par la rue qui longe le cimetière. Encore une fois, il pense à la momie. Puis, ses sabots sonnans sur le pavé chassent l'importune. Des silhouettes vivantes et tourbillonnantes, de jolis visages et des voix de charme la remplacent.

Crapitoulic est légèrement déçu par Saint-Pol. De près, la ville perd son prestige. Ce n'est rien de plus qu'un gros bourg puant le chou.

Place de l'Évêché, le fils d'Alan croise deux garçons vêtus de bure qui vont agitant une clochette, comme les ladres dans les temps.

— Ho! les amis, s'écrie Crapitoulic, est-ce le bon Dieu ou le diable que vous portez ainsi?

Le plus âgé des sonneurs s'arrête. Il tourne vers lui des yeux mauvais, secoue sa barbe et gronde :

— Celui que nous sonnons, nous ignorons vraiment où il s'en est allé.

— C'est donc un glas que vous baladez par la ville? Ma foi, il fallait le deviner.

— Tu n'es pas du pays, ça se voit; sans cela tu saurais qu'à chaque trépasement, deux pauvres de l'hospice vont ainsi annoncer aux chrétiens — et aux autres par le même dérangement — qu'un frère est cité devant Notre-Seigneur. Celui-ci vivait sur le commerce des légumes et sur le sang des humbles, je ne t'apprends rien. Et voilà pourquoi, moi, Jean Scouarnec, j'ai sollicité l'honneur de battre sa cloche et je le fais de bon cœur, crois-moi.

— Bon. Sonne-moi donc un peu, s'il te plaît, où loge le Révérend Bihan, mon cousin-prêtre?

D'esprit frondeur et de santé précaire, le religieux vivait en marge de sa congrégation. Il habitait une ancienne maison de chanoines, derrière la cathédrale. Une vieille bonne le servait et ses livres lui tenaient compagnie au long des jours.

La *carabassen* (servante-de-prêtre) reçoit le neveu dans sa cuisine noire de crasse, au milieu de ses casseroles et de ses chats. Le Père est absent. « Quoique ça », elle consent à montrer une chambre abandonnée, au dernier étage.

Un escalier de granit conduit au pigeonnier, semblable à ceux des manoirs historiques. Essoufflé, Crapitoulic arrive enfin à une porte vermoulue dans la serrure de laquelle la *carabassen* introduit une énorme clé.

— Entrez et voyez.

C'est une pièce carrée, lambrissée de chêne et parquetée. Deux fenêtres l'éclairent d'où l'on découvre, à droite, les toits de la cathédrale avec leur faune de gargouilles; à gauche, la campagne, jusqu'aux contreforts violets de l'Arrée. Une douceur de solitude et une poussière bienveillante se partagent ces combles. La chambre n'a pas dû être habitée depuis la mort du dernier prébendier de Saint-Pol.

Fatigué par la route, Crapitoulic s'est étendu sur un matelas troué. La servante lui a remis deux couvertures mangées aux mites. Mais tout cela participe à la nouveauté que l'apprenti barde est venu chercher loin du Dousik. Et c'est bon quand même.

Le lendemain ramène le Père Bihan. Aussitôt, bon apôtre, il cède à Crapitoulic deux fagots, une couëtte, des draps propres et une table de travail.

Lorsque, beaucoup plus tard, le fils d'Alan se reportait par le souvenir à ce temps où, nourri à la table du parent, sans souci du loyer, il pouvait se plonger dans l'étude des lettres celtiques et latines, son cœur lui remontait aux lèvres, car ce fut un vrai temps de paradis. Hélas! s'il avait su le comprendre!

A Morlaix, il avait fait du breton par toquades. Sous la férule du Père, il dut reprendre toutes choses par le commencement. Heureux de le trouver éveillé et docile, le Révérend entrevit pour son neveu une belle carrière ecclésiastique. Il éprouva une cruelle désillusion le jour où il découvrit entre deux pages du dictionnaire de Le Gonidec un cœur découpé dans du papier rouge et sur lequel la main de son élève avait moulé le prénom de Gwenig.

Crapitoulic avait ainsi baptisé une jeune fille qu'il

voyait chaque soir apparaître au balcon d'une maison située en face de la demeure prébendale. Afin de mieux observer sans être vu, il avait réclamé des rideaux à la *carabassen*. Sa laideur le rendait d'une timidité extravagante. Et vraiment, il était affreux : ses cheveux épais semblaient avoir macéré dans l'eau de cenelle, son nez rouge l'eût fait passer pour ivrogne, et des tavelures mouchetaient son front et ses joues. Le crépuscule lui rendait un peu de hardiesse. Penché à sa fenêtre, il n'était plus qu'une forme grise parmi les autres formes grises. Pendu à l'appui de fer, il contemplait la blanche apparition. Dans son rêve, « Blanche » lui souriait. Le vent apportait son parfum et son murmure.

Tant de fervente adoration créait parfois le miracle. Aimanté par ce regard ardent, l'autre visage se levait vers le soupirant dont la muette admiration exaspérait et faisait frissonner la nouvelle Isolde.

— Méfie-toi! disait le cousin-prêtre. Donne-toi à la poésie plutôt qu'aux pucelles; ça ne paie guère; mais ça ne ruine pas.

Ces paroles n'avaient aucun effet sur l'étudiant. Il préférait faire servir la poésie à l'amour et composait d'ardents couplets à la gloire de son idole.

*Gwen, Gwenig, rose blanche,
Ton parfum monte dans la nuit
Et encense ma vie errante.*

*Oh! Gwen, pourquoi
Toujours la nuit
Jamais le jour!
Ne puis-je lâcher mon amour?*

*Damn, ne me regardez pas,
Je suis si laid, si laid;
Mais mon âme est une pâquerette
Éclore sous la rosée d'avril.*

*Dieu, pourquoi le barde gentil
A-t-il si mauvaise mine?
Maudit sort!
Mais, toi, princesse, si tu voulais,
Un miracle éclaterait,
Un miracle plus grand que celui
De Salain-le-Fou.
Si tu voulais lever
Ton regard d'or
Vers mon visage! Il flamberait,
Douce Gwenig...*

Parfois, pris d'une rancune amère, il se bafouait dans des strophes cinglantes :

*Qu'oses-tu, bâtard délavé de saumure?
Crois-tu qu'elle ait besoin de toi,
Gracieux caneton sorti du ruisseau?
A quoi bon t'obstiner à coinquer
Vers sa fenêtre...?*

Le Révérend Père disait :

— N'oublie pas que tu es né poète. Ce n'est pas sans intention lointaine que la Providence t'a rendu boiteux...

— C'est Marie Pikès, mon cousin.

— Ta, ta... Cet accident a une signification : c'est la morsure de la muse, mon fils. Ainsi en as-tu jugé

toi-même, puisque, sans t'attacher à aucune profession manuelle, tu as commencé de courir la terre, sans but.

C'étaient des discours subtils que ceux du Révérend Père. Ils passaient d'une écoutille à l'autre, sans plus atteindre l'intelligence de l'élève que le vent des coursives n'accroche les ferrures.

Sur la langue bretonne aussi volaient les conseils de la sagesse :

— Laisse donc aux grammairiens ces termes inventés parant l'ignorance des sots. Creuse plutôt la veine populaire, suis le filon maternel. Hénora t'a découvert la source de toute science en secouant tes tripes sur ses genoux quand encore tu ne savais que dire : *Ouinouin*, tandis que ses lèvres fredonnaient *Va zy bihan* (Ma petite maison!). Là doivent être ton souci et le secret de ton art.

Crapitoulic écoutait. Et le soir, après ses dévotions à Gwenig, sa princesse d'ombre, il s'usait les yeux à composer sa complainte *Princesig ar Skeud*, qui connut par la suite quelque célébrité.

CHAPITRE VI

DE LA FIN D'UNE VIE PLAISANTE AU SERMON SUR LA
PIERRE DONT FURENT MARRIS LE DIABLE ET LE RECTEUR

Crapitoulic à Rannou Direr, sabotier dans la montagne de Plounéour :

« Mon ami,

« Je t'écris pour te dire : mon cousin Bihan est mort. C'est arrivé comme ça, le deuxième jour après la lune de juillet; il a mis du tabac dans son nez et il a reniflé son éternûment. Ensuite de quoi, le prêtre est venu avec l'extrême-onction dans sa sacoche.

« Je suis héritier, comme de juste, pour le bon et le mauvais. Encore s'il n'y avait pas eu la *carabassen* à payer! Deux cents qu'ils m'ont pris, entre l'église et le corbillard. Et les pauvres de l'hospice qui ont sonné la mort par la ville, comme c'est la coutume à Saint-Pol, cent sous chacun.

« Mon tonton à la mode du pays avait des habits noirs dont je ne pouvais pas me servir, vu que je ne suis pas d'église, comme il aurait voulu. Je les ai vendus, en même temps qu'un bon lot de livres où

les mots vont de travers dedans. J'ai gardé le lexique de Le Gonidec et les *Quatre fils Hémon*. Je te lirai. Le reste m'a rapporté trois cents. J'étais bien. Si le cousin avait eu l'haleine plus longue, j'aurais pu continuer mes études. C'est comme ça!

« En face de chez nous, il y a Gwen. Une fille jolie à voir, ma foi. J'ai écrit pour elle des chansons : *Prinsez ar Skeud, Yaouankiz*, et tant!...

« Tu peux venir vivre à côté de moi : j'ai mes trois cents. Trouve-toi à Morlaix pour le pardon de Notre-Dame-du-Mur.

« Quelquefois, je lui envoie des fleurs. Elle reste sur le balcon et moi, à ma fenêtre. Je ne dis rien, de peur qu'elle butte sur mon nez. Je suis *tanflammé* avec elle.

« C'est égal : nous pourrons vivre sur l'héritage et les chansons. Le pays est riche. Viens.

« J'ai beaucoup de choses à te marquer encore; mais elles ne me viennent pas sous la main. Tu feras lire ma lettre par le recteur.

« Pour Gwenig, c'est tout. Je crois qu'elle est riche. Mais à présent, j'ai hérité. Bien le bonjour à tous les sabotiers. Par ici, il y a des crêpes et du lard aussi bien qu'à Plounéour.

« La santé avec toi. Et de grand cœur.

CRAPITOULIC. »

Le lendemain, Crapitoulic rentrait de promenade. Que voit-il dans la ruelle, venant à sa rencontre? Gwen. Oui, il n'y a pas à se tromper. Son visage, ses mains, toute sa personne, il connaît cela par cœur. Le rouge lui monte aux oreilles. Faut-il passer en

rabattant la tête ou affronter le péril en face? Il sera brave. Justement, une gerbe de fleurs des champs lui encombre les bras. C'est pour la tombe du Révérend. Eh bien, les coquelicots cacheront sa confusion.

— Bonjour, demoiselle.

— Bonjour...

— Vous ne me reconnaissez pas... Le voisin d'en face? Ma voix aurait dû vous dire quelque chose.

Elle caquette un petit rire qui donne des frissons. Le plus qu'il peut, Crapitoulic enfonce son nez dans les fleurs. Elle ne verra que ses yeux qui sont beaux.

— Mon Dieu, où allez-vous avec ces fleurs?

— Kou je m'appelle... Je rentre chez moi.

Damnation! il a laissé passer l'occasion de dire : « Les déposer à vos pieds, Gwenig. » Mais, au fait, comment s'appelle-t-elle? Si elle avait un nom affreux!

— Je suis heureuse de cette rencontre, dit-elle. A ce soir.

Crapitoulic voit briller deux yeux noirs, luisants ainsi que des anguilles au sortir de l'eau, une denture de nacre. Tant pis, il jette sa timidité aux gouttières.

— Mademoiselle, si vous vouliez... venir me voir. Chez moi. Ce n'est pas du luxe. Je suis dans les meubles du Révérend. Il m'a tout laissé.

Elle siffle d'un air moqueur :

— Tsss, tout!

— Oui. Je suis maintenant sur mon bien. De quoi monter un ménage, n'est-ce pas : trois cents francs?

— Mon Dieu! quelle fortune!

Dit-elle cela pour se moquer? Mais, se moque-t-on d'un héritage de trois cents francs!

— Ah! si vous vouliez?... C'est un rêve, bien sûr.

Un rêve que je fais tous les soirs, d'être heureux avec une femme que j'aimerais...

— Avec trois cents francs?

Brusquement, Crapitoulic a découvert son visage. Il joue sa chance en toute sincérité.

— Ce n'est pas encore cela... C'est mon visage qui me gêne. Mon cœur est comme un brillant sous l'eau des fontaines miraculeuses. Laissons l'héritage de côté. Croyez-vous qu'une fille puisse s'éprendre d'un homme fait comme moi?

— Pourquoi non?

— Je suis barde. Vous avez entendu mes vers. Je vous en apporterai tant que vous voudrez. Si vous vouliez, si vous?...

Elle prend un petit air agressif :

— Si je voulais quoi?

— Je veux vous demander : si c'était vous. Qu'est-ce que vous diriez d'un amoureux tel que moi?

Elle part d'un éclat de rire qui réveille toute la ruelle, qui ricoche sur chaque pierre; mais qui pénètre rudement dans la chair du fils d'Alan.

— Marie, viens voir un prétendant qui parle de m'épouser sur la rue! Les filles de mon père n'épousent pas les *pilhouers* (chiffonniers), si vous voulez savoir. A quoi pensez-vous avec vos trois sous d'héritage?

Déjà des têtes se montrent aux fenêtres. La sœur de Gwen descend l'escalier de sa maison. A quoi ressemble cet *istrogell* avec son bouquet dans les bras? Vaincu, meurtri, accablé, Crapitoulic court se réfugier dans la maison prébendale. Ah! elle s'est bien moquée la fille au balcon! Le cœur indolore, il s'arc-boute contre la porte, retenant son souffle. Il lui semble entendre encore son rire, mêlé maintenant à

celui de la sœur, Marie. Marie, quelle platitude ! Une immense colère envahit Crapitoulic. Apercevant les fleurs qui encombrant ses bras, il ouvre la fenêtre et en jonche la rue. Les chevaux, les chiens, les passants piétineront les tigelles vertes, saliront les corolles. Que ne peut-il jeter son cœur après elles ! Mais son cœur est accroché à lui jusqu'au bout. Affalé sur un banc de la cuisine, Crapitoulic souffre plus qu'il n'a jamais souffert durant toute sa jeunesse. Et sa douleur est vivante. Il la sent comme une bête lovée sous les arceaux de ses côtes.

Sans attendre, puisqu'il en est ainsi, il livrera aux enchères les vieux meubles du parent défunt et se lancera sur les routes, serrant sous l'aisselle vingt poèmes écrits dans le bonheur, un bonheur si lointain aujourd'hui qu'il l'aperçoit comme une barque folle au pied d'une haute falaise. Il emportera encore le lexique breton entre les pages duquel se trouve un cœur de papier tout froissé au chiffre de Gwenig.

La hâte de revoir l'ami le pousse d'abord vers la montagne. Il la voit tel un espoir embrumé monter sur l'horizon pâle. Sous ses sabots s'écrase le gravier humide. La marche est bonne. Elle allège l'âme. L'exercice des membres nettoie l'esprit de ses poisons. La face réconfortante de Rannou lui rit à travers les serins violets. La terre est chaude, l'espoir immense. L'air arrive du bout de la terre, comme s'il avait été envoyé pour vous seul. Entre les nuages, le soleil allonge d'émouvantes caresses sur les javelles. Il y a des prunes pour la soif sur tous les talus.

Crapitoulic passe quelques jours à reconnaître les calvaires de Guimiliau et de Saint-Thégonnec. La mi-août approche. Il préfère passer par Morlaix.

N'est-ce pas là qu'il a donné rendez-vous à Rannou Direr ?

Quand il se présente dans la ville creuse, il la trouve déjà parée pour fêter Notre-Dame.

— Tu diras à Rannou qu'il pousse jusqu'au Dousik, si je ne suis pas revenu d'ici là, recommande-t-il à Barbe Salaün, la chandelle, leur trait d'union permanent.

Laissant derrière lui les préparatifs du pardon, Crapitoulic s'en va tout bonnement entendre la messe du dimanche à Cuburien, sa paroisse. Nona Morin, le recteur, est mort. Un vilain Cornouaillais à la langue aussi épaisse que le reste du corps le remplace. Son sermon du jour est sur l'argent qui pourrit les âmes et les conduit à la géhenne. Il débite sans émotion. Kou bout, à son banc. S'il était à sa place ! Il parlerait avec tant de feu de l'inutilité d'être riche, lui qui possède trois cents francs hérités du cousin-prêtre auxquels sont venus s'ajouter deux autres cents produits par la vente des meubles, et qui n'a même pas pu se payer l'amour de Gwenig ! Si seulement il avait, un quart d'heure, pas davantage, bonnet carré et longues manches !

A la sortie de la messe, il ne se gêne pas pour « faire aller sa langue » sur le propos du recteur. L'attelle assez démangé durant l'office ! D'abondance, il parle du *pegement* (combien = argent). Il s'emporte contre les avares et, l'imagination brochant sur le tout, il développe devant cent bons chrétiens l'horifique tableau des châtements réservés à ceux qui leur ressemblent...

— Le recteur est savant ; mais sa langue est retenue. Oui, mammon c'est péché... Mammon charbon...

Charbon soufflé au rouge par le *guillou* (démon). Ceux qui s'assoient sur l'or, ils auront le fondement cuit et recuit par les tisons. Ceux qui s'allongent sur leurs couëttes pleines d'argent, même chose. Se délivrer? Ils ne le pourront bientôt plus à leur gré; car leurs doigts, s'ils veulent porter la main à l'endroit de la brûlure, deviendront noirs et calcinés. Voilà pourquoi, sans attendre, il faut se débarrasser du *pegement*! Amen.

Durant dix minutes, sous la croix, il gesticule, le nez remuant, les yeux exorbités. Puis, la conscience soulagée, il va se rafraîchir le palais à l'auberge, son paquet sous le bras et les billets de banque provenant de l'héritage serrés entre les feuillets de la *Vie des Saints*.

Comme il descend, plus allègre, vers le Dousik, il rencontre des piétons affairés.

- Vous avez tous le feu dans vos culottes?
- Dieu bénisse, Crapitoulic, un bon conseil.
- Dis-nous ce qu'il faut faire?
- J'ai un peu d'argent.
- Voilà mon sac.
- Tiens, mon bas de laine.
- Que dois-je faire avant que tout mon avoir ne se change en charbons ardents?
- Combien as-tu, voleur? demande Crapitoulic.
- Eh bien, voilà. Très peu.
- Dix mille? Onze?...
- Plus un peu.
- Tu as jusqu'à ce soir. Et toi?
- Moitié plus.
- Dans une heure. Et celui-ci?
- Cinq.

— Demain pour toi.

— Non, non, répond l'homme effrayé. Pas demain : je sais qu'il sera trop tard. La toile s'échauffe, rien qu'à te parler.

— C'est ton cerveau qui bout. Laissez-moi tranquille, je vais chez moi.

— Tu ne t'en iras pas ainsi. C'est toi qui nous as lancé le *guillou* dans les jambes. Il faut que tu nous en délivres!

— Je voulais voir si j'aurais eu plus de succès que M. le Recteur. Mais un conseil. Va vers la rivière, ôte tes beaux habits qui peuvent encore servir et descends au fond. Prends garde de bien clore bouche et oreilles, de peur que l'eau n'entre dans ton coffre, et attends que Notre-Seigneur te juge!...

— Maudit moqueur, tu me le paieras!

— A moi, tu peux débiter des injures; mais avec Notre-Seigneur, tu ne seras pas si fier!

Comme il approche du Dousik, heureux des plaisanteries qu'il distribue le long du chemin, il voit venir à lui une petite vieille aux cheveux tenus par un ruban noir. Il s'arrête parce que la fatigue fait bouler à sa cheville et parce que cette silhouette lui semble familière.

— Mamm! Mamm! appelle-t-il.

— Kou, mon *bisig*, embrasse-moi, toi qui prêches aussi bien qu'un monsieur prêtre, maintenant, si savant que tu es!

Crapitoulic baise trois fois les joues ridées, douces, douces. Puis, il recule pour regarder Hénora. Mamm Hénora! Comme elle a vieilli durant l'absence! Un drôle de rire déforme son visage et la bouche ravalée dans un rucher tout à fait inconvenant. Et voilà que

les paroles se mettent à glisser sur la crêpe roulée de la langue, sans suite ni lien.

— Mammon charbon, tu as dit... Voici, mon chéri. Mammon, c'est le diable. Il n'y a plus qu'Alan qui soit encore debout. Mais c'est pour l'amour de Dieu.

— Qu'est-ce qui vous prend, mamm? dites des choses raisonnables.

Elle a tiré une boîte oblongue de sous son fichu de laine noire. La boîte aux sous. Crapitoulic la connaît bien.

— Les charbons sont dedans, dit Hénora à voix basse. Je les ai comptés un à un... Allons vite! Elle est lourde et chaude, mon *bidouric*, comme une chauffeferette de lingère. Hou!

Le gars met la caissette sur son paquet de livres. Elle est pesante; mais bien moins que son cœur. A travers les claires prunelles d'Hénora, il vient d'apercevoir le drapeau de la folie claquant au vent de brise et de galerne.

CHAPITRE VII

OU LE LIQUIDE COULANT A FLOTS N'ARRIVE
PAS A ÉTEINDRE LE FEU DE LA VENGEANCE

Ainsi va la vie : Hénora Rolland s'est retirée à l'asile de Morlaix et Crapitoulic a posé son pont arrière sur le seuil de l'auberge du Dousik. Le soir même, il décloue l'enseigne et les anges noirs dansent dans son sommeil, bien qu'il ait pris soin de tirer les panneaux du lit et de faire sa prière :

En ano an Tad, hag ar Mab, hag ar Spered Santel.
(Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.)

Le lendemain, il frappe chez Marie Pikès, la rebouteuse.

— Marie, je suis seul désormais. La maison n'est pas belle : c'est une vieille maison; mais les murs sont solides et le foyer est bon pour fumer les andouilles. En tout cas, elle vaut cent fois ta crèche. Je mettrai une enseigne neuve, si tu veux venir?

— Crapitoulic, tu ferais mieux de te marier.

— Avec qui, Marie louche? As-tu bien considéré mon visage?

— La laideur ne se voit ni de loin ni de près, mon fils. Et si tu as de quoi faire chauffer la *pillig* (poêle), tu trouveras aisément une femme.

— Voudrais-tu m'obliger à choisir entre une femme et la liberté, Marie la langue?

— Y a-t-il tant de plaisir à vivre seul?

— Parle pour toi. Le plaisir, c'est un chiffon mouillé, quand on a mal à la tête : il faut le changer souvent de place pour trouver son bonheur. Moi, j'ai trop de chaleur dans le sang encore pour renoncer à faire ce qu'il me plaît. L'oncle Bihan disait : « Celui qui se marie fait souche; mais celui qui ne se marie pas fait mouche... » Attrape ça, Marie Pikès.

— Tu es un grand savant depuis que tu es allé étudier à Saint-Pol, Crapitoulic; tes paroles font le tour de ma tête sans y entrer... Va donc; je serai ta comère pour le Dousik.

Crapitoulic revient chez lui plus tranquille. Il compte son argent quand Rannou frappe à la porte.

— Rannou Direr, mon ami, s'écrie-t-il.

— Bonjour, la compagnie.

— La compagnie, c'est moi, répond tristement le fils d'Alan.

— Ça suffit pour tenir tête à un buveur. Je suis sur la sécheresse, depuis le pardon du Mur; ma langue a un sale goût de paille rôtie à cause des prières que j'ai dites pour toi!

Il rit de si bon cœur, le grand Rannou, que la salle basse en est toute illuminée. Et Crapitoulic se sent léger comme une mousse de mer. Il saute sur le banc, atteint le fronton du dressoir.

— Quel *louzou* (remède) te ferait plaisir? Il y a ici de quoi contenter tous les Bretons.

— Descends d'abord la plus grande bouteille.

— C'est dit.

A tour de rôle, ils lampent au goulot. Et lorsque leurs yeux commencent à voir le soleil tourner autour de leurs poings tendus, ils s'assoient pour bavarder. La boisson attendrit leurs confidences.

— J'ai fait lire ta lettre par le recteur, dit Rannou. Mais il n'a pas dû me chanter tous tes orémus. On voyait qu'il était gêné de me dire que tu *flouriquais* avec Gwenig... Tiens, j'ai rapporté dans ma musette des sabots finement tournés pour elle.

— Laisse les sabots, Rannou. Ils sont bien jolis; mais je n'en ai pas le placement.

— Tu me feras plaisir, Crapitoulic.

— A toi, oui; mais non pas à elle... Une mijaurée! Le barde lui déplaisait. Toujours la même chose : mon visage... L'argent de l'héritage n'a pas pu faire passer les cheveux carotte et le gros nez. Et quand je pense à toutes les chansons que j'ai faites!...

— Nous les chanterons pour d'autres, mon gars. A ta santé. Un coup de raide, ça console.

— Top! Si tu me verses toujours, je ne vais plus savoir distinguer le coucou du *touseg* (crapaud).

Les joues brillantes et les narines ouvertes, Rannou boit à la régalaide.

— J'aime mieux ainsi, a-t-il annoncé. Parce que, tu vois, Crapitoulic, ce qui arrive : on boit une verrée et on met les yeux sur la tasse; on boit la tasse et on regarde la soupière; je crois même qu'avec la soupière j'envierais encore le chaudron.

Crapitoulic écoute le son des paroles de son ami; mais son esprit s'attarde aux sabots de Gwenig.

— Dans la montagne de Plounéour, explique Ran-

nou, les sabotiers sont mélancoliques. Ils trempent leurs groins dans l'eau des fontaines. Comme si l'eau avait quelquefois engendré autre chose que des grenouilles!

— Tu te souviens, chez Auzou?

— Oui. C'était mieux que la montagne.

— Crois-tu qu'en reprenant la route et les chansons, on gagnerait de quoi entretenir l'héritage?

— Certainement. Combien as-tu?

— Je ne sais plus : six fois cent, huit fois, dix peut-être.

Rannou s'essuie les yeux.

— Tant que ça! J'en pleure.

— Je n'ai pas pu compter jusqu'au bout, tant il y avait de pièces. Il aurait fallu revenir en arrière avec les chiffres.

— Ah! soupira le compagnon... On pourrait peut-être vivre sans rien faire.

— Mon oncle de Saint-Pol disait : « Vivre dans un *fourmage*. »

— Rien qu'à chanter et à prier saint Yves que la lune ne tombe pas dans la marmite et le soleil dans le chaudron. Dix fois cent!

Dans un brouillard fourmillant d'étoiles, Crapitoullic regarde monter la silhouette de Gwen-la-Saint-Politaine... Blanche... Blanche.

— J'ai envie de mettre Marie Pikès au comptoir et de partir avec toi sur les bourgs.

— Tu as tort. La maison ici est chaude et bien fournie.

— Oui, mais si je ne bouge pas, la vie est comme la mort pour moi.

Telle une apparition venue à l'appel de son nom,

Marie Pikès fait son entrée dans l'auberge. Immédiatement, le rêve de Crapitoullic se défait. Il se lève.

— Tu arrives à point, Marie, dit-il. La poêle est dans le foyer. Vite des crêpes pour fêter l'arrivée de mon frère Rannou!

Marie Pikès hume une prise et, tandis que sa croupe remue ainsi qu'une barque pontée, elle délaie la pâte. Goutte à goutte, la roupie tombe et se mêle au lait et à la farine blanche. Rannou a allumé de la lande sous le trépied. Le beurre siffle. La louche fait un premier voyage. *Rozel* (râteau) en main, la crêpière étale son mélange. Un parfum revigorant monte sous les solives.

Quelqu'un entre.

— Tu ne vois pas que j'ai retiré l'enseigne, hurle Crapitoullic.

— La langue n'a pas d'yeux, mon fils, riposte l'étranger.

— C'est bien; approche aussi.

Il lui sert un verre plein de *strob-jakez*. Le voyageur lampe en trois gorgées l'alcool, tousse et retire son chapeau pour se gratter la nuque. Les crêpes sautent dans la *pillig*.

— Quoi? Il n'y a plus moyen de passer la rivière?

— Non. Le canot est amarré. Il ne servira plus. Alanic est mort sur l'andouille de Fanch. Adresse-toi ailleurs ou fais le tour par Morlaix.

— Je suis de Ploujean.

— N'es-tu pas avec ceux de la Maison de Paille qui ont fait tourner la tête à ma mère?

— Je suis avec Monsieur Dieu et non avec le diable. Que t'ont fait ceux de la Maison de Paille?

— A cause d'eux, ma mère est à l'asile de Mor-

laix. Et rien ne dit qu'ils ne passeront pas la rivière pour venir torturer le fils. C'est pourquoi j'ai amarré le canot.

— Tu devrais les envoûter.

— Oh! oh! je n'aime pas assez causer avec le *Guil-lou* (diable).

— Pas besoin de cela. Un charivari suffirait...

— Damn! s'écrie Rannou. Pour le charivari, j'en suis.

— Moi aussi, tonne Crapitoullic, en donnant un coup de poing sur la table. S'il ne s'agit que de cela, je m'y connais. Tu auras droit aux crêpes et à tout ce que tu voudras en fait de boissons, jusqu'à ce soir, et sans payer. Je suis héritier. J'ai bien le droit de faire du bien à mon prochain!

Un autre homme entre à son tour. Il est embauché pour le charivari. L'ivresse les rend tous audacieux. Et Marie Pikès brandit dans le foyer son couteau de bois à tourner les crêpes. L'alcool chauffe les corps et les esprits, évapore les pensées...

— J'ai payé avant l'ouvrage, dit Crapitoullic. Maintenant, il va falloir travailler. Tout le monde au canot!

Marie Pikès, trouvant l'aventure pleine de périls, commence à demander des délais.

— J'ai ma vaisselle... mon ménage!...

— Demain, demain : ce soir, c'est le charivari.

— Tu vas tous nous noyer.

— Écoutez-moi la chouette!

— Je ne vais pas si tu prends l'aviron.

— Où le canot?

— Sur l'eau, ivrogne!

Le ciel est noir. S'ils avaient moins bu, tous ces gens se noieraient; mais le sixième sens qui s'exerce quand les autres sont abolis, les conduit sans encombre

du Dousik à la berge, de la berge au bac, du bac à l'autre rive, atteinte avec assez de mal, car l'eau est déjà fort basse.

— Allez devant, je vous suis, ordonne Crapitoullic, tandis qu'il attache son embarcation à un piquet.

Marie Pikès n'a plus peur. Elle a saisi le bras du plus volumineux des étrangers et elle danse une gigue en ricanant.

Les yeux perçants du fils d'Alan soupçonnent là-bas le toit de la Maison de Paille : un fanal presque éteint au fond d'un immense œil vitreux. Le garçon se souvient d'avoir été effrayé par une lueur semblable vacillant dans les prunelles d'Hénora. Il n'est plus ivre. L'œuvre qu'il doit accomplir l'accapare tout entier.

— Voû...où..., souffle-t-il entre ses pouces.

Comme à un signal, un hurlement s'élève. Puis le calme se rétablit et l'on entend clapoter l'eau contre la coque du canot. Crapitoullic se hisse à terre. Deux, trois hurlements enchaînent; puis c'est un vacarme de cris de bêtes. Il s'arrête, écoute et un sourire bizarre vient errer sur sa face grotesque.

Tout à coup, une lumière surgit dans les ténèbres, placardée en rectangle.

— La fenêtre... Voû...où!...

Le rectangle s'est meublé d'une silhouette humaine. Des jurons descendent à travers l'innocence bleue de la nuit. Et le charivari reprend de plus belle. Il dure longtemps. Et à la fin — comment cela se fait-il? Une longue mèche jaune monte au travers du chaume. Elle disparaît, renaît aussitôt. Crapitoullic se frotte les paupières.

— Je suis bu.

La flamme semble hésiter. On n'entend que les

cris sauvages et point le grésillement du feu. Pourtant la bicoque est en train de brûler. Le fils d'Alan s'est rapproché des autres. Personne ne crie plus. Seule, Marie Pikès continue à miauler entre ses lèvres.

— Tais-toi, diablesse!

— Autant pour toi, merci.

— Ça brûle, on dirait.

— Oui, ça brûle.

La mèche dorée a pris du ventre. Elle semble vouloir soulever le toit de paille.

— Sauvons-nous, dit Crapitoulic.

Il est le premier au canot. Tous les autres, en grappe, lui tombent sur les épaules.

— Il est bas, ton bac!

Kou ne répond rien, mais saisit l'aviron de godille. Et hardi!

— Ah! gémit-il, ce n'est pas de l'eau, c'est de la bouillie.

— Allons, dit Rannou, l'endroit est périlleux.

— Je sais bien. Mais viens donc à ma place, toi qui parles si haut.

Il doit lui-même céder la godille à un étranger, puis à l'autre. Marie Pikès, euphorique, affalée contre le bordé, encourage les mâles. Là-bas, la Maison de Paille doit flamber joliment. Le ciel est rose au-dessus des arbres dont la berge haute ne laisse apercevoir que les cimes. Un frisson secoue la rebouteuse. Elle éprouve le désir de se rafraîchir le front, plonge la main, le long du bord. Rêve-t-elle? Elle a l'impression d'être encore à délayer sa pâte et d'en avoir étalé sur son front. De nouveau, sa main tâte en contre-bas.

— Sainte Barbe! s'écrie la vieille.

— Tais-toi donc, lavandière de nuit, tu vas nous faire reconnaître!

— Tu ne bougeras pas davantage qu'un ventre remué de coliques!

— Je voudrais savoir pourquoi? demande Rannou.

— Paix, moule d'eau douce! souffle Crapitoulic. ou bien le *kilher* (farfadet) va venir sur nous et nous serons tous perdus dans la flotte par ta faute.

— Oui, mon cœur, perdus dans la vase peut-être; mais sûrement pas dans l'eau... Débouche tes yeux *pikous* (chassieux), Rannou Direr, et tu verras comme moi que l'eau est partie avec la marée descendante.

A ce moment, les habitants de la Maison de Paille accourent avec des seaux au bout de cordes, pour essayer d'atteindre l'eau et préserver une parcelle de leur bien. Les passagers de la barque immobile se tassent. Un récipient lancé à la volée tombe sur l'échine de Marie Pikès qui pousse un cri.

— Sauvons-nous! dit le débitant de boissons. Il y a des esprits.

— Debout et tous derrière ces peureux! commande Crapitoulic.

Ceux du charivari escaladent la berge.

— N'ayez pas peur, crie le fils d'Alan à ceux qui s'enfuient. Nous avons traversé le Dossen pour venir à votre aide.

Innocents, affolés par le péril couru, les fuyards reviennent. Leurs yeux brillent dans la nuit éclairée.

— Je vois, dit le débitant, que vous êtes des âmes chrétiennes. Aidez-nous.

— As-tu du cidre? demande Rannou.

— J'avais du cidre, hélas! et de tout ce qui se boit.

Tout brûle, là dedans. Et je n'ai pas même un verre d'eau à jeter sur le brasier.

— Au secours de *jacques-debout* (alcool)! hurle un étranger.

Cinq boules noires foncent aussitôt dans la fournaise. Elles reparaissent presque ensemble, tenant chacune plusieurs litrons.

— Damn! elle est vide!... Et la mienne...! Et la mienne! Tu seras puni pour tes bouteilles, débitant!

— A gauche, les pleines, les gars. A gauche!

Les cinq enragés retournent dans les flammes. Chacun revient avec deux bouteilles.

— Dieu bénisse! chante le débitant. Cette fois vous avez pris les bonnes. Je n'aurai pas tout perdu.

Comme il s'empresse, Crapitoulic lui tourne le dos.

— Crois-tu que nous ayons défié Satan pour tes yeux de gobie?

— Ah! s'exclame l'autre; cette fois, je sais à qui j'ai affaire. C'est toi Kou Bihan, du Dousik?

— C'est moi, des pieds à la tête et à l'envers encore, si tu veux.

— Je suis perdu!

— Écoute : mon cœur est bon aujourd'hui, parce qu'il a eu son content de crêpes et de boissons généreuses. Nous allons partager avec toi. Dix bouteilles de ton côté; dix du nôtre. Mais, comme de juste, nous aurons les pleines, car nous avons risqué notre peau!

— Mauvais! Gale!

Crapitoulic donne le signal du départ. L'aube colore déjà les hauteurs. Un filet d'eau grise tremble au creux des vases. Le bac est couché sur le flanc.

— Je vais attendre que l'eau monte, dit Marie Pikès, je sens mes jambes avaler la terre.

— Nous, nous filons sur l'est, disent les deux étrangers.

— Merci pour le chahut, dit Crapitoulic. Et toi, Rannou Direr, où vas-tu?

— Je suis avec toi pour le bon et le mauvais.

— Nous irons à l'hospice de Morlaix. Je vois que tu as trop bu du *louzou* de la Maison de Paille.

Hénora circule dans la cour intérieure. Ils la trouvent gaie, trop gaie. Sa joie enfantine jure avec les rides du visage. Crapitoulic s'approche.

— Mamm?

— Oui, mon *bisig*?

— Tu sais, mamm, la Maison de Paille est brûlée. Fttt! Plus rien!

— Tout n'est que cendre et poussière, murmure la folle.

Le cœur allégé, Crapitoulic ramène son ami vers le Dousik.

Marie Pikès ronfle dans le lit clos.

— Laisse-la, dit le fils d'Alan. Nous avons mieux à faire tous les deux. Viens-tu encore avec moi?

— Oui, pour chanter, rire et boire?

— Pour vivre et vivre toujours davantage.

— Laissons *grignouser* (ronchonner) la vieille et partons avec l'héritage!

De nouveau, Crapitoulic foule le sol, sac au dos, chansons aux lèvres, en direction de la mer. Les pièces d'argent tintent au fond de ses poches et ce ne sont plus, comme du temps de la mère Fitament, figures d'arithmétique! La vie, sous ses sabots, étend un tapis de velours. A droite et à gauche s'élèvent les parfums de la terre.

Les deux compagnons ont choisi le Trégor. Avant

le soir, ils s'arrêtent au sanctuaire de Kernitron, sur la paroisse de Lanmeur, et Rannou accroche à la muraille, près de l'image de la Vierge miraculeuse, les deux sabots tournés pour Gwenig.

De-ci, de-là, les chanteurs passent en revue les merveilles religieuses et profanes. Il en sort maints couplets égrenés dans les assemblées. L'existence coule sans soucis. Chaque étape est une nouvelle occasion de fête. Le dimanche, la jeunesse se groupe autour des bardes. On danse jabadaos, gavottes ou pas des glaives. Rannou joue très bien de la bombarde et, faute d'instrument plus perfectionné, Crapitoulic gonfle ses joues et imite le ronron du biniou.

Ils ont bonne mine, l'un et l'autre, dans leurs habits payés sur l'héritage : pantalons rayés et serrés à la cheville, chupens ajustés, courtes vestes et chapeaux à rubans. Rannou ressemble à un puissant julod lorsqu'il s'avance, le buste cambré, la tête haute, les yeux flamboyants.

On chante la douceur de la terre bretonne; la beauté des filles sous le soleil et sous les brumes; les anciennes légendes. La gaieté déborde de ces tonneaux percés. Et plus d'un cœur palpite sous le corsage étroit, quand ils lancent à la cantonade :

*La plus belle je choisis,
La plus nette j'aurai,
Car je suis fils de riche...
Oh! lon la tra don dré
Ma noblesse est en l'air,
Lalitra doré.*

*Tous les matins la prends,
Le soir, je la dépose :*

*Devinez mon secret?...
Oh! lon la tra don dré
Filles aux cheveux blonds,
Lalitra doré.*

Pour répondre à une œillade, Rannou descend parmi les auditeurs, sans quitter l'embouchure de sa bombarde. Resté seul à son banc, Crapitoulic chevrote :

*Mon cousin la prendra,
Car il a bonne mine
Et moi je suis trop laid!
Oh! lon la tra don dré
Regardez ma figure,
Lalitra doré.*

Il grimace, tord le bec, ravale ses lèvres, sort la langue, louche ou se gonfle une joue. Et les petites paysannes arrivent à se détourner du beau gars pour s'amuser du grotesque.

— Viens ici, toi qui es grand et bête, triomphe Crapitoulic... Dis-moi ton nom, idiot?

— Rannou.

— Oh! oh!... Serais-tu descendant du grand Rannou : celui qui lançait les menhirs par-dessus les collines?

— Tout de même.

— Peuh! Être pâle et chétif. De quoi te vantes-tu, toi qui es incapable de lever ton sabot plus haut que mon... révérence parler?

— Qu'as-tu à dire, Crapitoulic, fils d'Alan, toi qui sonnes à chaque pas une cloche que personne n'entend?

Les garçons s'esclaffent, battent des mains pour exciter la verve des amuseurs et les filles tournent la tête quand une expression un peu verte les surprend, un peu, pas trop, pour ne pas tout perdre. Puis le bal commence.

CHAPITRE VIII

DU GORSEDD DE PLEYBEN OU RANNON DIRER
FIT CRAQUER LA CHEMISE DE LA DÉBITANTE
ET DU COUP FAILLIT A ÊTRE BARDE

Au cours d'une tournée à la lisière des Côtes-du-Nord, les deux chanteurs rencontrent Fanch-al-Liper. Il a beaucoup vieilli. Sous son chapeau mis de travers et verdi frisottent des cheveux blanc sale. Une musette pend à son épaule et il a adopté le surcot en poils de chèvre qu'enfilent volontiers les montagnards. Malade, presque sans voix, il reste fidèle à la poésie; mais il doit, pour subsister, fabriquer de ses doigts noués de rhumatismes des plaques gravées qu'il vend sur les marchés. *Plakou bihan, plakou bras!*...

Son visage fripé rayonne de malice. Ce soir-là, Fanch-le-Licheur montre à ses jeunes émules ce que c'est qu'un barde capable d'inventer cent couplets sur le plus mince fait divers. Par bravade, il veut les battre sur leur propre terrain. Il n'est pas mauvais de rabaisser un peu la suffisance des débutants. Et l'auberge du Récho se régale d'une version nouvelle du « Chien de Yan Silzig ».

« Quand arrive le chien, Yan referme la porte de sa boutique. Proprement, il vous coupe ce qui reste du chapelet de saucisses pour en faire profiter sa clientèle et le met dans son tiroir. Au dehors, Barba Salaün crie et trépigne. Sans se presser, Yan revient, ouvre et bâille un bon moment : « Dieu bénisse ! quel vacarme, Barba ! Il y a le feu dans ta maison, probable ? Non ?... Alors, pourquoi viens-tu réveiller les bourgeois au milieu de leur méridienne ? — Tu le sais bien, voleur. — Je sors de mon lit ; comment le saurais-je ? — Ton chien jaune a volé mon repas de saucisses. — Ah ! le maudit chien, je l'enverrai à la boucherie, s'il continue à me créer des ennuis. — Yan, aide-moi à reprendre au moins ce qui reste de mon chapelet. — Ce qui reste ? Oui, certainement, tu l'auras, Barba, si je le retrouve. »

« Il se met à fouiller partout, sous les meubles, sous l'égal. Le chien jaune, assis sur son derrière dans un coin, regarde en toute honnêteté ces humains déjà lents sur deux jambes en ajouter deux autres sans aucune apparence de bon sens. Yan s'en vient à lui, le serre à la gorge : « Vas-tu me rendre ce que tu as larronné, bigrier (braconnier) ! »

« L'animal a tout prévu. Il se lève. Et Yan montre du doigt à Barba Salaün estomaquée ce qui reste effectivement d'une digestion de chien jaune. « Ton chien est aussi malhonnête que toi, Yan ! — Ma conscience est blanche comme ta coiffe, Barba. Et si tu veux avoir la preuve de ma bonne foi, je te donne mon chien. — Un chien jaune ! Qu'est-ce que je ferais d'un chien jaune ? — Que veux-tu de plus, dit Yan en désignant son chien et puis... le reste, voici la fabrique et voilà la matière. En t'y prenant

« adroitement, peut-être pourras-tu retrouver tes saucisses ! »

Fanch raconte avec des mines indignées ou attendries, il roule son buste sur les hanches, cabriole, sans bouger de place, et tire des larmes aux plus sombres.

Toute la nuit, Crapitoullic se morfond au souvenir de la soirée. Dès le matin, il aborde le vieux Fanch.

— Dis-moi, doit-on travestir la vérité dans les contes que l'on fait ?

— Pourquoi me demandes-tu cela, fiston ? Si mon histoire avait traduit ce qui fut en réalité, tout le monde aurait deviné la fin dès les premiers mots. Seul le beau mensonge est à la portée du poète.

— En sorte que tu aurais pu prétendre aussi bien que les saucisses, par le moyen que tu indiquais en terminant, avaient été retrouvées intactes par Barbe Salaün ?

— Non. C'eût été aller trop loin. Et puis, les contes dont la fin est satisfaisante ne tirent de l'auditeur ni larmes ni gloussements. Il préfère ceux qui n'ont ni queues ni oreilles. Et c'est avec raison. La vie seule est complète. Et ce n'est pas toujours drôle, Crapitoullic.

Les leçons continuent tout le temps que Fanch accompagne les deux amis. Puis, un jour, le fils d'Alan pose la question qui lui brûle les lèvres :

— Dis-moi comment on devient barde. Non pas barde pour les gens simples ; mais pour tout le monde !

Fanch considère posément son interlocuteur.

— Être barde, dit-il, ce n'est pas malin. On est disciple, puis ovate, puis barde. Ce sont là les grades. Mais de les conquérir ne donne pas pour autant l'habileté. On ne sait pas davantage tourner un sône. Mais

si tu as envie de recevoir l'investiture, viens avec moi à la tenue bardique de Pleyben. Le Gorsedd. Je répondrai pour toi et tu diras : « Je suis le disciple de Fanch. »

— Et après?...

— Après, tu feras comme avant. Tu chanteras, puisque tu en as le don. Tu amuseras les autres, pour te distraire toi-même. En voilà une question! Quand bien même tu mettrais le chapeau et la robe de l'*escop* (évêque), tu serais toujours Kou Bihan, le boiteux.

— Et toi, es-tu content d'être un vrai barde?

— Je ne me le suis jamais demandé. L'homme qui épouse se met auprès d'une femme et puis après, il apprend à être époux. La même chose, Crapitoulic.

— Oh! me marier, moi, je ne peux pas, avec mon visage, Fanch; mais je veux devenir barde. Rien que pour épater Gwenig. Tu ne la connais pas? Peu importe. C'est une jolie fille. Et je veux être celui qu'elle regrettera, à cause de ma gloire!

— Je t'emmènerai au Gorsedd de Pleyben. Ça sera un beau souvenir à ranger pour plus tard. Il n'y a que cela qui fasse vivre quand les os se courbent sous la peau.

Et la tournée se poursuit, joyeuse. Accueillis partout, bien servis, les trois amuseurs fréquentent de préférence les maisons où la chère est réputée. La gorge dessalée par les bonnes boissons, le cerveau émoussillé, ils fustigent tour à tour et du même cœur l'alcoolisme et l'abstinence de boissons. Cela dépend des contrées et des hôtes. Mais leurs prédications font plus d'adeptes que les sermons des clercs perchés dans les chaires d'églises.

Ainsi passe le temps qui les sépare du Gorsedd où Crapitoulic va solliciter l'investiture bardique.

Traversant Morlaix, le fils d'Alan est allé saluer Marie Pikès, au Dousik. Elle lui paraît avoir une mine rayonnante, quoiqu'elle se plaigne :

— Si j'avais su, je serais restée dans ma crèche, comme tu dis; tout juste si j'ai de quoi mettre mes sabots au bout de mes pieds dans ton sacré commerce où il ne vient personne.

— Personne? Les bouteilles ont pourtant diminué sur l'étagère?

Marie Pikès fait la sourde oreille.

— Voilà ce que j'ai gagné d'écouter un beau parleur!

Crapitoulic reste à Cuburien le temps qu'il faut à Jeanne Mousseline, couturière réputée, pour lui tailler sa robe de barde.

— Ne lui donne pas trop de tour, Janig, l'étoffe est chère et le vent pourrait prendre dedans.

— Ta, ta, la corpulence d'un barde n'est pas celle d'un chrétien ordinaire.

— Fais toujours pour un chrétien; le barde s'en arrangera.

— Tu dois tourner dedans avec tes habits, souviens-toi.

Le dernier ourlet cousu, Crapitoulic salue Jeanne Mousseline, met sa robe dans sa musette et part, avec Rannou et Fanch, vers le bourg assis au revers de la montagne. Chacun chante son couplet. La route paraît moins longue ainsi. Une petite pluie les accompagne. Elle rabat leurs voix, efface la trace de leurs sabots sur la boue molle des routes, voile de son réseau compact les horizons.

Le dernier jour seulement, un coup de nordé balaye la bruine. Pleyben apparaît dans son assiette sale encore sous le firmament lavé à blanc. La place de l'Église

grouille d'une foule joyeuse. Le grand calvaire subit le voisinage indiscret d'un menhir en ciment armé dressé pour la circonstance. Partout, des guirlandes, des banderoles, des bannières herminées.

— Je vais saluer les chefs, dit Fanch.

Rannou et Crapitoulic le laissent s'éloigner, bâton en avant, chassant les badauds de la voix et du geste.

— Place au roi... au roi des gueux!

On s'écarte par surprise; puis on s'amuse sans malice du barde aveugle connu dans les quatre cantons : Léon, Cornouaille, Trégor et Poher.

Crapitoulic et Rannou, échauffés par le bruit et le contact des gens, se rejettent du côté de la fête foraine. La poussière et les odeurs d'épices leur grattent la gorge. Le fils d'Alan se sent empoigné par l'ambiance. Il paie largement à boire. N'est-il pas le futur barde?

Lorsque le biniou commence son ronron, la foule vacille, se porte du côté du menhir-imitation. Les musiciens ont attaqué le *Bro Goz Ma Zadou* (Le Vieux Pays de mes Pères). Un cortège de personnages en robes blanches apparaît, entre deux haies de spectateurs. Rannou pleure d'émotion, dans son chupen. Un escabeau d'église sert aux druides à atteindre le toit du menhir. Bientôt, trois enrobés se détachent sur le ciel.

Le plus âgé, barbe postiche au menton, déroule entre ses doigts un parchemin. Son voisin rit à la foule, remuant sans cesse entre ses jambes une redoutable épée. Une écharpe ceint les bosses égales du troisième, retenant à sa ceinture le *korn-bout*. L'instrument lui sert, de temps à autre, à lancer aux quatre vents des meuglements de veau marin. Enfin, le grand

Druide passe à l'appel des noms, à partir de Taliésin, l'ancêtre.

— L'après-midi sera pour nous, dit Crapitoulic afin de tromper l'impatience de Rannou que la boisson a mis de belle humeur. Il commence à nous dessécher le gosier avec ses nominations!

— Viens donc boire à sa santé.

— Non. Je suis candidat.

— Je vais aller pour tous les deux. *Kenavo*, Crapitoulic, et bien de l'amusement avec le *barbouseg* (barbu)!

Les éventaires avaient été désertés au profit de la cérémonie druidique. Par pitié pour les commerçants, Rannou fait la politesse à chaque débit. Tout lui est bon pour calmer sa soif : cidre au rhum, hydromel, eau-de-vie. L'argent de l'héritage envahit le coffre du grand Rannou d'une marée de délices. Il boit pour lui. Il boit pour ce pauvre Crapitoulic obligé d'avaler le vent croupi qui sort de la bouche du grand Druide.

Cependant, une tristesse insubmersible gêne son plaisir : il n'est pas de la fête. Pourquoi l'a-t-on mis à l'écart? Il sait donner la réplique à Kou et même au vieux Fanch. Alors... ce dédain, à quoi rime-t-il? Un lourd ressentiment monte à la surface de son ivresse contre tous les endruidés du monde. Et singulièrement contre les trois goélants *chomés* sur leur pierre, qui n'est même pas une vraie pierre. Il s'y connaît. Pourquoi avoir donné une épée à l'avorton, un *korn-bout* au bossu?...

— Encore un coup de raide, fillette! Je sonnerais bien mieux que ce tordu-là, moi qui te parle. Tu ne me connais pas? Je suis de Morlaix et plus barde que

tous ceux-là en tas, tu m'entends. Rannou, je m'appelle. Donne-moi des crêpes.

Les rubans de son chapeau lui tombent sur les yeux. Une mèche de cheveux lui barre le front.

— Va donc aussi toi à l'examen, lui conseille la débitante.

— J'aimerais mieux un concours de buveurs de cidre ou de mangeurs de bouillie.

— Dame, tu te prétends barde!

— Je me prétends!... Écoutez-moi qui? Je le suis. Avant tous ceux-là. *Malloz!* Nous allons bien voir. Venez avec moi, vous autres!

Il entraîne avec lui cinq lurons qui attendent la fin des cérémonies druidiques pour entraîner les filles au bal. Bras dessus, bras dessous, ils se rendent à la salle où se passe l'examen des ovates. Une pièce basse, humide, tendue de festons de papier.

— Salue la compagnie, tonne Rannou.

Aussitôt l'appareil examinatoire lui impose le respect. Il se découvre en se grattant le sommet de la tête, gêné par l'écho de sa voix. Derrière un bureau surélevé, trône le bossu au *korn-bout*. Son crâne chauve fait une petite taupinière pâle dans la pénombre.

— Excusez, dit Rannou.

— Paix, crie le bossu. Que les candidats approchent, s'il y en a, et que les autres gardent le silence.

Quelques hommes vêtus de robes blanches s'avancent.

— Moi aussi, je suis candidat, s'écrie Rannou.

Il s'attire cette apostrophe, au milieu des rires de l'assistance :

— Va d'abord t'habiller, ivrogne!

Offusqué, la colère au ventre, le sabotier se précipite au dehors et court à l'auberge.

— Ils m'ont envoyé promener parce que je n'ai pas de robe! Ce bossu du diable est mal poli! Je le dirai à mes amis Fanch et Crapitoulic. *Santez Anna!* me traiter ainsi! Donne-moi une verrée pour me remettre, débitante. Bien! La bonne santé à tous! Qui me prêtera une robe blanche? Je veux aller montrer à ce tordu de quoi je suis capable.

— Veux-tu ma robe de mariée ou ma chemise de nuit? plaisante la femme.

— Les deux. Tu es assez large, ma petite barrique, pour que deux Rannou entrent dans tes vêtements.

— Tu n'entreras pas dans ma robe de noce, en tout cas. A ce moment, j'étais fine comme l'aiguille du clocher.

— Alors, donne-moi celle du soir.

— Tu veux rire!

— J'ai bien bu vingt verrées à ton comptoir. Un client comme moi mérite considération, Marie.

Les buveurs, qui commencent à emplir l'auberge, font chorus. Il y a quelques marchandages. Finalement, Rannou jette une poignée de pièces devant la débitante qui ne peut résister à un tel argument. Sous les bravos, le gars enfile la robe, trop courte pour ses membres, et se dirige vers la salle du concours, boudiné dans un sac à festons, son chapeau de travers sur le crâne.

Ému, la sueur au front, il va s'asseoir à la suite des postulants, s'étudiant à retenir son souffle pour éviter de faire craquer la robe.

— Autrement, tu la paies, avait averti la débitante.

A vrai dire, il ne lui reste plus tellement d'argent après avoir tant boissonné.

— Que vient faire encore cet *istrogell* (hurluberlu) ? grince le bossu.

A travers les brouillards dorés de l'ivresse, Rannou l'aperçoit sous la forme d'une baudruche étranglée, formant deux balles d'inégale grosseur.

— Je suis candidat, rugit Rannou en se portant au pied de la chaire.

— Saucisson ficelé!

— Soyez poli : je m'appelle Rannou Direr.

— Ainsi, tu veux être ovate?

— Oui, car je suis depuis assez longtemps disciple de Fanch-al-Liper et de Crapitoulic. Je sais tourner un couplet et sonner du *horn-bout*.

Joignant le geste à la parole, il empoigne la corne d'appel sur la table et en tire un son effrayant.

— Laisse! bondit le bossu. Apprends qu'il est interdit à des lèvres profanes d'approcher de l'embouchure de cette sacrée trompe. Où sont tes parrains?... Quel est ton nom bardique?...

— Je n'ai qu'un nom, Rannou Direr, donné par mon père qui s'appelait Pipi.

Le druide joint les mains, prend une pose docturale et annonce :

— Va donc apprendre ce que tout le monde doit savoir. Chaque barde possède deux noms : celui qui postule la descendance charnelle et celui de son choix. Ce dernier représente la lignée de l'esprit. Ainsi peut-on se réclamer du soleil, de la lune, de la mer, du vent, de l'auroch, du chêne ou du septentrion...

La baudruche se gonfle jusqu'à l'éclatement.

— Moi, je suis le druide *ab-regez*, le fils de la braise. Le feu, élément premier, me nourrit... spirituellement.

— J'aimerais être enfant de la bouteille, dit Rannou.

L'assemblée redouble de rires. Le visage de Rannou est devenu rouge comme une tomate. Il étouffe dans cette salle et dans sa robe.

— Abruti! siffle le bossu. Le collège des bardes n'est pas fait pour les gens grossiers. Retire-toi. Je déclare la session close.

— Vilain singe, je vais te *crabiser* (t'égratigner) si tu ne me reçois pas ovate! J'en appelle à...

Rannou ne peut achever. La colère brise sa voix. Levant les poings, il semble menacer d'écrasement le druide, la corne et le bureau. Dieu sait ce qui va suivre! Mais soudain un craquement arrête le sabotier. C'est dans son dos que cela se passe. Sous l'effort, la chemise de nuit s'est ouverte jusqu'au bas des reins.

— *Malloz!* s'écrie le Léonard, il m'a fait craquer la chemise de la débitante. Abrégé de porc! *Torgos* (tor-du) abominable! Moi, abandonner le nom de mon père! Où as-tu pris ça?

— Va te vêtir, ivrogne, glapit le petit homme en claquant son pupitre.

Mais Rannou n'est pas disposé à céder et la salle s'amuse follement.

— Hardi, le gars! Mouche son nez au druide!

Reprenant le *horn-bout*, Rannou lance un meuglement farouche. L'alcool amplifie son souffle. Lestement, il saute sur le bureau. La chemise maintenant est fendue des épaules jusqu'aux jarrets et lui fait une queue d'hirondelle. Debout, le geste rond, le compagnon de Crapitoulic montre ses talents. Chants, apostrophes, réparties et jurons. Tout y passe, y compris la plainte des *Viltansou du Poan-Ben*.

Au beau milieu de cette exhibition, une voix puissante coupe la parole à Rannou.

— Paix, tête de bouc!

Le sabotier connaît bien l'instrument.

— C'est Crapitoulic! crie-t-il joyeusement. A moi, la honte est sur nous.

— Je le sais trop, maudit sabotier. Où as-tu mis la corne du druide?

— Dans ma bouche, innocent.

— Paix! répète Crapitoulic. Tu me fais honte, Rannou Direr. Tu es bu et, par ta faute, je n'aurai pas mon papier de barde.

— Tant mieux! dit Rannou. Nous serons deux dans la même chemise. Pas celle de la débitante, elle est déchirée comme si le démon avait *loufé* (vessé) dedans. Et moi, je te fais barde par le *horn-bout*, le glaive et tout. Barde au nom de tout le peuple... et moi avec toi, par-dessus le marché.

Tant d'amitié touche Crapitoulic. Les gens qui ont envahi la salle réclament encore des chansons. La colère du fils d'Alan tombe et il rejoint Rannou sur l'estrade improvisée. Dominant les coiffes et les chapeaux mêlés, il reprend de l'assurance.

Jamais il n'a connu un tel succès. Et l'approbation populaire lave largement ses déceptions.

Ainsi finit une des rares ambitions de Crapitoulic.

Le lendemain, il chemine sur la route de Braspartz abandonnant Fanch-al-Liper et la compagnie bardodruidique. Derrière lui, dans la poussière, tombent ses espérances fanées, sa gloire éteinte. Son cœur est aussi léger que sa bourse. L'argent de l'héritage a fondu. Une fumée dans la brise. Les derniers *réaux* ont servi à dédommager Marie la débitante pour la chemise

fendue. Et maintenant, ni plus ni moins qu'avant le Gorsedd, il est le barde errant, n'attendant de consécration que de la voix des humbles, du bon peuple des assemblées.

A côté de lui marche Rannou dégrisé.

— Tu as fait rire de nous, tête d'âne.

— Tais-toi : mes cheveux ont du mal à tenir sur ma tête.

Le front bas, le bon compagnon tâche de trouver des arguments pour se justifier.

— Le vilain bossu a tout de même eu son compte, à la fin.

— Et l'argent? Combien as-tu dépensé pour prendre une si belle cuite? Tu n'avais sûrement pas volé ton nom d'abruti.

— Je n'ai pas de regrets pour le plaisir; mais c'est en t'attendant que j'ai trinqué un peu. Abruti, je l'ai été comme toi en venant à Pleyben.

— Laisser filer les derniers sous de l'héritage, pour un papier que je n'ai même pas eu!

— Ah! qu'est-ce que cela fait, tête rouge? Un papier, un papier... Tu n'as pas vu ce que c'était? Du noir sur du blanc. Et si dur, que tu n'aurais même pas pu le plier entre deux doigts pour t'en servir à ce que tu sais!

Crapitoulic se déride un peu. Portant ses regards sur les talus, il admire les fleurs d'ajoncs et les fleurs de genêts, si pareilles les unes aux autres, bien que poussées sur des tiges différentes, certaines épineuses, d'autres lisses, issues malgré tout de la terre impartiale.

— Nous sommes de la même race, écoute bien. Le don de poésie, c'est Notre-Seigneur qui l'accorde, non tous ces endruidés de malheur!

— Bien, approuva Rannou. Cette robe était un supplice.

— On peut chanter ça.

— Tout de même, Crapitoulic.

Plus fous que des barques délestées, tanguant sur la route à longue houle, les deux chanteurs envoient au firmament les couplets alternés de la *Chemise du Barde*. La poussière tiède leur entre dans la gorge. Ils chantent. Leurs ventres s'emplissent de mots savoureux. Les bons vivants ! Ils ont retrouvé leurs raisons d'exister.

Oubliées les déceptions ! Dépassée l'espèce de glorie caressée par le fils d'Alan d'apporter aux pieds de Gwen-la-Saint-Politaine son titre de barde ! Les chansons ont tout aboli. Et la joie éclate dans chaque mot sorti de leurs lèvres.

Ils sont deux hommes libres, jeunes et vigoureux. Le monde est ouvert sous leurs pas, l'espace s'étend partout autour de leurs corps, parfumé, chaleureux, inépuisable.

CHAPITRE IX

COMMENT ABRAM LE PENDU ÉPROUVA LA VERTU
DE SA FEMME EN LUI ENVOYANT SAINT PIERRE
ET SAINT PAUL

Le chemin est long qui enjambe la montagne. Le regard ne se pose que sur des rocs et des landiers. Tous les pas sont sans échos. En revanche, les rares auberges rencontrées sont accueillantes, même celles qui bordent le Yeun-Elez, le marais desséché, au pied du mont Saint-Michel de Braspartz. On y trouve le chevrier au regard vif, à l'odeur forte, qui sait apprécier une improvisation et qui n'a pas honte de reprendre un couplet de sa voix à longue portée.

Dans le crépuscule, les deux compagnons approchent du carrefour de Botmeur. Et Crapitoulic, remâchant son échec du Gorsedd, dit à Rannou :

— Jamais il n'y aura pour le barde de maison chaude avec sa petite lumière aperçue de loin en guise de bienvenue au mari fatigué de la route.

— Avec le quartier de porc et le bol de cidre sur la table...

— Avec la femme veillant au bon ordre du foyer.

— C'est à Gwenig que tu penses encore... Ha! l'homme qui n'a pas eu ce qu'il désire est comme un chien qui tire la langue.

Crapitoulic ne répond pas. Il tient ses regards attachés à la route.

— Moi aussi, je pense des fois au jupon, poursuit Rannou; mais c'est un piège à anguilles...

— Qu'est-ce qu'un piège à anguilles, tête de bouc?

— Un panier en osier sans issue, ne sais-tu pas cela? Ça sent l'appât. Le poisson entre. Puis, il constate qu'il est pris et qu'il ne lui reste plus, ma foi, qu'à manger son lard avant d'être mangé lui-même, arêtes et tout, jusqu'aux ouïes... A moins qu'il n'ait assez de patience pour ronger l'osier.

— Ton histoire est pleine de fiel. Vive donc la liberté, Rannou!... Mais regarde : qu'est-ce qu'on voit là-bas?

Une espèce de menhir sombre et déchiqueté brise l'harmonieuse aridité de la montagne.

— C'est la Croix-cassée, Crapitoulic. Elle marque l'entrée du chemin qui conduit au village de Bot-Cador.

— On dirait plutôt un arbre qu'une croix et même un arbre feuillu.

— Un arbre? Dans ce désert!...

Peu à peu, ils distinguent mieux. C'est le calvaire rustique de Bot-Cador, en effet. Mais habillé.

— On croirait un Christ vivant, dit Crapitoulic.

— *Paulik*, le démon! Viens en arrière, Kou Bihan.

— Mes pieds sont trop fatigués et les crèches de Botmeur doivent regorger de bruyère sèche. As-tu peur d'une croix, maintenant?

— Ce n'est pas la peur, Crapitoulic... C'est le vent de l'enfer qui me *grisille* (brûle) la peau.

La croix n'était plus qu'à quelques pas. Au-dessus du piédestal de granit, un Christ se balançait, les bras joints par-dessus la tête.

— Ouch! Je suis arrivé au terme de mon existence.

— Tais-toi, paquet de guenilles! Tu ne vois pas que c'est un homme de même bois que toi et moi?

Un homme, en effet, agrippé par les deux mains au fût brisé de la croix, une cordelette trop lâche pour être dangereuse autour du cou.

— Un pendu!

— Oui; aide-moi, imbécile!

La cordelette est coupée sans mal. Mais Rannou tremble si fort que le corps lui glisse des mains et tombe par terre.

— *Darsot!* jure le fils d'Alan.

— Tu dis bien, Crapitoulic. *Paulik* est dans son corps. Il sent le veau braisé, ce païen-là!

— Damné toi-même! Prends les jambes... Bon... La tête vers moi... En route, à présent.

— Où veux-tu le mener?

— A la première maison sur la route.

Rannou avance prudemment, sans quitter des yeux son fardeau. Puis, rien ne s'étant produit après les premières foulées, il retrouve son assurance.

— Crapitoulic... Un drôle de pendu, ne trouves-tu pas?

— Non, pourquoi?

— Il est lourd l'animal.

— Quand l'âme est partie, c'est toujours ainsi.

— Crois-tu que celui-ci en avait une? Sa commère va être bien aise d'être débarrassée.

— Même chose pour lui.

— Un sac à vin.

— Oui. Le cochon est lourd, Rannou. Mes mains ont déjà des fourmis.

— Prends garde que son esprit ne vienne après nous!

— Ah! là là, il n'avait que des tripes dans son coffre et du *brounetra* dans son crâne. Les cheveux même sont partis, si honteux qu'ils étaient d'habiller un pareil...

Il n'a pas le loisir d'en dire davantage. Le pendu vient de ressusciter et de ruer entre ses porteurs. Trois paires de jambes se débattent en l'air. Le premier remis sur son séant, le mort se met à sacrer à pleine bouche.

— C'est ainsi qu'on porte les trépassés, larrons de grands chemins! Langues fourchues! Sacrrr tonnerre! Oïoï, mes os!

— *Paulik*, excuses... excuses! gémissait Rannou.

— Pas d'excuses. A la broche!

Crapitoulic siffle entre ses dents et dit :

— Excusez-nous, monsieur le pendu. Si nous avions su que vous étiez vivant!

— Si je n'avais pas trouvé la route barrée de l'autre bord, je serais *maro* (mort), en vérité. Et je regrette. Si j'avais su retrouver ici-bas de pareils serpents!...

— Du moment que vous avez les pieds en bon état, dit Rannou en se frottant les parties endolories, ça change. On va pouvoir parler. Tu avais bonne mine aussi, je trouvais, pour un pendu. Et si lourd que mes mains ont des crampes.

Le mort se lève et gesticule pour retrouver l'usage de ses membres. Il tourne également sa tête, à deux mains, à droite, puis à gauche. Enfin, il se présente :

— Je suis Abram, si vous voulez savoir. Et c'est

de ma femme, non pas de deux *pokez-den*, que j'attendais du secours.

— Ta femme?...

— Oui. Une idée à moi. Je voulais savoir jusqu'où elle m'aime.

Tout à fait attendri, Abram se rassoit entre ses dépendeurs et, en mâchonnant des joncs, se met à débiter son histoire.

— Je suis Abram... Les voisins m'ont assez rempli les oreilles de sa gloire : Françoise par-ci, Françoise par-là. A la fin, je me dis : « Abram, certainement tu as une perle chez toi; mais tu es le seul à ne pas t'en douter... » Une prise de butun, vous aurez? Donc, je me dis encore : « il faut l'éprouver ».

— Et tu as trouvé de te pendre?

— Oui. C'était exprès. « Si ma femme est si bonne que cela, je me dis, elle viendra voir où je suis. Elle me trouvera et pleurera de mon décès. » Voir pleurer Françoise, ça doit faire du bien... J'avalerai bien un verre de goutte, tellement la sécheresse est venue sur ma langue!... Et c'est vous qui avez tout dérangé, imbéciles!

— On pouvait pas savoir, dit Rannou.

— Depuis quand attendais-tu ainsi, moitié mort? interroge Crapitoulic.

— Le soleil était droit sur le clocher de Botmeur quand je me suis pendu, dit Abram.

— Ah! ah! Elle te croyait sûrement dans un débit de boissons, la petite mère, sans quoi elle serait venue. Et tu peux apprêter ton dos pour recevoir des caresses de bâton quand tu vas rentrer, l'ami.

— Les voisins disent que sa bonté n'a fossés ni barrières. Elle est comme les landiers de la montagne.

— Cela ne l'empêchera pas de te battre. Mais, écoute, il n'y a encore rien de perdu. Fie-toi à deux vrais amis.

— S'il faut que je recommence à me pendre, j'aime mieux aller à pied jusqu'à Crozon.

Le fils d'Alan se gratte la nuque. La faim commence à lui chatouiller l'estomac et il pense à Françoise qui a un cœur compatissant.

— Laisse-moi faire, dit Crapitoulic. Mon collègue et moi, nous allons devant. Nous frappons chez toi. Françoise est dans la maison. Seule. Je lui annonce tout de suite : « Abram s'est pendu ! » Elle me lance la pillig à la tête, de fureur et de chagrin, tout ensemble. Alors, j'approche la chandelle de la fenêtre pour te dire : viens, Abram. Tu arrives à point pour ramasser ton trésor qui se trouve mal.

Le pendu paraît tout joyeux de l'idée.

— Allez, dit-il. Et soyez brefs. J'ai soif.

Les deux compagnons promettent de faire vite. Ils se dirigent vers la maison basse que leur a indiquée Abram. Arrivé devant la porte, Crapitoulic s'éclaircit la voix et frappe deux coups.

— Entrez ! dit une voix douce, la voix de Francez Abram.

Crapitoulic ouvre. Un parfum délicieux le suffoque.

— C'est ici, Francez Abram ? dit-il.

— Oui, c'est moi-même.

— L'odeur est agréable.

— Lard et choux. Un coup de cidre, étrangers ?

— On nous avait bien dit que vous étiez une bonne personne, dit Rannou en se pouléchant.

— Qui vous a dit, étrangers ?

— Ton mari. M. Abram, probable.

— Ah ! ah ! c'est lui qui vous envoie ?

— Oui et non, coupe Crapitoulic.

— Je vois, dit Françoise, vous êtes des collègues de beuverie.

Crapitoulic prend un air offensé.

— Voyez à qui vous parlez, madame Françoise. C'est chez les Ames que nous avons rencontré ton mari.

— Chez?... Oh ! mais qui êtes-vous donc ?

— Moi, dit Crapitoulic, je suis saint Paul et lui, saint Pierre.

Françoise Abram ouvre de grands yeux ; mais ils sont pleins d'effronterie. Elle s'affaire et, en peu de temps, la table est dressée, avec le lard, le beurre et les choux destinés au mari.

— Mangez, buvez ! dit la bonne hôtesse. Les Ames?... C'est si loin que vous devez avoir une faim d'ogre.

— Nos boyaux sont longs au moins d'ici Braspartz. Et vides.

— Mangez sans vous soucier du reste.

Ils s'assoient sur le banc de châtaignier. Françoise les sert. Puis, à son tour, elle prend place, en face des deux seigneurs. Son visage est frais et son abondante chevelure se gonfle sous la coiffe. La bonne nourriture, le cidre et un cœur tendre font hésiter Crapitoulic : comment raconter l'histoire du pendu à cette petite femme dont les yeux clairs ne sont pas faits pour s'embuer de larmes ? Verre contre verre, il lui rend la politesse. Sa main tremble un peu. C'est qu'à sa place, il voit monter une image plus douce encore : le portrait de Gwenig-la-Saint-Politaine.

Rannou se tait. A force d'avaler, il est devenu aussi rouge que les tranches de porc écrasées sous son

pouce. Et il boit, il boit... De temps en temps, sa tête se redresse, ses mâchoires arrêtent de moudre. Il écoute. Abram n'est-il pas derrière la porte? Ne vait-il pas paraître tout d'un coup et interrompre le festin? L'émotion, au moindre bruit, le fait s'étrangler. A chaque coup, il lui faut au moins un pichet de boisson pour dégager le conduit.

— Ah!... soupire Françoise après un long silence et comme si elle prenait soudain conscience des dernières paroles de Crapitoulic, vous croyez qu'Abram est chez les Ames?

— Je suis sûr : j'en viens, dit le fils d'Alan.

Elle consent à sourire. Deux mignonnes fossettes trouent ses joues sur lesquelles passent des caresses d'ombre.

— A vous, je peux bien le dire : c'est bien fait pour lui. Les chiens noirs l'ont entraîné dans le marais après une cuite.

— Non, dit Rannou. Il s'est pendu.

— Pendu? Il n'y a pas d'arbre chez nous.

— Il en a trouvé un de granit pourtant. La Croix-Cassée. Nous l'avons tiré de là tous les deux.

— Ah! dit-elle.

On lit sur sa frimousse mutine que sa bonne âme est soulagée.

— Vous comprenez, dit Crapitoulic, comme il est mort sans sacrements, on ne pouvait pas l'admettre comme ça dans le paradis. Alors, nous sommes venus pour l'enquête.

— Au paradis? Ah! chers seigneurs, c'est l'enfer, mille fois, qu'il a mérité, mon croquant d'Abram.

— Pour sa défense, il raconte aussi que sa femme Françoise, qui ma foi est jolie (nous en témoignerons

devant toute l'assemblée des saints), regardait un peu le voisin...

— Loys?... interroge étourdiment Françoise.

Elle se mord les lèvres. Il est trop tard. Mais, à cause du bon repas, il serait déplacé de lui faire la moindre peine. Et Crapitoulic aussitôt de poursuivre :

— Tu peux tout nous dire. Nous avons vu bien d'autres maris bernés durant notre existence ici-bas et là-haut. Inutile de chercher à cacher ton jeu, Françoise; nous avons le don de voir à travers toi comme si c'était une bouteille de vieil alcool. La confession ne sortira pas d'entre nous. La même chose avec ton recteur.

— Oui mais, s'il revient?

— Abram? Jamais. D'où il est rendu, personne ne revient. S'il y avait eu un chemin, tu penses qu'on aurait été les premiers à en profiter, saint Pierre et moi, tant de bonnes choses qu'il y a sur la terre!

Ses narines s'ouvrent pour humer un parfum de far cuit sous la cendre. Alors, sans raison, la petite femme éclate en sanglots.

— Qui te prend de braire tout d'un coup? demande Rannou surpris.

— Il ne m'a jamais fait que de la peine, articule-t-elle au milieu de ses larmes. Le souvenir de ses coups me fend le cœur.

— Note ça dans ta tête, saint Pierre, dit fortement Crapitoulic.

Aussi brusquement qu'elle a éternué sa douleur, Françoise reprend son aplomb. Une vague terreur emplît son regard encore humide.

— Mangez vite et partez, dit-elle. S'il trouvait la

porte fermée là-haut, il serait encore capable de redescendre pour me tourmenter.

Un bruit de sabots racle le sol devant la porte.

— C'est lui. Le voilà!

— Mais non, dit Crapitoulic. On n'a pas bougé la chandelle.

— Quelle chandelle? interroge Françoise.

Le fils d'Alan s'est trahi; mais sa cervelle est pleine d'expédients.

— Je parlais de nos chandelles là-haut, les étoiles. Quand tu vois une étoile filer au firmament, c'est une âme qui a trouvé le paradis fermé, pour une raison ou pour une autre, et qui redescend vers la terre. As-tu remarqué quelque chose de semblable?

— Non, dit Françoise.

— Alors, rien à craindre pour Abram.

— Une verrée encore, saintes gens?

— Deux s'il vous plaît, dit Rannou. Ton histoire de chandelle, Crapitoulic, m'a irrité la gorge.

Il commence à être très chaud. Mais il fait si bon dans la maison du pendu, en face de cette charmante hôtesse, que Crapitoulic prolonge la confession au delà de toute prudence.

— Depuis combien de temps, toi et Loys?...

— Si peu, saint Pierre! Cinq ans, peut-être. Mais vite passés, je t'assure.

— Et pourquoi s'est-il pendu?

— Il est parti sur le coup de midi. Je dirai tout. Il m'a avertie : « Je vais me tuer. — Va donc, je dis, tu es trop lâche pour le faire! » Il croyait que j'allais lui courir au derrière, peut-être. Et je serais allée, sûr, après que le cochon aurait été soigné, les vaches et tout... On n'en finit jamais dans un ménage!

— Oh! moi, dit Rannou, qui savait son évangile, j'avais ma belle-mère avec moi. Et, quand elle est morte, le Seigneur l'a ressuscitée pour me servir.

— Je croyais qu'il plaisantait, continue Françoise. Mais enfin, mieux vaut qu'il se soit pendu. Noyé dans le marais, on aurait pu imaginer une repentance au dernier moment et ça m'aurait suivi toute la vie. Comme il a fait, il n'y aura pas à payer l'église!...

Les sabots raclent le sol avec insistance. Rannou se hâte d'enfourner le far.

— Son âme est après nous, je te dis.

— Ah! supplie Françoise, délivrez-moi de lui. Son pas... J'entends son pas!

— Promis : nous allons te débarrasser; mais tu dois acquitter les droits de passage.

— Combien?

— Selon votre chagrin.

— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez; mais débarrassez-moi d'Abram.

Elle bourre le sac des voyageurs, s'affole, renverse la vaisselle. On a cogné la porte. Et puis la voilà qui s'ouvre...

— Damnés tricheurs! s'écrie Abram le pendu, ils sont à goinfrer mon lard. Tu me le paieras, *gast!*

La main preste de Rannou fauche la chandelle. Une dernière vision l'a horrifié. Le visage de Françoise tordu par une grimace. La bouche tirée. Deux rides descendant des yeux jusqu'au menton. Le masque de la haine.

— Et la chandelle! hurle Abram.

— Le feu de l'enfer t'éclaire! répond Crapitoulic.

Les deux bardes ont foncé sur la silhouette qui

bouche la sortie. Le festin de Francez décuple leurs forces.

— Vas-y, saint Pierre!

— A toi, saint Paul!

Déjà, dégagés des griffes du pendu, ils courent à travers les ajoncs. La campagne est tranquille. Pas un souffle d'air. Mais la bonne odeur des bruyères monte dans la nuit sereine. Les deux compagnons ne dormiront pas dans une crèche. Leur manger les étoufferait. C'est dehors qu'ils ronfleront, calés le long d'un talus. Leur sommeil sera aussi léger que leurs membres sont lourds. Et le premier soleil les éveillera.

— Rannou Direr?

— Quoi donc, saint Paul?

— Il n'y a plus de saints ici; mais deux pourceaux qui se sont vautrés hier dans la débauche. J'ai honte.

— Son lard était bien bon, à Francez.

— Mais l'argent que nous avons réclamé pour le passage de l'âme?...

— Eh bien?

— Il est si lourd au fond de ma poche que je ne peux pas me lever. C'est l'argent de Judas. Tiens, je le jette.

Les pièces tintent dans l'air épuré, résonnent une seconde et s'éteignent en touchant le tapis rêche de la lande.

— Il est temps de filer, dit Rannou; de peur que le *dogan* (mari trompé) ne vienne après nos sabots. J'ai rêvé que c'était toi, le pendu, Kou Bihan. Et, à la place de Françoise, c'était Gwen...

— Paix, corbeau! Gwen n'est pas comme les autres femmes.

— Ta, ta... Crapitoulic, toutes les mêmes, bosses

et creux, comme je te dis; plus ou moins bien capelées, disait mon *tad-coz* (grand-père) qui avait été sur les vaisseaux du roy.

Crapitoulic se renfrogne. Il n'aime pas qu'on parle ainsi de celle qui garde une place dans son cœur. Une souffrance coureuse lui visite tout le corps, nerf après nerf. Mais la route s'offre. Elle est absorbante, poreuse à la douleur de l'homme. Elle est humaine, la route, et infinie comme une vraie fille de *Monsieur-Dieu*.

CHAPITRE X

OU CRAPITOU LIC RETROUVE GWENIG « LA FINE FLEUR DE CHOU » ET PERD SON COMPAGNON RANNOU DIRER

Du Roc'h Trévél, jetant les regards sur le pays de Léon, les voyageurs se laissent gagner par l'invitation du clocher de Sizun. Vu des hauteurs, il mesure de son aiguille un cadran de bure où les maisons blanchies à la chaux suscitent des heures claires.

Le succès les garde là trois jours. Pour épargner leur bourse, ils couchent dans une remise. En revanche, ils honorent la chère réputée de l'auberge « A l'Arc Triomphal ». Moyennant finances, ils sucent la bouteille, gloutonnent les omelettes *fars-buhan* ou encore les truites de l'Élorn rissolant dans le beurre.

Au sortir de Sizun, Crapitoullic entraîne Rannou dans la vallée embocagée qui aboutit à Landivisiau. Il pense à Gwen. Il est attiré par Gwen. Et son esprit est déréglé au point qu'il l'imagine attendant le barde sur le pas de sa porte, repentante. La nuit, les yeux grands ouverts, tandis que Rannou ronfle à ses côtés, il contemple dans sa songerie le visage auréolé de la bien-aimée, souriant au gros nez. Qui peut lui disputer ses rêves?

Les deux hommes cheminent dans la vallée de l'Élorn où le panorama s'allonge sans s'évader jamais entre les collines. Vite, ils regrettent l'air subtil de la montagne, cette atmosphère aromatisée qui grise et entretient l'exubérance. Ici, au contraire, point d'échappées. Des brumes pourries. Un sillon gras renforcé d'oasis autour des barrages où se cache le moulin, son remontoir de monotonie au flanc.

Lorsque, enfin, la route se cabre, c'est Landivisiau, la ville déplumée, pleine de l'odeur fouettante des tanneries et du piaffement des étalons. Les portemonnaies trop bourrés y sont constipés. Les deux compagnons en font l'expérience. Les garçons de « Landivichau », au port de tête orgueilleux, mettent rarement vingt pièces d'argent sur le petit-maître lorsqu'ils jouent, le dimanche, à la galoche.

Chose plus grave, Rannou est moqué parce qu'il prend un air inspiré pour mordre l'embouchure de sa bombarde.

— *Pemoc'h*, leur lance-t-il. Cochons!

Injure suprême. Il doit détalé, poursuivi par une bande de *julods* aboyeurs. Loin derrière lui, cloche le fils d'Alan. Et ce dernier reçoit plus d'un coup destiné à son confrère.

— Tu tires l'aiguille, Rannou, dit-il après l'avoir rejoint, et c'est moi qui suis piqué!

— Je ne pouvais pas rester attendre qu'ils me tannent la peau comme ils font aux veaux et aux génisses, Crapitoullic?

— Nous quittons un pays difficile. Mais ne sens-tu pas déjà l'odeur des goémons passer au travers les poils de ton nez?

Malgré l'endolorissement des parties honorables de

son corps, Crapitoulic se sent allègre. La mer vient à lui sur la brise. Et sous le chapeau large naissent des cadences gaillardes. L'exilé retrouve sa terre natale tout imprégnée de saumure.

— Bientôt, nous serons à Saint-Pol, Rannou Direr. J'ai dix couplets dans la gorge pour les marchands d'oignons qui vont de l'autre côté de la mer...

— Tu veux sans doute parler des johnnies rosco-vites?

— Ah! oui, c'est vrai, c'est Roscoff... Tant pis, nous chanterons les filles!

Un retour de tendresse lui met en mémoire la maison prébendale et le balcon où Gwen l'orgueilleuse apparaissait chaque soir. Mais Gwen n'est plus orgueilleuse. Depuis longtemps, elle l'accompagne dans ses tournées. Ce sont deux amis, elle et lui. Deux vieux époux déjà. Deux amants de rêve!...

Laissant là les *johnniguet* et leurs fruits de tristesse, Crapitoulic entonne, en l'honneur de l'élue :

*Blanche, où es-tu, fine fleur de chou,
Toi qui, jadis, refusa ma voix?
Hélas! je n'ai pas eu mon papier,
Mon papier de barde;
Mais je suis poète de par Dieu,
Blanche, Blanchette.*

— Pourquoi pas Rosa ou Silia, ce serait plus joli, Kou Bihan?

— C'est Gwenig qui chante dans mon cœur, Rannou Direr. Il n'y a rien à faire contre cela.

— Je regrette les sabots donnés à Kernitron. Ils nous auraient servi pour amadouer la belle. J'aurais été ton *baz-valan* (intermédiaire).

— Laisse cela, Rannou Direr. J'ai donné bien davantage à Gwenig et elle m'a quand même repoussé.

Il n'éprouve plus d'aigreur. Le passé est le passé. La nouvelle Gwen ne ressemble plus à l'ancienne. Elle marche à son côté et lui souffle des couplets enflammés. Il se sent prisonnier d'un envoûtement délicieux que la moindre indiscretion peut rompre. Ce n'est pas une présence réelle. Mieux que cela. C'est un modelé floconneux, un parfum, une griserie.

Ainsi chantant, ils atteignent la ville aux nombreux clochers à l'heure où les hommes cessent de brouiller le silence de la nature. Une pluie fine, une de ces paresseuses de mer qui font briller les cheveux des femmes, goutte du ciel bas.

— Rannou?...

— Parle, Crapitoulic.

— Tu vas aller à la cathédrale.

— Quoi faire, s'il te plaît?

— Voir si le crâne du Père Bihan, mon maître, n'est pas encore monté sur le chancel. Tu remarqueras des petites boîtes alignées avec un trou en forme de cœur par où les morts font la grimace. Leurs noms dessus...

Rannou s'éloigne mécontent. Il sait que Crapitoulic va voir Gwenig; et lui aussi voudrait connaître la fille. A regret, remuant sa bile, il traverse la grande place, s'écarte de son ami qui le renvoie.

Le fils d'Alan se sent les jambes molles. Ses yeux troublés n'aperçoivent plus que des choses irréelles, en particulier son ancienne maison qui s'enfle sous la bruine ainsi qu'un corps de noyé. La ruelle est vide. Sans éveiller de curiosités, il peut atteindre le perron, l'escalier de pierre, monter jusqu'au sommet de la tour.

A peine a-t-il poussé la porte de sa chambre que la magie du souvenir l'aspire comme un fétu. Avant d'avoir repris conscience, il est jeté dans son passé. Seules l'ombre et la poussière décalent le temps. Mais son âme à lui n'a pas changé. C'est comme si elle retrouvait son corps intact après des milliers d'années de séparation : une monture vieillotte, avec des trous de vers, légère et fraternelle. Pourquoi penser ainsi ?

— Tiens, le carreau de gauche a sauté !

Dans la découpe, un lambeau d'étoffe claque dans le courant d'air humide.

— La voile de Tristan, songe Crapitoulic. Le Père Bihan lui a raconté autrefois qu'Ysolde avait attendu longtemps le retour de son bien-aimé...

Que d'heures heureuses ont glissé ici sans laisser de traces ! Crapitoulic s'avance vers la fenêtre et l'ouvre. Ses regards plongent sur le balcon d'en face. Miracle ! Une silhouette de femme est appuyée à la corbeille de fer. Jamais plus que ce soir celle-ci n'est apparue semblable à l'entourage de certaines tombes. Mais quelle revenante est penchée sur la lisse de l'éternité ?

Poussé par un démon hardi, Crapitoulic s'est mis à l'horizontale, hors de sa fenêtre. Ses coudes font angles de chaque côté du buste. On dirait d'une gargouille.

— Gwen... Gwenig!... appelle-t-il dans le silence complice.

L'interpellée a levé la tête. Elle semble contempler avec étonnement cet étrange animal poussé sur le mur.

— Gwenig!...

La voix est moins franche. Et s'il se trompe ? Si

la jeune femme qu'il voit n'est pas Gwen ? Comment reprendre ses paroles ? Comment ?... Mais elle va se moquer, rire de son audace. Sûrement, elle sourit déjà. Alors, pour prévenir ses plaisanteries, c'est lui qui se raille et se déchire à belles dents.

— Demoiselle, ne me reconnaissez-vous pas ? Gros nez. Cheveux roux et patte folle. C'est moi, le barde. Le barde refusé au Gorsedd de Pleyben et qui sera bientôt célèbre par toute la Bretagne... qui se nourrit de crêpes, de fars et d'amour... de votre amour... du désir de Gwen. Gwenig !

La silhouette a bougé. Sûrement, elle va bondir, traverser la rue d'une envolée et tomber enfin dans ses bras, pâmée de reconnaissance ? Non. Elle recule. Sa pudeur est offensée. Un cadre d'ombre plus épaisse va l'absorber. Crapitoulic crie encore :

— N'écoutez pas ma voix. Je suis beau. Je vous aime!...

Un pène a claqué. La rue n'est plus qu'alignement de pierres. Un tombeau. Et l'entourage de fer garde l'entrée de la chapelle funéraire où le spectre de Gwenig s'est retiré. La gargouille décolle du mur. Dans un éclat de rire, Crapitoulic s'écroule sur le parquet de son ancienne chambre.

Lorsqu'il retrouve la rue glissante, la sueur plus encore que le crachin inonde ses tempes. En hâte, il traverse la place du petit cloître. Les portes de la cathédrale sont fermées. Les prêtres ont clos l'audience. Tant pis. Le barde n'a pas besoin d'un grand vaisseau de pierre, fût-il béni par la spéciale présence de Notre-Seigneur, pour prier. La voûte du ciel est toujours ouverte à la détresse des hommes. Et Dieu est présent au cœur du poète.

Accroupi le long d'une grille, le fils d'Alan soupire :
 — Monsieur Dieu... *An aotrou Doue*... Monsieur Dieu, pourquoi mon visage cache-t-il mon âme? Si vous m'aviez fait couleuvre j'aurais pu ramper; bœuf, j'aurais brouté l'herbe des prés; poisson, j'aurais caché mon portrait sous les eaux; mais voici que je me tiens debout sur deux jambes inégales et que je ne peux contenter mon amour, pareil aux oiseaux qui ont du plomb dans l'aile...

Longtemps, Crapitoulic parle ainsi. Puis, la fatigue le gagne. Replié sur soi, serrant à deux mains son havresac, il s'endort.

Levé au premier bruit de sabot sur les pavés, trempé jusqu'à la peau, Crapitoulic s'ébroue. La tristesse s'est envolée. Le ciel s'est découvert. Il y a promesse d'un beau jour. Les vêtements sont pesants. Bah! le soleil séchera cela. En route! Et Rannou?... A travers les rues et les places, Crapitoulic se met à la recherche du bon compagnon...

— Vous n'avez pas vu un grand, gros et rouge?...

— Non.

— C'est un sabotier de la montagne.

— Non, non.

Tant pis pour Rannou. Crapitoulic en a assez de la ville aux choux. Un jour ou l'autre, pareil aux chats qu'on perd et qui retrouvent toujours le chemin de la maison, l'ami reviendra. Le fils d'Alan, lui, ne peut attendre davantage. Il a besoin d'espace et de ciel. La vie l'appelle. Elle se cache au premier tournant de la grande route. En avant!

CHAPITRE XI

COMMENT MARIE PIKÈS PRÉPARA SON CAFÉ AU BUTUN
 ET CRAPITOU LIC SA PÂTE A DOGAN ET CE QU'IL EN
 ADVINT POUR TOUS LES DEUX

Les dernières maisons de Saint-Pol dépassées, la déception du barde est bannie. L'aventure l'a repris tout entier. Dans une gloire de parfums, Crapitoulic avance entre deux processions figées d'ajoncs en fleurs. Par les bois du Pont de la Corde, il descend sur la rade de Morlaix. Plus claire qu'un œil de Celte, l'eau s'irise de reflets entre les fûts de pins.

Une vapeur rose surplombe la vallée du Dossen. Des mouettes planent sans oser tremper le bout de l'aile dans ce nuage atterri. Furieuses de se voir dérober leurs vases, elles criaillent.

Maintenant, voici Cuburien. Les hauteurs boisées de Pannelé. Le Dousik, tapi dans l'ombre des hautes frondaisons.

— Ohé-oh! Marie Pikès, levez-vous, paresseuse, pour secourir d'un bol de café le chemineau au ventre lâche.

L'auberge reste muette, sonnante au poing comme une gourde vide.

— C'est Kou... Marie, es-tu sourde?

Rien. Personne. Crapitoulic se lance contre la porte qui geint. C'est alors qu'il aperçoit, placardée sur le panneau de vieux chêne, une bande de papier où s'étalent les mots : *Vente par saisie...* Et puis, le reste, en petits caractères quasi illisibles.

La vieille maison recule soudain devant Crapitoulic, comme s'il l'apercevait à travers une lorgnette prise par le gros bout. Le toit familial, les embrasures tatouant la peau blanchâtre de l'auberge, tous les repères de ce nid chaud quittent le fils d'Alan et partent à la débandade. Ainsi tombe le vêtement fait au corps, quand l'usure le condamne.

Maintenant, il lui faut au plus vite retrouver Marie. Sous le coup de cette nouvelle obsession, Crapitoulic aborde le premier paroissien de Saint-François qu'il trouve. C'est Grégoire Esvan, celui qui a porté la croix pour l'An. Mais le barde ignore l'histoire.

— Marie Pikès?... réfléchit Grégoire. Tout de même, viens boire un coup. Si donc, depuis le temps qu'on ne s'est vu. Allez, allez, je connaissais ton père et ta mère.

Lorsqu'ils sont attablés, Grégoire se gratte la nuque.

— Marie Pikès... te dire où elle est serait mentir; mais je crois que c'est à Morlaix. Vas-y voir.

— Ah! ah! Gréguic, tu me donnes un bon avis; mais la ville de Morlaix est grande.

Comment trouver parmi tant de visages le groin noirci de *butun* (tabac) de la rebouteuse? Crapitoulic interroge la première lavandière qu'il rencontre près du pont tournant, le pont qui n'a ni tête ni corps; mais seulement deux bras posés l'un en Trégor, l'autre en Léon.

— Je cherche Marie Pikès. Ne pourrais-tu pas me dire où elle est?

— Marie... *Benoz Doue*, Marie Pikès de Cuburien?

— Oui.

— C'est ma voisine. Grande Venelle qu'elle est, en corps et en âme.

Crapitoulic s'était fait une montagne de son enquête. Il trouve tout simple de tomber du premier coup sur ce qu'il cherche. Les tracas de la vie, les tristesses, l'amour de Gwenig même, ne sont pour lui que des ivresses passagères. Il en guérit vite. Une bonne nuit, un repas copieux, le grand air. Crapitoulic vit ainsi qu'un enfant et sa personnalité est faite de sincérités successives.

Marie Pikès habite Grande Venelle. Il l'aurait plutôt cherchée rue Haute; mais au fait, pourquoi pas, aussi bien, dans les quartiers honnêtes?

A travers les senteurs molles des égouts, l'arome des boucauts de tabac débarqués devant le hall de la Manufacture, Kou se dirige vers l'endroit indiqué. Au lieu de franchir l'ombre festonnée du viaduc sur les pavés de la place Cornic, il bifurque à gauche. Le raidillon lui tire sur les jambes. A mi-chemin, il s'arrête et de sa voix des jours de pardon :

— Marie Pikès! lance-t-il joyeusement.

Un bonnet blanc apparaît à une fenêtre du second et dernier étage d'un immeuble sans âge.

— Ah! c'est toi, Crapitoulic?

— De la tête aux pieds, Marie *klabous*.

— Monte un peu, donc.

— Tout de même.

Parce qu'il est ému, il verse un peu d'eau le long

du mur et, le cœur allégé, grimpe un escalier qui n'en finit pas.

— Une belle maison, Marie, dit-il en entrant dans une cuisine propre. Ne te dérange pas. Je viens du Dousik. C'est bien chez toi.

— Crapitoulic! Comme te voilà fait! Depuis le temps, hein? Mets-toi assis. Un bol de café frais tu auras?... Où est ma grègue? La tête s'en va de moi, mon pauvre.

Elle bavarde sans arrêt, tourne, vire, trotte d'un placard à l'autre, sans laisser à Crapitoulic le temps de se reconnaître.

— Approche de la table. Et Rannou Direr? Qu'est-ce qui est arrivé, tout de même, hein? Un matin... un matin, je dis bien, avec les cloches *angelus domini* : pan! pan! les voilà arrivés dedans. « Qu'est-ce que vous voulez? De l'anisette, du cassis, du lambic ou une verrée de champagne-breton? — C'est M. Jacques Bihan que nous sommes venus voir. — Ah! bon, je dis, ça change. Qu'est-ce que vous lui voulez? Il n'est pas ici; mais je réponds pour lui. » Les voilà qui se mettent à déballer sans façon leurs paniers de cuir... Tiens, la grègue est sur l'évier!... et des papiers et des papiers! Sainte Anne! « Vous n'allez pas faire ça, que je dis encore. Un si bon garçon, Kou Bihan, et plus savant qu'aucun de vous, sans savoir. »

Est-ce qu'elle veut le fasciner avec ses bavardages et ses virevoltes? Ou cherche-t-elle par des mouvements désordonnés à étourdir sa conscience, Marie-la-fausse? Crapitoulic a de bons yeux. Dans cet intérieur plus douillet que celui du Dousik, il voit la vieille maison lui sourire à travers mille objets familiers. Il connaît bien, entre autres, ce parailher balan-

çant au plafond sa garniture de cuillers de bois, ce bol de faïence dont la brèche grise l'hypnotisait jadis quand il buvait, cette marmite où bouillit l'andouille de Fanc-al-Liper, et la table elle-même, dont un des pieds fut rafistolé de ses mains...

— Marie Pikès?...

— Oui, mon fils?

— Arrête de godiller dans ta cuisine et dis-moi : on n'a pas tout vendu de la maison?

— Pas tout... pas tout? Quoi donc?

— Des choses me tirent l'œil ici.

— Probable!... Ah! on peut dire : rendez service aux gens! Des riens! Des souvenirs. Ta mère avait toujours été si bonne pour ma soif...

— Tu avais de l'argent pour mettre sur l'enchère, diablesse?

Il considère, les sourcils froncés, la face hypocrite de la commère, son nez piqueté de boutons et poivré de *butun*.

— Tu l'as dit : celui que j'ai gagné sur mon métier. Tant de membres cassés il y a eu, ce printemps, à cause de la sécheresse. Ce n'est pas avec ce que j'ai gagné chez toi, évidemment. J'aurais plutôt perdu à faire la marchande de rien!

— Perdu, oui, je le dis, moi aussi!

— Dame, tout allait avec les créanciers. Si je n'avais pas sauvé quelques meubles...

Crapitoulic beurre une tartine de pain bis.

— Ne te démène pas comme ça : tu me chavires le cœur.

— Aussi, vrai... tu me dis des choses!

— Bon, bon.

Elle part dans la pièce voisine, revient avec un cornet en papier.

— Là, tu vois, dit-elle, que je pensais à toi. J'ai préparé le paquet. Les hommes noirs n'auront pas tout pris.

Crapitoulic défait le sachet, tire dix pièces d'argent. Il est ému. Tout le reste est effacé par ce geste. Le fils d'Alan est si peu à l'aise dans la méfiance.

— Quand même, Marie... Ah! quand même!...

La rebouteuse pleure dans son tablier.

— Souviens-toi, Crapitoulic : j'ai tenu le débit pour toi, sans me faire payer de ma peine. J'aurais mieux fait de rester à Saint-François... Tiens mon café qui renverse... Dans ma petite maison. Quand j'ai voulu revenir après qu'ils m'eurent chassé de chez toi, la place était prise. Alors je suis venue en ville. Mais les escaliers me tueront. Monter, descendre, remonter... Personne ne venait au Dousik. L'âme en était partie sous le vent mauvais... Un paillot pour mourir dessus, c'est tout ce que je demande... Chaque dimanche, tu me voyais aller porter un couple de crêpes fraîches à ta *mamm* et voilà la récompense!...

Elle renifle, prend une pose de persécutée et se sert un grand bol de jus noir qu'elle avale d'un trait pour se réconforter. Crapitoulic ému veut rendre la politesse à la rebouteuse; mais à peine a-t-il trempé le bout des lèvres dans le liquide qu'il sursaute. Ses regards se portent sur Marie Pikès. Elle est figée dans une attitude innocente, les mains croisées sur la prééminence de son ventre, un sourire errant autour de sa bouche auréolée de brun. Puis, ses doigts se défont, remontent à sa gorge et descendent le long de son corsage en suivant la course intérieure du breuvage.

— Marie?...

— Oui donc, prononce-t-elle faiblement. Comme si je t'avais plumé!

— Ce n'est pas cela. Ne t'es-tu pas trompée?...

Les paupières de la vieille descendent lentement sur ses yeux agrandis d'effroi. Un frisson parcourt le buste. Une chaise est là, heureusement, pour la recevoir.

— Marie Pikès!... s'écrie le fils d'Alan.

— Je t'entends. L'argent est sous la couëtte.

— Qu'est-ce qui te prend?

Elle essaie de rire encore; mais des gouttes de sueur perlent à son front.

— Le café?... dit Crapitoulic.

— Oui... J'étais sens dessus dessous...

— Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Rien. C'est du lampoison.

— Voyons, Marie, Marie?...

— Tire le tabac-carotte de la grègue, mon fils... C'est du bon... Moulé par moi... Mais c'est pas du café!

Marie la rebouteuse ne mourut pas sur le coup; mais, dans la nuit, l'émotion lui ôta l'haleine. Et Crapitoulic trouva l'argent où elle avait dit. Il regretta de laisser les meubles aux héritiers. Où les aurait-il mis, lui qui n'avait ni murs ni toit? Il paya pour le transport du corps à Cuburien, où, malgré qu'elle se fût en quelque sorte donné la mort en buvant sur de la poudre de tabac, Marie Pikès eut la croix d'*abalamour*.

Le fils d'Alan offrit encore un repas à la famille et quelques tournées au sacristain. Puis, les derniers devoirs rendus à la mémoire de celle qui l'avait berné, il revint vers Morlaix. Dans sa poche tintaient les pièces d'argent.

— Argent... maudit argent...

Un petit diable chatouilleur lui irrite la peau de ses ongles pointus.

— Tu es riche, Crapitoulic. Ris donc et paie-toi tout le plaisir que tu voudras.

Le fils d'Alan n'a désiré qu'une chose dans sa vie : la liberté. Ah! et puis, une seconde aussi : être aimé de Gwenig. Mais la première ne s'achète pas et la seconde est hors de sa portée. Il bougonne :

— Fiente et *korc'h*, argent qui mène à la mort, mort à l'enfer.

— Regarde ton *pegement* comme il brille au soleil!

Crapitoulic a sorti une pièce. C'est vrai qu'elle brille. A lui brûler les prunelles.

— Elle éclaire mieux qu'une torche!

Mais aussitôt, il a l'impression que le feu prend dans sa paume. Une odeur de chair brûlée lui monte aux narines.

— Mammon-charbon. Ouch!

La piécette vole dans la poussière. Crapitoulic en prend une autre. Elle tombe dans le ruisseau. Une troisième est pour les ronces. Et, à mesure qu'il se déleste, la voix du diabolotin faiblit. Elle n'est plus qu'un murmure. C'est l'âme apaisée et les poches presque vides que le barde rentre dans sa ville de Morlaix.

Ses derniers *réaux* lui servent à acheter des friandises. Les bras chargés de boîtes, il monte vers l'hospice.

— S'il vous plaît, je voudrais voir Mamm Hénora.

Il l'aperçoit de loin se dandinant sur un banc. Habillée de bleu, un bonnet emprisonne ses mèches grises. Un chant accompagne son bercement.

— Mamm, dit-il, je vous apporte le reste de notre bien.

Il rit. Les yeux de l'innocente brasillent. Elle se lève et l'embrasse trois fois. Sa peau est plus douce qu'une pelure d'oignon.

— Donne, mon chéri. Dieu soit béni, il y a de quoi!

Elle s'amuse à dénouer les rubans, ouvre les boîtes, y plonge ses doigts déformés par le travail et croque les bonbons.

— Ce sont des braises, n'est-ce pas, Kou? Tu sais bien ce que tu disais toi-même après le sermon du recteur... Ils sont bons. Dieu merci, j'ai un bon fils. *Ave Maria*. Ce grand goulu d'Alan n'aura rien. Mange aussi toi. Il m'attend pour le festin du porc. Rien, rien pour lui... Ah! ah! ah!

— *Tadic* (petit père) est mort, vous savez pourtant.

— J'ai un œil pour l'autre bord, un œil pour celui-ci. Il n'y a que la butte de mon nez pour les séparer.

— Le voyez-vous quelquefois?

— Alan? Oui, il vient me sonner les cloches; mais ses bêtises ne me font plus rire.

Crapitoulic attend qu'elle ait terminé ses gâteaux.

— Mamm. Il y a une fille à Saint-Pol. Je l'aime bien; mais elle ne veut pas de moi.

— Elle a un autre galant.

— Ne dites pas cela, mamm. Gwen n'a qu'un galant, c'est moi. Mais je suis laid, soit dit en passant.

— Laid, Kou? Qui t'a dit? C'est elle qui est louche, certainement...

Le barde n'écoute plus. Il balance la tête de droite à gauche, de gauche à droite. Ses oreilles sont ouvertes. Mais c'est la voix de son cœur qu'il entend.

— *Kenavo*, mamm, je reviendrai vous voir bientôt.

— Bientôt... bientôt, mon *bisig*.

Elle reprend son chant un instant interrompu. Telles des fleurs de moisissure sur le vin éventé, des débris de pâte brisée restent collés à ses lèvres. Crapitoulic est ému. Et tout en marchant, il se gourmande :

— Honte sur toi, mon petit agneau. Le fiel te remonte à la gorge et cependant personne n'est plus heureux. Riche, car te voici débarrassé du souci d'une maison. Beau comme un sou neuf sortant de la tour d'argent. Tu te plains. Mais étais-tu mieux fait lorsque tu vins aux monde, les yeux fermés, le crâne nu, sans un *réal* en poche, sans poche même? Et depuis, malgré tout, tu as vécu, grâce à Notre-Seigneur, vingt-neuf ans passés... Ton bien? C'est le bien de tout le monde, c'est la créance du pauvre sur le riche, c'est un corps nourri et reposé, recouvert de bonne étoffe. Ne faut-il pas des intendants pour gérer les affaires du roi? Tu es un roi, et le plus gueux de tous. Tu diriges ton plaisir et les autres ont la charge de tes soucis...

Il se dit cela et beaucoup d'autres choses, tout en cherchant un moyen de remplir son estomac qu'ont « amusé » les gâteaux picorés en compagnie de mamm Hénora. Une crêpière veut bien lui avancer quelques *crampoes* (crêpes) sur la promesse formelle qu'elle serait payée avant trois jours.

Si peu qu'il mange, crainte de charger son esprit, la commerçante refuse bientôt de servir Crapitoulic. Il chante sur les places. Cela lui rapporte quelques sous. Mais, à cette époque, il se met en tête de rassembler les chansons qu'il a jusque-là égrenées au vent avec une prodigalité de poète. Une certaine tran-

quillité lui est indispensable. Il loue une chambre. Mais cela ne fait que l'engager davantage dans la voie de l'insolvabilité.

Un samedi qu'il tourne ces réflexions dans son esprit, faisant aller ses jambes sous le compas du viaduc, une inspiration lui vient.

Retourné à sa mansarde, Venelle aux Prêtres, Crapitoulic secoue la poussière de sa robe bardique. Il enfle le vêtement, met autour de son front la ceinture rouge héritée de son père et descend sur la place. Une femme lui a prêté une écuelle de bois et un pilon. Il a eu soin de s'approvisionner de farine d'avoine et d'herbes.

Le fils d'Alan vient s'accroupir au bout des Lances, sortes d'arcades ouvertes sur le centre de Morlaix.

— Qu'est-ce qu'il fait là, cet animal? se demandent les passants.

Et lui :

— Je vends de la pâte à *dogan* (mari trompé).

Il ne s'explique pas, afin d'exciter leur curiosité. Mais la fatalité veut qu'il ne passe que des « petits bonnets » auxquels le désir de s'informer est aussi étranger que la crête l'est aux merles.

Sans arrêt, Crapitoulic pile, pile, repile. Et ses lèvres fredonnent pour étirer sa patience. Mais, au bout du compte, il laisse choir écuelle et pilon. Son idée n'est qu'absurde... Les genoux, à force d'être sur les pavés, lui font mal. Péniblement, il se redresse, s'essuie les mains à la robe de Marie Mousseline.

A ce moment, le hasard, ce serviteur de Dieu, amène aux Lances Barbe Salaün, la chandelle de la rue Longue.

— Par exemple! Barba... Est-ce toi, vraiment?

— On dirait, fit Barbe surprise. Mais toi-même... qui es-tu?

— Alan, le débitant de boissons, fut à la source de mes jours...

— Ah! ah! j'y suis : Crapitoulic! Je ne t'aurais pas reconnu, ficelé comme tu es! Que fais-tu à cette place?

— Je vends de la pâte à *dogan*; mais le commerce ne me réussit pas.

Comme ils continuent de s'expliquer sur l'invention, des passants s'arrêtent. Il y a vite un attroupelement. Alors Crapitoulic élève la voix.

— Cet emplâtre est composé par moi-même avec cette écuelle et ce mortier. C'est un secret de ma grand'mère défunte. Il démasque, sans souffrance, la tromperie, l'embernage, l'encornement...

— De vrai, Crapi... Monsieur le sorcier?

— On l'applique sur le front et le venin descend aux entrailles du coupable, amenant des eaux vertes, s'il est vraiment ce qu'on le suppose être.

— Donne-m'en pour deux sous, pour le jour où j'épouserai...

Ainsi Barbe devient la première cliente du marchand de remède conjugal. Après elle, un bon tiers de la population morlaisienne passe devant le mortier. Celui que déjà l'on appelle « le sorcier des Lances » est assailli par les habitants de trois vallées. Il fait, ce jour-là, une grande consommation de farine et d'herbes.

Tout est épuisé, avant le soir.

— Reviendras-tu demain, je n'ai pas été servi? demandaient les gens.

— Il faut bien huit jours que je fauche mon pré,

répondait Crapitoulic. Mais personne ne songeait à une farce.

Une semaine entière, toutes dettes éteintes, Crapitoulic vit en paix, le nez dans ses chansons, le corps abondamment pourvu. Le samedi, il retourne aux Lances. La séance, dès le début, menace d'être houleuse. Il se présente des clients indignés que le remède n'ait donné aucun résultat.

— As-tu essayé le front?

— Oui.

— As-tu essayé plus bas?

— Mauvais plaisant!

— Pourquoi m'insulter? Mon *louzou* (remède) a prouvé que tu es un mari fortuné.

Il se trouve, malheureusement, un cordier de la Madeleine, trompé et incapable d'énergie envers celle qui le trahit.

— Si tu es sûr, dit Crapitoulic, pourquoi viens-tu?

— Parce que j'ai besoin de croire encore.

— Écoute, il y a une contre-épreuve, dit le fils d'Alan excédé par tant de candeur. Mais je dois la livrer à l'oreille seulement et c'est dix sous de plus.

Le bonhomme accepte, le front moite, les narines palpitantes, le cou tendu.

— Va donc sur la route de Lanmeur, lui souffle le marchand. Jusqu'à la Vierge noire, qui est de Ploujean. Coupe une branche au châtaignier que tu trouves à main gauche, pas à droite, à gauche... Au premier coup sur les jarrets, ta femme crie : que me fais-tu, ivrogne?

— Je ne bois que l'eau de la Fontaine-au-Lait, tu dois le savoir si tu es sorcier!

— De l'eau?... Ah! ah! Comment veux-tu con-

tenter ton épouse, si tu ne bois que du sirop de grenouille!

C'est alors que, bousculant Crapitoulic, ce vrai *dogan* aperçoit une mèche rouge échappée du turban.

— Diable! rugit-il. Au poil, je reconnais la bête. C'est le sabotier de chez Auzou.

— Crapitoulic!... Voû-ou... hurlent cent voix.

Le nom du barde démasqué crépite à tous les échos, remplit le foirail et la foule hue sans savoir. Laisant sur place mortier et pilon, le fils d'Alan se dérobe aux poignes qui tentent de le retenir. Il se souvient des coups reçus à Landivisiau. La ceinture tombe et la robe cousue par Marie Mousseline est en lambeaux. Mais le boiteux est plus agile qu'un chat. Se glissant entre les groupes, il échappe à ses poursuivants.

Le soir même, crainte de poursuites judiciaires, Crapitoulic quitte Morlaix, après avoir offert un beau cierge à Notre-Dame-du-Mur, en expiation de ses péchés de langue.

CHAPITRE XII

AU PARDON DE SAINT-JEAN CRAPITOULIC RAPPORTE
L'HISTOIRE DE MIMI SALAUN ET S'ENGAGE AVEC LES
MENDIANTS

Crapitoulic chemine sur la route qui longe le Dossen. Il sent son âme vide et parce que les pas de Rannou ne répondent plus aux siens, il lui semble marcher sur une seule jambe ou qu'une partie seulement de son corps vit : une épaule, un bras, un pied.

Il n'accorde même pas un regard, en passant, au tas de pierres noircies, tout ce qui reste de la Maison de Paille.

Plus loin, après le pont du Dourduff, il prend la côte qui mène à Plouézoc'h, s'éloignant des chemins maritimes.

Il est las. Assis contre un talus, il se donne le loisir de rêvasser. Qu'est-ce qu'il cherche par en haut? Vers quel rendez-vous se hâte-t-il? Il l'ignore... Mais non, pas tant qu'il s'imagine. C'est aujourd'hui le grand pardon de Saint-Jean-du-Doigt. Et les voitures commencent à défiler sur la route.

Crapitoulic pense également qu'il ferait bon vivre

au fond de la rade, dans une petite maison blanchie à la chaux, où il calmerait son besoin d'aventures en regardant le flux et le reflux, les voiles des barques de pêches et les oiseaux de mer évoluant sur les eaux; où il écrirait en toute sérénité ses chansons.

Mais il convient d'aller faire bénir ces projets à Saint-Jean. Auquel de ses sujets le roi accordera-t-il aujourd'hui la préférence? A Per, à Pol, à Miliou ou à Ronan? Qui lui consentira une place dans son carrosse?

Justement voici venir une carriole peinte en jaune. Deux personnages y sont campés : l'homme garde le chapeau poilu des ancêtres et la coiffe à barbes descend sur les épaules de la femme. Le banc les secoue sans ébranler leur fierté. Ils sont aussi raides dans leurs habits de fête que s'ils avaient avalé sans boire la croix processionnelle.

Se souvenant des farces du Dousik, Crapitoulic saute au milieu de la chaussée, le bâton levé.

— Halte!... Où allez-vous?

— Au pardon de Saint-Jean. Il y a une place pour toi, si tu veux?

L'invitation est cordiale. Crapitoulic monte lestement et le voilà assis entre deux saints de bois aux angles pointus.

— Il n'y a plus de cidre chez moi, plaisante-t-il, et je vais boire un peu à la fontaine.

Le paysan tourne son visage austère. Par-dessus l'épaule, il scrute celui de l'étranger, sans déranger les plis de son cou.

— Moi, dit-il gravement, j'ai un œil qui va sur la nuit et je veux essayer du doigt de Saint-Jean.

Crapitoulic veut faire pardonner sa grossièreté.

— Ce que j'en disais... C'est mon patron quand même : je m'appelle Jean-Jacques-Marie. On me dit : Kou. D'autres, Crapitoulic.

C'est inexact. Il se nomme Jacques-Marie. Mais qu'importe la vérité, lorsque la délicatesse exige le contraire?

— Tu es un Trégorois, je crois. Tous des fichus païens!

— Et toi, tu viens du Léon pour avoir si bonne opinion des gens de ce côté-ci de l'eau. Eh bien, nous sommes un peu compatriotes. J'ai une jambe par-ci, une jambe par-là. L'histoire du pardon, je peux te la dire en vers. Je la sais mieux que mon « Crois en Dieu ».

Depuis la chapelle de Saint-Antoine jusqu'au moment où la tour de Saint-Jean apparaît au fond de sa cuvette verdoyante, surmontée d'un doigt de pierre et ajourée comme une manche de rochet, Crapitoulic débite la légende.

La voiture s'est arrêtée au bas de la descente. On a trinqué à l'auberge et on s'est quitté bons amis.

Crapitoulic, saluant à droite et à gauche aussi dru qu'un notaire, court faire ses dévotions. Quand il réapparaît sur le placître, la foule a envahi le cimetière, les ruelles, les carrefours. Le carillon de la basilique semble en égrener le sable jusque sur les collines environnantes, où chacun cherche un endroit pour déjeuner commodément sur l'herbe. Les jeunesses, en groupes, descendent vers les grèves. Des touristes, dindons de basse-cour, baladent leur bariolage sur ce merveilleux échiquier blanc et noir.

Le fils d'Alan adore ce bruit, ce mouvement, ce carnaval dévot. Cela chatouille en lui une fibre paresseuse mais extrêmement vibrante.

Il possède deux séries de chansons pour des occasions pareilles : l'une destinée à la clientèle des restaurants et l'autre aux pèlerins de plein air, ceux qui déballet pain, beurre, lard et crêpes sur des nappes de toile posés à même la terre. A ces collations, il y a toujours une place pour le barde, et les gamins, mouchoir au cou, mains luisantes de graisse, viennent familièrement lui épousseter le visage de la crinière de leurs mirlitons.

Les mendiants sont envieux du succès de ce demi-frère en gueuserie qui ne demande rien, car il lui paraîtrait indécent de faire un profit quelconque sur le pardon; mais auquel chacun donne de bon cœur. Paralytiques, bossus, manchots, culs-de-jatte, aveugles bancals, *méhaignés* de toutes sortes, gens à chair maigre et à boyaux de chèvre, prêts à distribuer des bénédictions ou à vomir des injures. Crapitoulic les rencontre à chaque pèlerinage, vieux compagnons de route, cousins de misère, faussement humbles sous leurs haillons.

— La recette est-elle bonne, les gars?... Non? Vous avez cependant eu beau jeu hier soir au *tantad* (le grand feu de Saint-Jean).

— Le *tantad*? reprend un vieux. Peuh! Le soir est dans le matin comme la grenouille dans le têtard. Que veux-tu tirer des chrétiens d'aujourd'hui, si durs sur le *pegement*! Dans les temps, on faisait ses cent francs comme rien; maintenant, avec vingt ou trente, c'est tout le bout du compte.

— Tout à l'heure, quand les estomacs seront garnis et les achats faits, les bourses s'ouvriront, petit père. Et quand tu t'en iras, ton écuelle sera si pleine qu'on ne saura pas de nous deux qui est le vrai boiteux.

— Ne te moque pas! Toi, tu as une belle voix pour apitoyer les femmes. Hélas, je n'ai même plus de poigne pour retenir les garçons. Les pièces tombent dans ta poche et la mienne est vide.

— Allons, allons, petit père, ne te fâche pas. Viens avec Crapitoulic. Viens.

Le fils d'Alan entraîne le vieil aveugle à travers la foule. Il ouvre les narines en passant auprès des boutiques de crêpières ou de marchandes de pain d'épice. Le pardon, c'est la dévotion; mais c'est aussi cela et Kou ne fait pas tant de différence entre ce qui plaît à son esprit et ce qui réjouit son ventre.

Avec son compagnon, il se place tout contre l'arc de triomphe par où l'on accède au cimetière et au placître de la basilique. Des filles passent, le regard hardi, le rire facile. Leurs mains sont pleines de colifichets. Sournisement, le cœur du barde s'émeut. Il pense que Gwen-la-Saint-Politaine en pourrait avoir dix fois plus avec son amoureux, si elle le voulait. Mais Blanche est loin à cette heure. Un peu par sa faute, un peu à cause de la maladresse du soupirant...

— Ma jolie... Ma belle... Une pièce, s'il te plaît. Un réal, ma tour d'argent. Regardez, les filles : ici, un homme dont les yeux sont descendus et un autre dont le pied est remonté... Derrière vous, voyez ce trop nourri qui porte son ventre devant lui comme un bénitier. Gros bedon, me jetteras-tu un peu de ton eau, baril à fausset!... Retiens bien cela, petite, c'est une recette pour que ton épingle reste sur l'eau de la fontaine miraculeuse, appelle les copines, c'est pour elles aussi, moyennant aumône... Si votre épingle tombe au fond, vous savez que votre mariage est compromis. Tirez donc un cheveu de sous votre coiffe,

mettez-le sur l'eau, l'épingle dessus. Ce n'est pas malin!

Crapitoulic dit encore :

— N'oubliez pas mon vieux père qui a trois cents ans, vingt-sept mois et deux jours, passés de la Saint-Samson. Il est venu prier Saint-Jean de lui donner une vieillesse heureuse. Ceux qui l'aumônent sont certains de vivre au moins autant que lui; mais les autres mourront dans l'année. Ainsi soit-il.

Bien avant la grande procession des Vêpres, Crapitoulic a rempli le chapeau du vieux mendiant, sans garder pour lui la moindre dîme.

— Au revoir, petit père, et bonne chance. Nous sommes quittes maintenant, n'est-ce pas? Tu vois comment il faut faire. Les hommes sont curieux... Les larrons les soulagent facilement et ils versent volontiers leur argent dans la caisse de l'épicier ou du débitant; mais nous, il faut les forcer à déboursier au nom du Christ. Ce qui est infiniment plus méritoire, mais ingrat. Rappelle-toi de moi dans tes prières.

Parce qu'il faut accorder un temps raisonnable aux choses saintes, Crapitoulic assiste au baiser des croix et des bannières, se fait imposer le doigt miraculeux de saint Jean par un prêtre et processionne derrière le reliquaire, en parfait Léonard, le chapelet au poing.

Le soir, il amusera les jeunesses devant un « petit feu » de fagots; car il a manqué le *tantad* dont l'embrasement donne le signal aux campagnes, à dix lieues d'alentour.

— Comment t'appelles-tu, la blonde?

— Loïsa.

— C'est un nom joli.

Il chante aussitôt :

*Loïsa est une fille
Fraîche autant qu'un cœur d'amour;
A la voir, frétill' frétill'nt
Tous les héritiers du bourg;
Floc, floc, floc,
Ton petit moulin fait toc!*

— Bravo, Crapitoulic!

— Et toi qui as des yeux qu'on voit la mer au travers?

— Marvonne... crient les garçons.

— Ah! ah! très bien, Marvonne!

La jeune fille baisse le front, tandis que le barde entonne :

*Montre ton visage, Marvonne
Et la couleur... de tes yeux bleus...*

Les rires éclatent et la fille, désarmée, se défend contre vingt bras qui la taquent.

*La mer n'est pas plus mouvante, mignonne,
Que ton corsage de « silence-à-deux »...*

— Hou... hou!...

On gesticule de plus belle. Un luron saute à travers la fumée, entraînant Marvonne qui crie. Au-dessus des têtes, le ciel est d'un bleu froid et la brise qui rabat la chevelure du feu fait courir des frissons d'or sur la peau des femmes. Le chanteur s'est tu. Il tient à se faire prier. C'est plus excitant.

— Dis-nous encore, Crapitoulic.

— Je ne sais plus rien.

— Ah! là là, tu n'es pas en peine.

— Mais par où commencer?

— Si tu ne veux plus chanter, dis-nous un conte.

— Un conte?... Lequel?

— Celui que tu voudras.

— La nuit est avancée et les *cornandons* (lutins) sont mauvais, le soir, surtout pour les filles.

— Va porter cela à nos grands-mères, Crapitoulic!

— On les jettera au feu, Crapitoulic!

— Malignes! répond le barde. Eh bien, voici donc... Mimi Salaün, elle s'appelait. Vous ne l'avez pas connue, si jeunes que vous êtes tous. Elle habitait Lezingar. Pas le manoir, le village. Pas même le village : une petite maison retirée de la route. Le *Barzaz-Breiz* n'en parle même pas!... Mets de la lande sur ton feu, tête d'oiselle!... Son père avait servi dans la marine, celle des rois, comme de juste. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous parle. Sur ses vingt ans, Mimi était une fille à accoster, tout aussi bien que toi, Loïsa. Mais son amoureux prit la dérive. Largue l'amarre, matelot! Alors, Mimi demanda à son père de lui caréner un bateau pour le pendre à Notre-Dame de Kernitron, la permission du recteur avec, comme de juste. Le père fit le petit navire. La belle l'accrocha dans la chapelle de Madame Marie, après avoir glissé à l'intérieur un billet sur lequel elle avait écrit : ma vertu, je vous la donne... Mes amis, je vois que vos langues sont sèches...

— Oui, oui, la suite, Crapitoulic, ou tu perds ton nom.

— Que voulez-vous que j'ajoute?... A quarante ans, la fil'e du père Salaün espérait toujours et le bateau tournait au bout de son filin, là-bas, dans la chapelle

de Kernitron, qui est de Lanmeur. Vire, vire. La poussière avait neigé sur le pont, sur les haubans, sur le beaupré. Des araignées avaient tressé quelques cordages en plus, dans le grément. Et le papier, on ne le voyait pas, ni la vertu de Mimi Salaün, bien entendu. Pas la vertu, mais quelques poils qui lui venaient au menton. Le père Salaün était parti avec les Ames, longtemps depuis. Dans sa maison, Mimi restait seule... Dois-je continuer?...

— Bien sûr, mauvais plaisant! Rouquin du diable!

— Ma mère a trop bu de cidre, quand elle me cachait sous sa guimpe. C'est du marc de pomme, que voulez-vous, qui a levé sur ma tête...

— La suite!...

— Donc, Mimi Salaün était seule, comme la Sainte-Trinité au Paradis. La peur venait lui tenir compagnie quand la tempête battait contre sa porte, certaines nuits. Alors, elle appelait les saints pour la défendre. Et les saints ne se dérangeaient pas, sachant bien ce qu'il y avait au fond de son cœur.

— Qu'y avait-il au fond du cœur de Mimi?

— Ce qu'il y a au fond du vôtre. Vous êtes toutes pareilles, renardes! Un coup, ce ne fut pas *Avel* (le vent), ni *Guillou* (le démon), ni *Ankou* (la mort)... Ce fut *Divergont* qui frappa chez elle, *Divergont* qui marchait dans une boîte, ses jambes rognées jusqu'aux fesses par la faux à tondre les prés. Vous ne l'avez pas connu non plus. C'était un vrai *diaoul* (diable). Pire que cela. « Ouvrez, n'ayez pas peur, Mimi Salaün, je suis las et trempé. » Il était las et perdu, je crois, le drôle. « Qui es-tu, demanda Mimi. Es-tu une Ame? — Oui, répondit *Divergont*, je suis une âme qui cherche à se loger... » Le vaurien! Qu'auriez-vous fait

à la place de Mimi, vous, les filles? Si elle ouvrait, c'était peut-être Beelzébuth; mais si elle refusait, c'était peut-être à un pèlerin d'en-haut?...

— Ouvrir! s'écrie une étourdie.

— Bien répondu. Mimi ouvrit aussi et Divergont entra. « Ah! dit la vieille fille, tu ne m'as pas trompé; je vois que tu es une Ame, puisque tous les vivants que je connais ont deux jambes pour marcher. »

— La fin, Crapitoulic.

— C'est tout. Que voulez-vous de plus? Quand on enferme ensemble le rat et la souris, qu'est-ce qui arrive? Mimi Salaün n'invoqua plus le ciel sinon pour qu'il envoie beaucoup d'Ames à Lezingar. Pas même au village; mais à la petite maison retirée de la route.

— Et le bateau?

— Le bateau, Marvonne? Ah! oui, le bateau, tu n'oublies rien... Eh bien, la même nuit, un oiseau noir qui voletait sous les voûtes, à Notre-Dame de Kernitron, buta contre le filin qui tenait la mâture et le navire en dessous. Le navire tomba sur les dalles et se brisa comme un œuf. Le sacristain en fit du feu.

— Avec le billet dedans, Crapitoulic?

— La peste soit de la curiosité des femmes! Loïsa, si tu veux le savoir, tu demanderas aux oiseaux de nuit ce qu'était devenue la vertu de Mimi Salaün. Quant à moi, je ne peux pas t'en raconter davantage.

Le feu s'est éteint avec les rires. Des étoiles brillent au firmament. Un dernier *kenavo* et l'assemblée se disloque.

Tandis qu'il descend vers les plages, Crapitoulic pense à Mimi Salaün, à ce nouveau personnage qu'il vient d'animer et qui souffrirait, ce soir, d'être enfermé dans une chambre ou une grange. Et le barde

l'emporte, douillettement roulé dans sa poitrine, dormir sous les falaises.

Il ne sera pas le seul. Voici un groupe de mendiants qui dévale le chemin creux menant à la mer.

— Bonsoir, les amis.

— Bonsoir, Crapitoulic.

— On est voisins de lit, cette nuit?

— Ça dépend où tu vas.

— Le sable est doux sur les plages.

— Alors, oui, on sera voisins...

Ils bavarderont, au clair de lune, le ventre rassasié de bonne mangeaille, la pipe aux dents, leurs béquilles allongées près d'eux. La fumée des « cornes à *butun* » monte, vite entraînée par la brise. Le mouvement du flot berce leurs pensées.

— On dit bien, Torgos; mais la charité ne nourrit plus. Ces pardons-ci, d'ailleurs, ne valent pas ceux du Léon.

— C'est péché de se déranger pour ces mauvais chiens.

— Autrefois, les gens regardaient comme un honneur la présence des pauvres parmi eux.

— La race en est passée, Stankik.

— Oui, ils disent : bénédiction et ils pensent : loin de nous les tapeurs!

— Il est temps que nous devenions aussi des bourgeois ou des artisans, bien nourris, les pieds au feu, dans une maison de pierre.

— Et pourquoi n'aurions-nous pas la part des enfants de Monsieur Dieu sur la terre?

— Parce que, intervient Crapitoulic, vous êtes tous de mauvais drôles recrutés par Notre-Seigneur justement pour donner aux autres l'image de ce qu'il fut autrefois.

— Ah! ah! Crapitoulic, nous sommes loin de lui et fatigués de traîner notre gueuserie.

— Alors, ce sont des maisons et non des sous qu'il faut mendier!

Tous rient de la plaisanterie du barde.

— Comment donnerait-on ce qui coûte des mille et des cents, quand on nous dispute le prix d'un *Pater Noster*? Tu n'es pas bien de la tête, mon garçon!

Mais Crapitoulic, contrairement à son habitude, a parlé sérieusement. Un instant, il réfléchit à la réponse de Peluchet. Puis :

— Si vous êtes décidés à faire ce que vous dites, venez demain avec moi. Je vous enseignerai comment on devient bourgeois avec meubles et vaisselle.

— Bien malin si tu tiens ta promesse, tête rouge.

— Je ne vous en dis pas plus. Rendez-vous demain matin au carrefour de Pen-an-End. Bonne nuitée, les amis. Les anges descendent sur vous et vous bénissent.

— Bonne nuitée à toi-même.

CHAPITRE XIII

COMMENT LES MÉHAIGNÉS, CONDUITS PAR CRAPITOU-
LIC, DEVINRENT BOURGEOIS AU DOURDUFF, PUIS S'ESBI-
GNÈRENT

Une pitoyable escorte attend à la croisée des routes, sur le sommet de la colline surplombant Saint-Jean-du-Doigt. Douze infirmes, pouilleux et crottés; douze mendiants, parasites, coureurs de landes, lécheurs de pots, humbles et baveux, venus non par dévotion, mais pour tâcher de racler sur l'ongle d'or de quoi vivre quelques jours sans soucis.

Grelottants dans le frais matin, indifférents à la poésie de la terre, aux réseaux tremblants que la bruine tend aux plantes épineuses et que le petit vent d'ouest balance, ils grognent et pestent contre l'homme qui les a obligés à battre la semelle, alors qu'ils étaient si bien dans les trous de sable. Lui, est allé faire ses dévotions à la basilique, recueillir les dernières grâces oubliées par les pèlerins, se réchauffer le cœur.

— Crapitoulic nous a posé une pierre pour du pain.

— Il viendra, Gargam. Il avait le visage franc, quand il nous parlait de bonne vie. Il viendra.

— Mais il se fait attendre comme un évêque.

— Si seulement son bâton était en or, de même que celui de l'*escop*!

— Parions qu'il est resté chanter *Matines* à l'auberge. *Lichou* (gourmand) comme il est!

— Taisez-vous, langues pointues; le voici.

— Oui dame, parole divine, c'est notre petit saint Jean.

Derrière un dos d'âne monte une tête, puis des épaules inégales, un torse épais, enfin des jambes de longueur différente. Le nez potiron lance devant lui une buée roide et la bouche broute à même le poing une dernière crêpe.

— Ha!... souffle Crapitoulic en atteignant les *méhaignés* (infirmes). Combien êtes-vous de branches tortes?

— On sait ses patenôtres, répond Guénou-Vraz (Grande bouche); mais on ne nous a pas appris à compter.

— Je ne vais pas être au bout de mes peines avec des loustics de votre sorte! Rangez-vous que je voie... Bien! *Unan, daou, tri, pevar, pemp... daouzek*. Douze, comme les douze tribus de la misère; douze comme les dix plaies d'Égypte... Je sais mon catéchisme. Ah! ah!

Tout en les houspillant, il leur demande leurs noms.

— Comment t'appelles-tu, toi que le Seigneur a condamné à loucher perpétuellement sur ta corne à *butun*?

— Gwigaden (tordu).

— Et toi, qui lèves ton arrière-train vers l'autre lune?

— Fanch Mac'hagnet (François l'infirmes).

— Bien nommé. Et l'autre là que mes genoux regardent dans les yeux?

— Potik (petit gars).

Viennent à la suite : Lespoz (mauvais homme), Gargam (boiteux), Stankik, Direor, Queinnec, Guénou-Vraz, Torgos, Siohan, Peluchet... Pas un seul nom d'état civil; rien que des sobriquets nés au hasard des routes.

— Vous feriez une belle montre pour une foire aux *méhaignés*, dit Crapitoulic.

Personne ne souffle mot. Cependant, la rancune commence à monter contre ce moqueur du diable. On allait bien voir s'il tiendrait sa promesse. En cas de tromperie, gare! Douze boiteux ou tordus valent mieux en définitive qu'un seul infirme, eût-il l'esprit qu'on prête au renard. La ruse n'a jamais donné de force, même contre le droit.

Le barde a lancé le signal du départ. Avec ses troupiers, il descend en chantant vers Saint-Antoine, qui est sur Plouézoc'h. A midi, plusieurs lieues ont été avalées et les estomacs s'en ressentent.

— Quel nom aura le déjeuner, Crapitoulic?

On fait le recensement des provisions individuelles. Torgos tient dans son sac cinq livres de farine acquise sans débours. On en fait une belle bouillie avec un peu de lait mendié dans une ferme. Un chaudron fêlé larronné dans un courtil sert à la cuire. Les pauvres n'ont-ils pas droit divin sur toutes choses? Le cidre acheté à l'enseigne de Jean-dégourdi fait glisser l'emplâtre et tout se termine comme dans la plus incongrue des sociétés.

Et le voyage reprend. Sans histoires. Crapitoulic a

son plan en tête. Il mène ses candidats bourgeois à travers le bourg de Plouézoc'h. Tout le monde est aux portes — salut Ific, bonjour Mazé! — pour voir la compagnie miteuse. Puis c'est la grande descente vers le Dourduff, la rivière à l'eau noire, dont on ne voit présentement qu'un filet sale entre de belles géographies en relief : les vases roses sous le soleil.

Laissant à main gauche le pont qui mène à l'autre rive d'où l'on gagne Morlaix, le barde fait défiler ses douze drôles devant les maisons alignées du petit port. Il pousse plus loin. Sous une falaise crêtée de sapins noirs, il y a une grande bâtisse, puis juste devant la rade, deux maisons délabrées autrefois habitées par des pêcheurs de coques. C'est là.

— Asseyez-vous tous, chacun sur le sien, comme de juste.

Et il n'y a plus qu'un cercle de bustes piqués dans le sable tiède et d'oreilles en forme de conques au fond desquelles sonne le bruit des vagues.

Crapitoulic se hisse sur un rocher, s'emplit la poitrine de vent et dit :

« O frères *méhaignés*, pauvres crabes de Monsieur Dieu, vous voici arrivés après les soubresauts d'une existence remplie de misères, au bord de la Grande-Tasse, ainsi l'appelaient des soldats de l'ancien temps, dont mon maître et parent Bihan a emporté le nom avec lui dans le paradis. Dieu ait son âme! Elle est bleue à voir; mais son abord est ingrat. Sa robe cache vilenies et trahisures. Pour guérir les boiteux, je ne dis pas, elle a le secret : en elle, plus de tordus ni de déhanchés, plus de démarches obliques, ni de cailoux, ni de poussière. Mais souvent elle gloutonne ceux qui se fient à elle, pareille aux femmes qui

crochent non dans les guenilles des mendiants mais dans les solides étoffes des bourgeois. La mer retient ceux-là seuls qui s'attardent auprès d'elle. Et méfiez-vous de la côte à Bombardy-Coz (Adam)!

« Damnation pour celui qui devient bourgeois en conservant son cœur d'errant! C'est la moule qui veut devenir sardine. Ne regardez pas de l'autre côté la mer où se mâtent les beaux clochers du Léon. Un monde commence et finit sous vos fesses, méhaignés, mes frères. Votre nouvelle vie tiendra dans ce que vous pouvez apercevoir en tournant la tête sens devant derrière, ainsi que l'art du charcutier dans le nœud qui sépare et lie deux saucisses d'un même collier. Et c'est comme ça. »

Tel est le discours de Crapitoulic, fils d'Alan, ou plutôt celui de l'inspiré qui manqua devenir barde au Gorsedd de Pleyben. Descendu de la pierre, il réclame à boire; car rien ne dessèche autant le gosier qu'un vent spéculatif salé à point. Puis on déguste des crêpes rassises et on discute ferme la proposition de Crapitoulic.

Beaucoup trouvent que deux mesures branlantes, c'est piètre et insuffisant pour une si belle société.

— Tu nous as promis une maison, fils d'Alan; tu ne nous avais pas dit que c'était une boîte à harengs, bougonne Guenou-Viaz. Si tu crois que je vais rester dans cette crèche à cochons!...

— Ni moi, fait Lespoz. J'irai avec toi, Guenou-Viaz, pour justifier le proverbe qui dit qu'un bon Breton ne p... jamais seul. Ha!

— Voulez-vous la grande maison sous la falaise? Elle est haute, bien assise et sans défauts.

— Comment l'aurons-nous avec les gens qui l'habitent?

— De bon gré, j'en répons.

La nuit venue Crapitoulic fait trois groupes de ses méhaignés. Ils se relayeront par quart, comme les marins, pour faire le charivari devant la maison neuve.

Tandis que les autres dorment dans l'une des deux masures, ceux qui ont été désignés se glissent dans les ténèbres jusque sous les fenêtres de l'immeuble convoité. Et ce sont, dans le silence, des hululements, des jappements, des sons de trompes, des cris aigus, des heurts de pierres, des pluies de sable sur les vitres. Toute la gamme des épouvantails déjà expérimentés contre la Maison de Paille.

Les gens de l'intérieur allument leurs lampes, ouvrent les fenêtres et cherchent à percer le mystère. Mais la nuit est retournée à son silence que soulève par instant l'ample mouvement du flot.

Les croisées refermées, le chahut reprend. Mugissements, sirènes, grêle de galets.

On soupçonne les méhaignés arrivés de la veille. On redoute une compagnie aussi nombreuse de gars aux mines peu rassurantes. Et, après la troisième nuit, autant par souci d'éviter un tel voisinage que par peur de nouveaux assauts des puissances mauvaises, les habitants de la maison neuve quittent le Dourduff pour aller Dieu sait où.

— Maintenant, vous avez lits frais et bonne table, compagnons. Hardi!

Lespoz sait plusieurs manières de s'introduire dans une place. La moins compliquée consiste à briser un carreau de fenêtre. Ainsi fut fait et les mendiants se régalaient aux dépens des fuyards. Tant que dure le festin, les chansons et les rires alternent. La joie coule des litres vidés. Au dessert, tous sont très « chauds ».

Et les disputes commencent au moment de se mettre au lit. Il y en a deux dans la maison neuve. La place de quatre hommes, tout au plus. On tire donc au sort pour savoir qui profitera d'abord de l'aubaine, les autres devant se contenter du plancher. Crapitoulic intervient et propose de répartir les dormeurs par quarts, comme il a été fait pour le charivari. Mais quand il s'agit de déloger ceux qui, les premiers, ont bénéficié des draps fins et des couettes de plume, il y a bataille dans la chambre.

— Sûrement, la maison est hantée, disaient le lendemain les habitants du Dourduff qui avaient entendu les échos de la dispute d'où plus d'un méhaigné sortit avec bosse au front et meurtrissure aux hanches.

De belle heure, Crapitoulic qui s'est contenté d'un lit de paille dans l'une des maisons de pêcheurs, vient sous les fenêtres de la maison neuve.

— Allons, fainéants, debout, avant que les bourgeois n'arrivent. Il faut aller à la chine, les gars.

— Nous sommes bourgeois, tête rouge.

Avec ensemble, ils refusent de partir sur les routes, métier désormais indigne d'eux. Deux jours durant, ils vivent ainsi d'insouciance fraîche, d'ormeaux frappés entre deux planches et grillés au feu de bois. Les dernières économies du pardon de Saint-Jean leur permettent d'acheter du pain. Mais cela aussi a une fin. Et leur stabilité leur interdit de larçonner dans le voisinage.

Au troisième jour, le menu, uniquement composé de « fruits de la mer », paraît insipide aux délicats. Ils se supportent plus difficilement, découvrant chacun les pointes du caractère de son voisin. Stankik

et Direor le cul-de-jatte se battent au point que le sang coule. Puis vient une atonie générale et la distraction des disputes leur manque.

— A la maraude! crie encore ce matin-là Crapitoulic.

Le soir venu, le frère ne veut plus partager sa collecte avec son frère. Les derniers liens d'une association boiteuse s'effilochent.

Enhardis après quelques jours, des habitants du Dourduff remarquent les plus paresseux sortant de la maison neuve après une nuit copieuse. La légende des revenants est finie. Les propriétaires de la villa sont prévenus.

Une dernière fois, les gens voient défiler devant leurs portes la cohorte des *méhaignés*. La chaussée sonne au « reposez armes » des pilons, *pen-baz* (bâton), béquillons et autres jouets à cloche-pieds. Le général marche en tête sur son cheval à trois pattes; mais ceux qui le regardent ne s'imaginent plus voir des rennâches d'enfer dans les rubans de velours qui claquent sur son chapeau. Chaque levée de sa canne leur semblait autrefois éparpiller cette cendre rouge qu'on jette par maléfice, les soirs de printemps, pour stériliser la terre. Aujourd'hui, ils savent que la poussière seule fait nuage sous ses sabots.

Crapitoulic s'aperçoit des regards mauvais.

— Je vous avais amenés dans une terre promise, dit-il à ses hommes. Allez au diable : vous avez tout gâché! Les bourgeois ont fini de vous supporter. Partez où vous voudrez.

Pour la dernière fois, ils se séparent auprès du pont qui passe sur l'eau noire. Aucun ne dit au revoir à son frère et Crapitoulic les voit s'éloigner comme des

fruits pourris que le moindre vent fait choir de l'arbre.

Seul, le crépuscule venu, il réintègre sa maison basse. Contre la falaise, la maison neuve dresse sa masse géométrique. Les fenêtres sont éclairées. Tout est rentré dans l'ordre.

Dans l'obscurité, le barde s'étend sur sa couche de paille et de fagots. Les bras sous la tête, il rêve au destin des hommes, au sien propre, à l'impossibilité pour certains d'être heureux. Mais lui, il possède le secret de la joie. Il est riche de tout ce qu'il porte en lui et sur quoi personne n'a de pouvoir. La maison secrète qu'il peut ouvrir sans clé quand ses paupières sont tombées sur ses gros yeux est pleine de meubles rares. Gwen y trône sur des fauteuils de velours. On peut chasser le pauvre d'entre des murs fabriqués par des mains humaines; mais qui dépossèdera le poète du monde à lui qui grouille dans sa tête? Qui lui ôtera cet amour cousu à sa chair? Puisque, extérieurement, il sait se contenter d'un peu de paille, sa fortune ne risque pas de faire des jaloux. Si Gwen savait comprendre... Mais Gwen est pareille aux *méhaignés*... Blasphème! Non, Gwen est... elle est hors de toute parole, de toute pensée. Elle ne s'appelle même pas Gwen. Même pas Amour. Gwen est une réalité au delà de toute expression. Ferme les yeux, Crapitoulic, la folie te guette!...

CHAPITRE XIV

OU CRAPITOU LIC SE LAISSE ENVOUTER PAR LA VOIX DE
LA PRINCESSE D'OMBRE ET RESSUSCITE CELUI QUI AVAIT
BU TROP D'EAU SALÉE

Crapitoulic reste seul au Dourduff et ne doit qu'à sa qualité de barde de n'être pas chassé de la maison de pêcheur. Les habitants du petit port lui en veulent de s'être fait le chef d'une troupe de brigands. Mais lui leur chante un air de sa façon. Les femmes rient. Les hommes se bourrent les côtes. La cause est entendue.

Le fils d'Alan n'est pas gênant. Chaque matin, il gagne la campagne et revient le soir à sa maison au toit percé. C'est l'heure bénie. L'heure des rêves et de l'inspiration. Elle approche ou s'éloigne ainsi qu'une chatte volage. Quand il peut la saisir, d'une main preste, il égare ses doigts dans la fourrure chaude. Mais s'il n'a pas été assez vif dès l'abord, il sait que toutes ses tentatives demeureront vaines. Il s'assoit sur le banc qu'on lui a prêté et s'accoude à la fenêtre, les yeux perdus sur l'étendue des eaux pâles signées par la bouée rouge qui indique le chenal.

En face, là-bas, sous la toison qui revêt les collines léonardes, une ligne blanche marque l'extrême avancée du bourg de Locquéholé vers le nord. Loin vers la droite se découvre, les soirs clairs, le clocher de Carantec, corne poussée sur le mufle de la presqu'île du même nom. Au delà (mais il faut se pencher au dehors), cadénassant l'horizon, le château du Taureau.

Entre ce paysage et la maison de pêcheur, la rade de Morlaix. Des voiles tranquilles sondent l'eau de vertigineux reflets. Dans les vasières, dénudées par le reflux, des chercheurs de coquillages remuent trois points de lumière. Faufilant sur cette tapisserie marine, le vol des mouettes, le battement las d'un moteur et l'angélus envolé du clocher de Locquéholé.

Crapitoulic écoute les mille bruits dont se compose le silence du soir.

Parfois, il chante. Sa voix ricoche sur la surface de la mer et revient à lui, après avoir touché les bois d'en face. C'est un jeu palpitant.

Parfois aussi une voix qui n'est pas l'écho de la sienne lui est apportée par le brise. Qui fait ainsi vibrer la nuit? Est-ce cette ombre blanche qu'il soupçonne dans un encadrement de fenêtre? La maison qui la porte ne ressemble pas aux autres. Dans la lignée des murs blanchis à la chaux, elle se détache en rouge et ses volets sont verts.

Une fin de journée où il a réjoui une assemblée réunie pour le « festin du porc », la panse bourrée de charcuterie fine, de cidre et d'alcool, Crapitoulic éprouve l'impatience de la curiosité. La poésie des choses emplit son âme et il ose lancer par-dessus les eaux les couplets nés sans effort dans la chaleur de sa tête.

Penché, comme jadis au sommet de la maison prébendale, dans l'incognito des ombres, le barde aspire un énorme volume d'air et l'envoie, modulé, vers les rives léonardes.

*La Princesse d'ombre
Au derrière du jour
S'est mariée,
Ma foi jurée!*

*Des yeux de braise elle a,
Un joli nez porcine,
La lèvre hardie
Le pok (baiser) aussi.*

*Dieu, qu'elle est loin, ma beauté!
Pour lui faire la cour,
Ma mère, hélas!
Fit mes bras courts.*

Longtemps, les notes ricochent sur la rade. Longtemps, le fils d'Alan verse dans l'urne percée de la nuit l'impatience que la demi-ivresse fait déborder de son cœur. Quand, à la fin, il range le chalumeau, il imagine la princesse sortant de sa réserve et lui répondant par une plainte plus douce. Son visage est lumineux, éclairé par les feux follets voletant dans l'obscurité. Mais... n'est-ce pas?... Si fait, *in nomine patris...* Gwen... Gwenig-la-Saint-Politaine!

— Qui es-tu?... N'avance pas davantage! Qui es-tu, fille à la voix bénéfique?

— Je suis Gwen!...

— Gwen?

Alors, c'est vrai? C'est la bien-aimée!... Hors de soi, Crapitoulic bondit vers le rivage. Il écoute, le corps penché sur les vaguelettes qui lui lèchent familièrement les orteils.

— Gwen, la fille du douanier Lamanda, de Loc-quénolé.

— Laisse-moi rire! Ah! ah! ah! la fille du douanier? Qu'est-il jamais sorti d'un gabelou, sinon des figures de procès-verbal? Non. Tu es ma princesse d'ombre : celle que le barde chante depuis longtemps.

— Quel barde?

— Celui qui loue Dieu et les créatures de Dieu sur son instrument personnel.

— Je ne le connais pas. Je suis Gwen Lamanda. C'est tout ce que je sais. Mon père est de Saint-Pol; ma mère de Garlan.

— Laisse donc tes parents. Ils n'ont rien à faire entre la fille et le galant. Je sais que tu habites la grotte du Frouit et quelquefois aussi la tour de Pen-Lan.

— Oh! aoh! tu te trompes. C'est la maison aux volets verts; ses murs sont rouges et elle regarde vers le Dourduff.

— C'est ce que je disais : la maison rouge. Dieu te bénisse et tous les saints à pardon! Crois-tu que je ne t'aie pas reconnue, Gwenig la fiérote?

Désormais, chaque soir, accoudé à sa fenêtre, Crapitoulic devient pour quelques instants l'enchanteur. Des images se pressent à la rencontre de son amour. Il s'étonne lui-même de tout ce qui peut sortir de lui. C'est une extase. Son imagination galope sur les eaux comme un esprit des premiers âges et crée des mondes où seul il a accès, seul avec Gwen, bien entendu.

Les mots grisent autant que vieil alcool. Voilà ceux de ce soir :

— Si j'étais poisson, j'irais bâiller sous ta fenêtre.

— Qu'attends-tu, innocent, pour prendre le canot du passeur et venir près de moi; les vieux dorment.

Crapitoulic n'entend pas le langage de la fille du douanier, mais des sons cristallins qui frappent dans son crâne.

— Un canot? *Benoz Doue!* qu'est-ce que le barde ferait d'un petit canot? C'est un vaisseau qu'il lui faut pour emporter celle qu'il aime...

— Où veux-tu m'emmener; je n'ai jamais quitté mon pays?...

— Choisis toi-même : les îles, les terres de feu, ou bien le pays d'où sont venus les saints, suivant les enseignements de mon maître, le Père Bihan, qui habitait Saint-Pol.

— Ma foi, Locquéolé me plaît bien.

— Tu ne connais pas le bercement du navire, ni le recul de la ligne qui sépare mer et ciel.

— Et toi?

— Non. Et cependant tous les pays que j'ai visités ne tiennent pas sous mon chapeau. Mais, la nuit, quand ma tête découverte repose sur l'oreiller, ils se rangent sous moi. Je dors sur cent mille contrées plus belles les unes que les autres. Tu les connaîtras quand tu t'allongeras à mon côté...

— Hopalà! je n'ai pas encore passé l'eau pour aller te retrouver.

— Tu aborderas sur le sable, devant ma maison. C'est la plus petite. Mais le duc de Bretagne, quand il vivait, n'a jamais eu palais semblable.

— Est-ce que je sais si la vérité court sur ton visage?

— Mon visage... mon visage?...

Instinctivement, Crapitoulic se rencogne dans l'ombre. Ses doigts s'égarèrent sur sa peau rugueuse. En vain, il la griffe pour arracher le masque hideux qui cache ses véritables traits. Tous ses dons trébuchent contre l'obstacle. Il peut être bon, généreux, spirituel, sa disgrâce n'est que plus flagrante. Une femme peut-elle s'éprendre d'un monstre? Autrefois, au Dou-sik, il lui est arrivé de caresser des yeux les filles qui entraient voir Hénora. Il se tordait les mains, mangeait son drap. Mais que pouvait-il d'autre, lui, l'affreux, le gars aux poils rouges, aux pattes folles?

— Tu as une voix comme le chantre de Locquéolé. Voilà qu'elle s'attaque à sa voix, à présent?

— Le chantre... une voix mouillée d'eau bénite, Dieu me garde!

— N'aie crainte, cette face de lune n'a aucun pouvoir sur moi. Toi seul qui es beau... Beau comme Monsieur saint Jean l'apôtre...

Le fils d'Alan se mord les poignets, de rage.

— Non, non, je ne suis pas beau. Je suis grand. C'est moi le barde. Si tu dis que je suis beau, les saints me puniront et m'enverront un visage pareil à celui du *cornandon* (lutin) qui orne la porte de la sacristie de Plouézoc'h. La bobine du chantre de Locquéolé n'est qu'un pâté d'alleluias, tu entends?... Mais de plus avenante que la mienne, *in saecula saeculorum*, tu n'en trouveras pas, à moins d'aller prendre époux chez les Moutons Blancs dont on dit des merveilles.

Il ment avec sincérité. Tel est son désir de prendre l'oiselle qu'il tire sans vergogne sur la ficelle du miroir-attrape. Il mélange la beauté de l'âme et son apparence corporelle. Il n'a ni tout à fait tort ni par-

faitement raison. Mais le même sceau ne marque-t-il pas en lui laideur et joliesse?

Ses soirées sont calmes, d'ordinaire. Il passe des heures à contempler le ciel, lorsque les plages immenses du firmament font resplendir l'os de seiche ou que les micas fourmillent dans l'eau noire. L'haleine retenue, il écoute la voix de Gwen venue sur l'odeur des goémons.

*La fleur qui pousse à mon toit,
C'est un plan de joubarbe...*

Il enchaîne :

*O Fille, je vois ta blancheur,
Comme une aile de mouette...*

Elle :

*Le fils du quéméneur (tailleur)
Me l'a plantée en gage...*

Crapitoulic :

*Le gage du barde est la fleur
Qui sort de sa poitrine...*

Avancé jusqu'à l'estran, le poète lance sa provocation :

— Je te vois déjà, fleur d'oranger, sur le sarrau brodé de l'héritière.

— Héritière, tu dis vrai, barde gentil, car les marins font hommage au douanier...

Le rire de Gwen fait applaudir les échos.

— Je vais te voir pendant qu'il ronfle.

Un soir d'égaré, Crapitoulic saute dans un canot. Ses deux mains ont saisi l'aviron de godille et

il se déhanche. Il a bu beaucoup d'hydromel, au café du port, pour se donner du courage. Hardi! Il faut en finir. Mais, arrivé à la bouée rouge qui marque l'entrée du chenal, il s'arrête. Qui donc rit ainsi?... Cela vient de sous ses pieds. Malédiction! La barque est hantée. Il faudra la faire exorciser par le recteur. Encore un coup de godille... hi, hi, hou, hoc! Sont-ce les habitants des eaux profondes qui se moquent de lui?... L'embarcation bousculée à chaque coup de rame tressaute sur les vagues qui flapent à contre-bord. Elles ricanent : tu n'as aucune pudeur, tête de grenouille! Honte à toi, poire rousse, nez tougne, trogne d'abomination! Veux-tu bien retourner chez toi! Effaroucher les filles, la nuit, en voilà du joli travail!

Furieux, il vire de bord et revient vers le Dourduff, vers sa maison de pêcheur, boucle sa fenêtre et jure de ne plus céder à la voix de la Princesse.

Serment d'ivrogne! le lendemain, le dialogue recommence, par-dessus les eaux.

Alors, Crapitoulic prend une décision courageuse. Il paie le passage et s'égare sur les terres léonardes. La route l'a ressaisi. Il file sur Penzé, par-delà les collines boisées. Comme un damné, il arpente les chemins, brame ses chansons dans les auberges, mime des contes fantastiques, invente, brode, bat ses propres records.

— Vous avez connu le prêtre de Kermeur? Tout le monde sait ses histoires. Je vais vous les *distriper* (expliquer). Que les femmes accrochent leurs cœurs. Un beau gars, ma foi, M. de Kermeur, et donc savant plus qu'un *escop* (évêque). Il y avait des livres pleins sa chambre et jusque sous son lit, ça lui ser-

vait pour monter dedans... Le barde a soif; passe le pot, Silia, que je m'humecte le gosier... Merci... Je continue. Le jour où M. l'*escop* vint avec sa crosse, sa mitre et le saint-frusquin, l'aumônier de Kermeur fut accusé d'avoir commerce avec le *guillou*, qui est le diable... Les filles n'ont qu'à serrer davantage leurs promesses... On brûla les livres du prêtre. Et, à mesure qu'ils tombaient dans le feu, ils éclataient comme des pétards. C'était vraiment un homme extraordinaire. Une fois qu'il passait sur la route de Garlan — vous savez où c'est, puisqu'on y a élevé une chapelle depuis —, il trouve une semblance de chrétien, allongé dans la poussière et déjà touché par la mort. Le soleil lui était tombé sur la tête. Aussitôt, le prêtre de Kermeur taille une fente dans un arbre, avec son couteau. La sève coule. Il en reçoit une larme dans sa tabatière et, avec le *butun*, en prépare une bouillie noire. Et voilà. Il en donne une extrême-onction au mort. Et le client se mâte debout aussitôt. Depuis Lazare, on n'avait pas vu une chose aussi merveilleuse. Avec de la sève d'arbre et du tabac... Le prêtre de Kermeur était un sorcier. Ses confrères le fuyaient, comme de juste. On avait peur de ses maléfices. Cependant, il ne fit jamais de mal à personne. Un brave gars. Mais, que voulez-vous, il avait fait des choses que personne n'avait faites avant lui... Repasse le pot, Silia, je sens que je m'engoue... Dieu te le rende en eau bénite, ma fille... Je continue : à la première *fest an miz*, le repas du mois chez le doyen, l'aumônier de Kermeur ne fut pas invité. Le petit pâté du début, les amusettes et les morceaux pour mettre les gens en appétit asséchèrent les gorges, comme les paroles font à la mienne, et c'est normal... « Passe les bouteilles,

Maria », dit le doyen à sa *carabassen*. La *carabassen* donna les bouteilles et l'instrument pour tirer les bouchons dehors. M. le doyen plaça le premier litron entre ses cuisses, cracha dans sa main et tira à se péter les veines. Foët! le bouchon ne bougea pas davantage que saint en niche. Ni par force ni par orémus, aucun bouchon ne sortit du goulot des bouteilles. « Elles sont ensorcelées, ce n'est pas Dieu possible! » dit M. le doyen. Alors, un des vicaires qui n'avaient que quelques années de prêtrise et mangeaient sur leurs genoux, parce que les ventres des recteurs les empêchaient de prendre place à table, osa dire : « C'est un sort jeté par l'abbé de Kermeur. » Aussitôt, on députa deux dîneurs pour prier l'évité. Il vint, ma foi, de son bon vouloir. Dès qu'il fut dans la salle, tous les bouchons partirent ensemble. Et ces messieurs noyèrent le remords d'avoir invité le diable dans le vin rouge et le vin blanc, dans le cidre et dans l'alambic. Depuis, d'ailleurs, on ne manqua jamais d'avertir M. de Kermeur du jour et de l'endroit de la *fest an miz*... Maintenant, il est avec les Ames. Je bois à sa santé et à celle de tous ici.

Les allées et venues de Crapitoulic, ses bouffonneries, ne l'empêchent pas de penser à Gwen. Il ne fait que cela et le reste pour s'étourdir. Il rêve de sa Princesse durant ses marches solitaires, sur la paille des étapes, partout. Inconsciemment, il raccourcit le cercle de ses déplacements dont le centre est Locquéholé. Un après-midi, il s'en trouve si près qu'il s'émerveille. Aura-t-il le courage d'y passer? Il se fouette. Ses jambes lui semblent bouger à contre-temps sous un corps immobile. Son cerveau bout. La maison rouge saute devant ses yeux dans les buées de cha-

leur qui s'élèvent du sol. Le cœur battant, il approche de son but et il ira, foi de Crapitoulic, demander la main de sa fille au douanier Lamanda. Mais, lorsqu'il arrive au pignon couleur de chair vive, ses pieds continuent leur double mouvement contradictoire, les pieds emmènent le corps et le cœur du fils d'Alan. La maison de Gwen est dépassée. De honte, Crapitoulic rabat le bord de son chapeau, fourre son nez dans le chupen et court vers le bac.

— *Ploug!* se gourmande-t-il, rustaud, vache au pré! Ses jambes tricotent toujours. Il est le barde poltron, le barde couard. Marie Pikès l'a formé.

Trois choses sont à craindre :

*Le réveil du Méné-Bré,
La piqûre de l'aspic
Et l'œil des filles de Castel (Saint-Pol).*

A peine déhalé du rivage léonard, un bien-être immense fond sur Crapitoulic. Au pont du Dourduff, il a recouvré son âme d'enfant et il la livre aux bois, à la verdure, au vent, à la mer, à la beauté des choses. Enfilant le boulevard sans arbres qui longe le port, le voilà qui se hâte vers la maison de pêcheur.

— Bonjour André, salut Matlin!

— Regardez-moi celui-là!

— Eh bien, quoi, il fait beau, les filles sont plaisantes à regarder. Pourquoi serais-je triste?

— Pourquoi? Ah! on reconnaît bien la grenouille à son koâ. Tu devrais rougir d'être sur la joie quand un chrétien est entre les bras de la mort.

— Où ça? s'étonne Crapitoulic.

— Pas loin de ta bicoque, *guinaoueg* (innocent)! Un noyé, arrivé en remorque du *Yan-Vari*.

A cloche-pied, Crapitoulic se presse derrière les marins. Un groupe important d'hommes et de femmes est rassemblé autour d'un corps blanc et roide, étendu sur des herbes vertes dont le bas de son visage est également recouvert.

Les femmes soupirent.

— Il a perdu son souffle. Un si bel homme!

— Allez chercher le recteur, dit un pêcheur; on en a vu que ça faisait revenir.

Un gaillard en veste et pantalon rouges manie les bras du noyé. Une rebouteuse, à genoux, penche, par moment, son oreille vers la poitrine nue. Enfin le recteur arrive.

— A quoi bon, dit un ancien : vous voyez bien qu'il est parti s'en aller avec les Ames!

— Allons donc, un si beau soir! s'écrie tout à coup Crapitoulic. Laissez-moi un peu avec lui. L'eau du Dossen n'a jamais fait de tort à personne. Mais il faut attendre que la marée descende pour que le liquide sorte du sas de l'écluse.

Le respect dû à la mort n'empêche pas les assistants de se tordre. Le boiteux est passé sans difficulté entre les curieux. D'un doigt preste de fermière nettoyant la collerette de crème restée au bord du pot à lait, le fils d'Alan ôte la barbe verte du noyé. Aussitôt apparaît le visage familier aux grandes oreilles, aux cheveux droit piqués sur le crâne, à la bouche un peu de travers, entr'ouverte comme pour sucer la bombarde.

— Rannou! s'écrie Crapitoulic.

— Rannou...! répètent vingt voix.

— Oui, Rannou qui chantait avec moi, il n'y a pas si longtemps. Tirez-vous de là, *podaises* (empotés)!

Fût-il chez Monsieur Dieu, je connais la musique qui le fera revenir, Rannou Direr, mon bon ami.

Crapitoulic se signe trois fois. Chacun l'imité. Trois fois aussi, il bat la coulpe sur le nombril de Rannou, afin de le dérober aux puissances infernales. Puis, il quitte sa veste et son chapeau.

— Rannou Direr, hurle le fils d'Alan, dis-moi si tu es mort ou vivant ?

Le corps reste étendu dans sa blancheur de cire fraîche. Crapitoulic alors s'assied à califourchon sur le buste. Les deux poignets de Rannou dans les mains il se met à ramer, godillant de l'arrière-train, soufflant ainsi qu'une baleine.

— Allez me chercher à boire, vous autres. Le métier est fatigant. Ramenez aussi un pichet de *flip* (cidre chaud) pour Rannou Direr; car c'est la bonne boisson qui chasse la mauvaise, comme Notre-Seigneur fait de Satan. *Amen*.

Il souffle et entraîne les spectateurs à imiter son mouvement de barque folle. Et han... ho! Et han... ho!

— Au lieu de vous trémousser comme ça, vous devriez chanter pour m'aider.

— Quoi donc chanter devant un mort ?

— Ce que vous chanteriez devant un vivant. Ceci, par exemple :

*Blé dur, blé noir,
Or pur, sans boire,
Dis Ya, dis Nann,
Par-ci, par-là,
Mort, reviens à toi!*

Tout en improvisant ses couplets grotesques, il culbute en chat sauvage, rebondit sur l'outre sonnante,

De temps en temps, un clapot répond à ses cabrioles. Une gorgée d'eau sale sort des lèvres bleues. Sans fatigue, le rameur manie ses deux pales. Le derrière en compote, les épaules moulues, il saute à pieds joints sur l'estomac de Rannou. Et, de plus en plus fort, il chante :

*Tribord, bâbord,
Rannou fait l'mort,
L'Ankou viendra,
Si je dis : Ya,
Hardi, mon gars!*

Parfois, à bout d'haleine, il s'arrête. Les bras de Rannou lâchés décrivent un demi-cercle.

— Tu perds ton temps, disent les pêcheurs.

Ils s'éloignent un par un en se frappant le front. « Certainement, celui-là n'est pas bien de la tête... » Cependant, Crapitoulic lampe une gorgée de cidre et recommence à faire le jockey sur son cheval de bois.

*Dourdu, Dourglas,
Far blanc, far sac'h...*

Il est mort lui-même, crevé de lassitude. Son coccyx est amolli par le tape-cul et ses mains brûlent comme du feu.

— Je ne te savais pas si têtù, Rannou Direr. Alas! mon ami.

Crapitoulic cassé en deux pleure sur l'épaule du noyé.

— Cette fois-ci, tu es f..., je le reconnais. Les pêcheurs ont raison. Rannou Direr, Rannou Direr. Mon fils. Tu ne tremperas plus ton groin dans les bolées de lambic, tu ne mordilleras plus les crêpes

de la foire haute. Toi qui aimais tant les lardons fricassés, les saucisses de Barbe Salaün, de la rue Longue, et les boudins gras...

Tandis qu'un sanglot le fait suffoquer, il semble au fils d'Alan entendre une voix partie du plus profond de l'outre.

— ...saucisses, lardons gras...

— Non, reprend-il plus fort, tu ne goûteras plus le beurre, ni les gâteaux faits à la fleur de farine, ni l'hydromel...

Et la voix en écho :

— ...hydromel...

— Souviens-toi du repas que nous fimes dans la montagne; souviens-toi de la femme du pendu et de toutes les filles qui aimaient à entendre le son de ta bombarde, sacré bombardier! Désormais, je serai seul à manger l'andouille de Fanch...

Crapitoulic se sent forcé par une puissance irrésistible à se mettre sur son séant, et du même mouvement il voit se redresser son mort.

— Tourmente donc pas mon âme, vilain *Paulik* (diable)!

Les assistants se signent, tandis que le fils d'Alan saute sur ses pieds. Il n'éprouve plus ses courbatures. Maintenant, bien qu'il se soit de nouveau remis dans la position horizontale, il sait que Rannou vivra, qu'il vit...

— Si c'est par le *guillou* (diable) que tu parles, commence-t-il solennel, que Notre-Seigneur te couse le bec avec un fil de la Vierge. Il n'est pas permis de se moquer de bons chrétiens...

Un nouveau gargouillis monte du corps, les joues de Rannou Direr se gonflent et une petite moule bleue sort brusquement avec un flot de liquide.

— Ah!... soupire le noyé.

— *Benoz Doue*, le respire est débloqué cette fois, dit Crapitoulic.

Comme il se penche sur Rannou, deux poings vigoureux l'envoient sur le sable.

— Qui donc, dit en bâillant le bon compagnon, qui me parlait à l'oreille de lard et de boissons divines, saint Pierre ou bien le démon?

— Ni l'un ni l'autre; mais moi, ton ami.

— Crap... Crapitoulic!

— Oui, moi; qui veux-tu que ce soit d'autre, chien de mer!

— Par saint Thuriaff, me voici habillé à peu près comme un saint Jean.

— D'où tu reviens, il n'y a que des vêtements de sapin et les mesures sont longues à prendre. Heureusement pour toi.

Les entendant ainsi bavarder et s'apercevant du même coup que cette nudité appartient à un vivant et non pas à un trépassé, les femmes poussent des petits cris et fuient comme des mouettes devant la tempête. La pudeur leur gratte la gorge et des impatiences les jarrets. L'une d'elles, en tournant la tête, jette son châle sur Rannou. Et le flip est là, tout fumant, à portée de sa main. Coup sur coup, il en boit sept pichets, en l'honneur des sept saints de Bretagne, et s'en trouve mieux. Alors, la mémoire lui revient.

— Crapitoulic, dit-il, voilà comment c'est arrivé. Je rentrais de livrer des sabots du côté de Carantec. Dieu bénisse! Quel bon recteur que le recteur de cette paroisse-là! Un léonard, comme de juste. Il m'a donné à lamper un petit lait poivré qui me chatouilla les tripes tout le long de la route après. Si bien que

j'avais toujours la démangeaison de boire... pour faire passer le poivre. « Bois à ta soif, mon gars. » Il m'avait dit : « Bois à ta soif », et moi je n'ai jamais connu le bout de ma soif... Que fais-tu, toi, Kou, lorsque le démon de Noè te balaie le gosier avec son genêt desséché? Tu le repousses gentiment avec du cidre, du *strob-jakez*, du *gwin-ardent* ou tout autre lampoison? Ainsi ai-je fait, pour mon plaisir et mon malheur. Ma tête a chaviré et le *kilher* (farfadet) m'a perdu. Le *kilher* m'a fait tomber dans la rivière ou dans la mer, je ne sais plus. Et pourtant, j'avais mis ma veste à l'envers pour le tromper, ainsi qu'il est recommandé. Ah! tu peux dire : il m'a conduit mieux qu'à la godille. J'ai barboté dans l'eau et puis... je ne me souviens plus. Kilhet (perdu)! kilhet aussi dans la patouille. Et maintenant échoué comme un béluga, Dieu sait en quel pays?

— Au Dourduff, tête saoule.

— N'insulte pas quelqu'un qui vient de boire la mer.

— Et du flip par-dessus, ma foi!

Rannou est conduit à la maison de pêcheur. Et ce soir-là, il n'y a ni chanson ni parole lancée par-dessus l'eau à l'adresse de Gwen Lamanda. Seule, la petite chandelle allumée pour la veillée indique que Crapitoulic a retrouvé un ami.

CHAPITRE XV

COMMENT GWEN VINT A LA MAISON DE PÊCHEUR ET NE TROUVA QUE RANNOU A ÉTREINDRE DONT LE BON COMPAGNON PENSA MOURIR

Rannou Direr raconte son absence :

— Je t'ai laissé à Saint-Pol-de-Léon. Excuse-moi. J'étais fatigué d'avalier la poussière des routes. Je me suis caché pour rester en ville. Je te dirai que le crâne du Révérend n'est pas encore monté sur le chancel du chœur. Mais je me suis dit : « où va-t-il m'emmener encore? » Parce que toi, une fois parti, tu ne t'arrêtes plus.

— Regarde donc si je ne me suis pas arrêté dans une jolie petite maison!

— Elle ne sera pas mal, en effet, quand les trous seront bouchés.

— C'est pour avoir toujours le bon air, *guinaoueg!*

— Donc, je reste à Saint-Pol. Je rencontre un sabotier. Je m'engage avec lui. Et quand les poux de mer m'ont grimpé aux jambes, kénavo! Je suis parti m'en aller. Et toi?

— Moi, je suis été au pardon de Saint-Jean-du-Doigt.

— C'est tout ?

— N-non.

Crapitoulic allonge le buste et lève les yeux au plafond, d'un air rêveur.

— J'ai trouvé femme...

Rannou jette les regards tout autour de lui. Mais Crapitoulic le rassure en riant :

— Elle n'est pas encore ici. Mais c'est comme si c'était fait.

— Gwen ?

— Gwen, tu dis bien...

Le bon compagnon contemple son ami. Son visage épanoui exprime la joie qu'il ressent. Or, sans égard pour cette marque de sympathie, Crapitoulic entame déjà l'histoire de ses amours avec la fille du douanier.

— Et crois-tu que c'est la même que celle de Saint-Pol, Kou ?

— Certainement. Pourquoi viens-tu aboyer au milieu de ma chanson ? Si ça n'avait pas été la même, est-ce qu'elle aurait aussi bien compris et ?...

— Tu sais le proverbe français : il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. Et que vas-tu faire avec ?

Crapitoulic se redresse.

— Ce que font les autres, probable. N'ai-je pas une apparence humaine ? Si mon visage est laid, c'est tout de même un visage de chrétien aussi bien que ta face de soupière. Viens dehors. Je vais chanter. Et tu vas entendre la voix me répondre par-dessus la mer.

Le chant du barde s'élève dans le silence. Les échos le répètent. Puis tout se tait. Le flappement des vagues sur la plage répond seul au fils d'Alan. Une chouette hulule au loin. Un calme écrasant pèse sur la nature,

brusquement rompu par l'éclat de rire de Rannou.
— Foët ! ce soir, ta fiancée t'est infidèle et moi j'ai du sommeil plein les yeux. Allons dormir.

Ils rentrent. Par convention amiable, ils ont décidé que l'unique paillasse de la maison de pêcheur leur servirait à tour de rôle. Ce soir, c'est Rannou qui va s'étendre et il tient à ne pas perdre une minute de volupté. Par passe-temps, Crapitoulic allume quelques racines de fougère, s'accroupit près du foyer et prend sur ses genoux son cahier de chansons. Il a tout le temps de se meurtrir les côtes sur le banc qui lui servira de lit.

A peine les premiers ronflements de Rannou se sont-ils élevés qu'un coup ébranle la porte. Et ce n'est pas une figure de style. La bicoque a frémi tout entière.

— Qui a cogné ? fait Rannou réveillé en sursaut.

— Pas moi, répond le barde.

— Alors ?...

— Va voir, si tu veux.

— Le *kilher*, Crapitoulic. Le *kilher* qui me poursuit.

— Va le chercher. Il y a bon feu bon rôl.

— Ne te m...

Deux autres coups plus violents l'interrompent.

— J'y vais, décide Crapitoulic.

Son bâton d'infirmier au poing, il se dirige vers la porte, soulève le loquet de bois et ouvre.

Un meuble roulant, non pas un meuble, le château du Taureau pour le moins amené dans la pièce par un raz-de-marée, le repousse à l'intérieur.

— *Benoz Doue!* soupire-t-il. Acte de contrition...

Une voix humaine qui paraît sortir du monstre,

bien qu'elle soit en désharmonie avec ses proportions colossales, interroge :

— Est-ce ici la maison du barde?

— Mai-mai-son?... bafouille Crapitoulic.

Mais Rannou, tout heureux que ce ne soit pas son mauvais génie et que la visite, au contraire, soit pour son compagnon, s'écrie :

— C'est ici.

— Une crèche à cochons, bougonne l'intruse.

Car on voit maintenant qu'il s'agit d'un être humain et que cet être humain est une femme. Elle avance toujours, patine plus exactement. Le fils d'Alan, son ridicule bâton aux doigts, recule vers le foyer. Il monte sur la pierre, se dérobe sous la hotte.

— Halte! implore-t-il, mon derrière est sur les braises!

Un hennissement emplit la maison de pêcheur.

— Aussi pourquoi me fuis-tu, mon mignon?

— J'allume, dit Rannou, en sautant de sa paillasse; car il redoute les ténèbres.

Il avance la chandelle sous le nez de l'épouvantable visiteuse. Alors apparaît aux yeux des deux hommes la plus hideuse créature de la terre. On pourrait la comparer à quelque bête d'apocalypse; c'est une femme cependant, mais poussée hors de son sexe et quasi hors de l'humanité. Un châle couvre une abondante chevelure noire et le front dont on n'aperçoit qu'un croissant pustulé de verrues. Les yeux clignent entre les boursouffures des paupières. Le nez semble tiré en haut par d'invisibles mais solides cordages. Le bourrelet double des lèvres est d'une copieuse indécence. Avec cela des bras courts et une poitrine si volumineuse qu'elle se confond avec le rebondi du ventre.

Si les yeux des deux amis n'étaient pas guidés par la girouette du visage, ils pourraient prendre le derrière pour le devant aussi bien que le devant pour le derrière. Un sac géant bourré de bale, voilà à quoi ressemble le phénomène entré avec la nuit dans la maison de pêcheur.

La lumière a rendu à Rannou une partie de son courage.

— Est-ce toi, interroge-t-il, qui m'a fait *kilhet* dans le bouillon? Et viens-tu, de retour, pour tourmenter mon corps?

La femme hennit. Et Crapitoulic profite de ses bonnes dispositions pour se dégager de la cheminée et esquisser un pas de fugue vers la sortie.

— Ah! triomphe la visiteuse, je reconnais ta voix. C'est toi qui me chantais chaque soir... Pourquoi m'abandonnes-tu depuis quelques jours? As-tu fait un voyage?

— Pour ça, acquiesce Rannou, je reviens de loin. Mais, qui es-tu?

— Je suis Gwen Lamanda, la fille du douanier de Locquénolé, la douce amie du barde.

Rannou manque de tomber à la renverse. La joie le fait étouffer. Il tousse, éternue, sanglote, rend son eau sur place, sans pouvoir se retenir. Enfin, il s'écroule, pâmé.

Rouge de colère, Gwen l'a saisi par le col de sa chemise. Sans effort, elle le remet sur pieds.

— Cra-Cra-Crapitoulic! bégaye Rannou.

Il ne peut articuler; mais ses gestes appellent son ami.

— Toi, toi. C'est pour toi.

Ses appels restent sans réponse. Alors, inquiet, il

fait le tour de la grosse personne qui pivote avec lui sans le relâcher. Horreur! l'ombre est creuse. Un rectangle blanchâtre là-bas marque l'ouverture par où s'est esquivé le fils d'Alan. C'est par là aussi qu'il veut fuir. Mais comment échapper à la poigne de la fille du douanier?

— Haou! haou!

Presque sans bouger, rien qu'en allongeant son petit bras, Gwen a verrouillé la porte.

— A nous deux, maintenant, dit-elle.

Dans ses pattes, elle enlève Rannou ainsi qu'un fétu.

— Enfin, je peux te serrer sur mon cœur!

Le sabotier à demi étouffé recommande son âme à Dieu et laisse tomber sa tête sur le matelas de chair à hauteur de sa tête. Il va mourir. Un dernier moment de lucidité lui permet d'écouter sous des épaisseurs de graisse incalculables un bruit régulier semblable à celui du balancier de la grande horloge avec lequel, autrefois, il occupait ses distractions à l'église.

— Ma petite graine d'amour!

Enfin, l'étau se relâche. Le galant peut toucher terre. La sueur inonde ses tempes et tout son corps. Ses jambes fondent sous lui.

— Par tous les saints, je te prie de ne plus tourmenter un homme qui revient de l'autre bord, souffle-t-il.

— Aurais-tu failli mourir, mon joli? C'est pourquoi tu ne m'appelais plus chaque soir?...

— Je he me souviens pas t'avoir jamais appelée... à moins que ce ne soit durant mon passage dans le monde des Ames.

— Ne fais pas le fou.

Elle prend le bâton à bouillie et l'essaie sur le dos de Rannou.

— Tu te fâches bien vite! s'écrie le pauvre gars. Laisse ton bâton tranquille. Je suis ton promis et tout ce que tu voudras... Mais tu remarqueras, cependant, que nous étions deux dans la maison (le plus heureux est dehors) où le mauvais ange m'a conduit. Prends garde de faire erreur sur la personne et de frapper le serviteur à la place du maître.

Gwen écume. Son bâton levé réduit Rannou à la taille d'un enfant.

— Miséricorde! Je n'ai jamais demandé personne en mariage; mais je saurai désormais comment m'y prendre!... Explique-moi ce que tu veux. Regarde la paillasse. Y a-t-il là place pour deux personnes de notre corpulence? Ou bien alors, le marsouin glou-tonnera le petit sprat.

Il la regarde suppliant. D'avance, il se sent perdu.

— Ce n'est pas pour rien, dit Gwen, que j'ai quitté la maison de mon père et que j'ai passé l'eau. Es-tu le barde, oui ou non?

Rannou baisse la tête. Veut-elle donc l'obliger à abandonner toute dignité! S'il répond oui, ce n'est jamais qu'une entorse à la vérité; s'il nie, en revanche, il risque de retourner, cette fois pour de bon, chez saint Pierre.

— Barde?... Oui et non, dit-il.

— Pour moi, tu l'es, tranche Gwen. J'ai réfléchi avant de me décider à venir vers toi; maintenant, c'est irrévocable. Et comme il fait nuit, je vais commencer par occuper ton lit.

— Bien, dit Rannou. Moi aussi j'ai envie de me reposer.

— Mais les émotions m'ont creusée. Je mangerais bien un morceau.

— C'est ça, dit Rannou. Mangeons. Il y a encore des crêpes dans le chaudron.

— Puisque tu as un bâton à bouillie, tu dois avoir de la farine?

— Un peu.

— Je vais préparer quelque chose et tu mangeras avec moi.

La voilà qui vide le chaudron, y verse la provision de farine de sarrasin mise en réserve par Crapitoulie et se met à remuer avec tant de conviction qu'on eût juré un éléphant cherchant à percer la muraille de la tête.

L'odeur reconforte Rannou. Il est bon de se replâtrer l'estomac, après ces épreuves. Mais quand la bouillie est cuite à point et que Gwen Lamanda a répandu le bol de beurre roux sur la peau noire qui la recouvre, elle se jette dans le chaudron avec une voracité telle que le pauvre invité sauve à peine trois cuillerées. Et c'est d'autant plus fâcheux pour lui qu'il n'a jamais goûté de meilleure bouillie de blé noir.

— Tu n'as pas d'appétit? demande la fille quand elle a fini de racler le *kriichen* (gratin).

— Ce n'est pas l'appétit qui manque, bougonne Rannou; si seulement tu m'avais laissé mettre ma cuillère dans le chaudron. Quand mon maître est là, il me permet de piocher avec lui dans les plats; toi, en vérité, tu avalerais la nourriture et ce qui la contient avec.

— Tu mangeras mieux demain.

— J'aurais encore cet espoir, si tu n'avais pas vidé le garde-manger!

Tristement, Rannou s'allonge sur le banc, tandis

que la fille du douanier prend la paillasse. Mais le sabotier ne trouve pas le sommeil. Il pense à cette nouvelle aventure et à la conduite scandaleuse de Crapitoulie. Il regrette presque sa situation de noyé. Là, il n'éprouvait ni tiraillement d'estomac ni incertitude en face de l'avenir. Maintenant, que lui réserve cette fille, ce tas de chair qui ronfle dans un coin?

Un frisson court sur la nuque de Rannou. Est-ce la peur? Non, un courant d'air qui arrive par la fenêtre dont un carreau est parti. L'ouverture est toute petite; mais le moindre espoir est un flambeau dans la nuit où le pauvre homme se débat. S'il pouvait se sauver par là, rejoindre la grande route, au risque même d'être pincé par le *kilher*, échapper à ce monstre femelle!...

Avec précaution, Rannou fait basculer le morceau de bois qui tient la fenêtre fermée. La brise marine lui arrive en plein visage. C'est bon. Maintenant, il faut passer le corps dans l'ouverture et c'est le plus malaisé. Heureusement, Gwen a lamponné la bouillie. Le ventre de Rannou est commodément plat. En retenant son souffle, il passera, il passe. Le voici dehors et courant vers le Dourduff aussi vite que si quelque aiguillon lui piquait les reins.

La galopade est courte. La jambe de Crapitoulie l'interrompt assez brusquement.

— Aïaïe! hurle Rannou qui ramène ses mains sur son visage pour ne pas voir son nouvel ennemi. Tous les *viltansou* sont de sortie cette nuit dans ce pays satanisé!

Le grélot retenu d'un rire qu'il connaît bien calme sa terreur.

— Je reconnais le chant de l'oiseau. C'est toi, Crapitoulic?

— Moi!... Le Seigneur du ciel seul savait où tu allais à cette allure. Te jeter de nouveau à la baille, sans doute?

— Je me sentais allégé d'un grand poids, Crapitoulic.

— Oui, convint le fils d'Alan, trois cents livres, pour le moins.

— Je le croirais... Quand tu choisiras une chienne de mer comme fiancée, tu la garderas ensuite pour toi.

Crapitoulic ravale sa salive. Humblement, il demande son pardon.

— On aurait toujours su que ce n'était pas toi le responsable. Tandis que si j'étais resté, l'existence pour moi était finie. Me comprends-tu?

— Elle a tout mangé, Crapitoulic.

— Qu'elle en crève!

— Ta Princesse d'ombre...

— Paix, toi aussi! Tu ne sais pas combien d'anges sont sortis de moi, cette nuit, tous remplacés par des démons. Il n'y a pas de bonheur au monde pour le barde, Rannou Direr. Tous les amours, il les chante; mais le seul qui lui chanterait, il lui échappera toujours.

— Quel est l'homme qui ne se trompe pas plusieurs fois dans sa vie?

— Vrai aussi.

— Cette Gwenig-là n'est pas celle que tu as connue à Saint-Pol.

— Rannou, tu es un grand ami: non, ce n'est pas celle que j'ai vue de ma fenêtre, là-bas. Elle était

mince et belle, l'ombre de son visage éclairait mes nuits.

— Alors, pourquoi te chagriner sans raison?

— Oui, pourquoi? Debout, mon frère. Et que la joie allège nos os!

Deux ombres se sont mises en mouvement, pressées l'une contre l'autre.

— Mais, Crapitoulic, pourquoi n'es-tu pas venu à mon secours? J'ai failli être étouffé.

— Je pensais à tous mes soirs perdus, à mes chansons vaines...

— Il ne faut pas regretter le temps du plaisir.

— Le rêve était beau.

— Maintenant, les regrets sont derrière nous, Kou Bihan, et il faut aller vite pour qu'ils ne nous rejoignent pas.

— Tu as raison. J'avais craint que tu n'aies des désirs de t'établir pour de bon; mais je vois mon erreur...

C'est presque une interrogation. Rannou ne répond pas. Il marche en soufflant des narines auprès du boiteux infatigable. Le Dourduff traversé, ils arrivent au pont jeté sur l'eau noire. Le barde mouille son index et prend le vent.

— Vers le Sud, dit-il.

Le danger est écarté. Crapitoulic s'éclaircit la voix. Bientôt, sous les cépées, son chant victorieux résonne:

*Ce n'est pas Gwen (e) la belle,
C'est la fille au gabelou,
C'est la fille au gabelou.
Sauvons-nous d'auprès d'elle,
C'est un sac à pilhou!...*

*Comme la forêt magique
Elle a bien vingt lieues de tour,
Elle a bien vingt lieues de tour.
Faut que son galant pratique
En tout temps la chasse à courr(e)!*

*Sa bouillie est belle et bonne,
Mais elle a tout lamponné,
Mais elle a tout lamponné,
Avant que son pauvre d'homme
Y ait seulement goûté!....*

Quand le soixante et unième couplet est achevé, Morlaix se profile en gris sur une bande de ciel plus pâle.

Rannou s'assied sur la berge du Dossen, la rivière à marée. Le Dousik est en face. Rannou est las et le vide de son estomac le rend triste.

— Alors, gronde Crapitoulic, c'est moi qui perds ma fiancée et c'est toi qui es mélancolique?

— Ah! Kou Bihan, je pense maintenant... Elle faisait tout de même de la bonne bouillie.

CHAPITRE XVI

D'UN PÈLERINAGE EXPIATOIRE QUI S'ACHÈVE A RUMEN-
GOL PAR UNE LEÇON EN TROIS COULEURS DONNÉE A
UN PRÉBENDIER

Ainsi qu'un nuage importun, Gwen Lamanda est écartée des pensées de Crapitoulic, lorsqu'il entre au petit jour dans une crêperie de la rue au Beurre.

Le barde est tout de suite reconnu par la commerçante portant la *lostpig*, la vieille coiffe morlaisienne qui se termine en queue de homard, et que, pour cette raison, on appelle « queue-de-pie ».

Ils auront à boire et à manger sans qu'il leur en coûte plus que deux chansons.

Au moment de dénouer l'*ibilbeuz* (cheville de bois qui retient le pont du pantalon), Crapitoulic avertit la crêpière qu'il a moitié-cent de poèmes semblables, tous écrits de sa main pour être bientôt mis en volume. Les clients qui ont envahi la boutique pour le petit déjeuner écoutent bouches bées. Un petit homme rond qui engloutit crêpe sur crêpe, dans un angle, lance à travers la pièce enfumée :

— D'après ce que me traduisent les convives, car

je n'entends pas un mot de breton, vous êtes des chansonniers populaires?

— Hum! fait Crapitoulic qui comprend très bien le français.

Rannou hausse les sourcils et crache sentencieusement sur le parquet arrosé de sciure.

— Ne réponds pas, Kou Bihan, je te dis : c'est un envoyé des enfers qui te parle. Regarde ses yeux *pihous* (chassieux). J'ai dû être *kilhet* par un type comme ça sur la route de Locquéholé. Il a été cause, le suppôt du diable, que j'ai bu là plus d'eau que dans tout le reste de ma vie.

Crapitoulic réfléchit. Il finit par avouer qu'il est chanteur de foire. Cela le flatte.

— Mais vous avez parlé d'un recueil de vos œuvres?

— Tout écrit par moi, suivant la science enseignée par mon maître, le Révérend Père Bihan, de Saint-Pol, Dieu ait son âme!

— Eh bien, si vous voulez, je le prends et l'édite...

L'étranger explique ce qu'il entend par là et expose les conditions du marché. Mais Crapitoulic n'a jamais rien entendu aux questions d'argent.

— Paie un verre, dit-il, tu seras quitte.

Le petit homme leur offre, sans désespérer, trois bouteilles de cidre bouché. Rannou fait amende honorable et boit joyeusement. Crapitoulic tope dans la main de l'éditeur. Ainsi fut passé un traité qui, aux yeux du barde, avait beaucoup plus d'importance que ceux de Nominoë et d'Alain Barbe-Torte.

Mis en verve par la boisson pétillante, le fils d'Alan est monté sur la table. Pour éblouir le généreux payeur, il improvise une suite de couplets sur le failli évêque

qui se noya dans l'étang du Rusquec, avec une pré-traille considérable.

— Maintenant, dit le petit homme en se levant, il faut me donner votre manuscrit.

— Quoi donc, bout de chique?

— Vos chansons écrites...

— Tu veux avoir mes chansons?... Crois-tu donc que je vais abandonner à la main du premier venu ce qui m'a coûté tant de peines? J'aime mieux te rendre ton cidre, entends-tu?... au premier coin de mur...

— Mais, vous avez promis?...

— Chose promise, chose tenue, dit Crapitoulic. Mais j'irai moi-même te porter mon cahier de chansons quand tu seras rentré dans ta maison où qu'elle puisse se trouver.

Le petit homme rassuré explique qu'il habite à Rennes. Le barde se fait donner des précisions. Bien entendu, il connaît Rennes, de réputation; mais où est-ce situé au juste? Vers le Nord, le Sud ou l'Est?... Est-ce plus loin que Lannion? Plus loin que Quimper où demeure l'*escop* (évêque)?

— Oh! s'écrie Rannou, il y a de quoi s'user les jambes!

— Je vous paierai le voyage en chemin de fer, déclare aussitôt le petit homme.

— Tu passeras sur le viaduc, Kou Bihan?

— J'y passerai, Rannou Direr.

— Bien. Je ne te reverrai plus dans ce monde!...

C'est un ample sujet de conversations durant huit jours. Crapitoulic, enfermé dans une chambre prêtée par la crêpière, achève de transcrire ses dernières chansons. Et plus les feuilles s'ajoutent aux feuilles, plus

il semble à l'écrivain que le rouleau qu'il tire de sa tête est inépuisable. Il faut en finir, cependant.

— Je pars demain pour Rennes, annonce un jour Crapitoulic.

Il se lève de bon matin, de façon à arriver avant la nuit au terme du voyage. Il n'y a pas si longtemps que les chemins de fer existent et le barde ignore le comportement de ces boîtes roulantes. Tout est calculé dans son esprit suivant les habitudes du chemineau qu'il restera toute sa vie.

Une fois montées les cent dix-neuf marches de la rue Courte, il se présente au guichet de la gare pour demander un ticket. En vérité, il a un peu écorné l'argent du petit homme. Il a bien fallu vivre durant qu'il achevait son livre. L'employé fait la moue.

— Tu me donnes juste assez pour aller jusqu'à Plouigneau.

Mais qu'est-ce qui peut bien affecter Crapitoulic?

— Donne toujours pour Plouigneau, je ferai le reste à pied!

Sous les rires des voyageurs, le barde met son chapeau de travers et traverse la salle, la tête rejetée en arrière, une lueur de défi dans les yeux.

— Viens, dit-il à Rannou qui l'avait accompagné, viens boire à la santé de tous ces *pemoc'h* (porcs)!

Dans le débit, Crapitoulic s'échauffe d'abord avec deux ou trois verres d'alcool. Il n'a plus un sou en poche, qu'importe! Il va à Rennes livrer ses chansons. Le reste n'est que détail sans utilité. Tandis qu'il donne deux ou trois échantillons de son talent, le train passe.

— Tu prendras le suivant maintenant, Crapitoulic, lui glisse un camarade de beuverie.

Pourquoi, dans ces conditions, assez mauvaises pour la réputation des voitures qui vont toutes seules, quitter le débit où l'on peut rire et causer, donner une réplique devant un bon verre de cidre ou d'eau-de-vie?

— Qui paiera, Crapitoulic? demande Rannou.

— Ne t'inquiète pas. Va voir si la machine arrive et quand elle sera arrivée, tu m'appelleras. Le reste, je m'en charge, Rannou Direr.

— Ohé, le grand, où allez-vous? demande la débitante.

— Voir en face, c'est mon ami qui paie.

Au bout de longues heures où la patience de Rannou est mise à l'épreuve, le train arrive enfin. Rannou est venu frapper au carreau.

— *Kenavo* la compagnie, s'écrie Crapitoulic, je m'en vais à Rennes.

— Pas avant de m'avoir payé trente verres que tu me dois, au moins? s'inquiète la débitante.

— Pour qui me prends-tu, Maria-Manac'h? Il fouille dans ses poches.

— Là, là, tu seras contente lorsque tu m'auras fait rater la patache. Pas dans mon gilet... peut-être dans mon pantalon?... N-non. Damn! C'est Rannou qui a la bourse. Une minute, je cours la prendre.

— Je vais avec toi, voleur!

— Mesure tes paroles, Maria-Manac'h.

Tous deux se hâtent. La gare est bondée. Rannou, sur le quai, attend patiemment son ami.

— Je ne te verrai plus, Crapitoulic, si loin que tu vas...

— Il ne s'agit pas de cela, coupe la débitante. Mes sous! Vous avez bu comme des trous, il faut payer maintenant.

— Oui, dit Crapitoulic. Allons, donne-moi l'argent, Rannou.

— Quel argent, Tête rouge?

— L'argent de ma bourse qui habite la jambe de ta braie!...

— Tu es devenu fou!

— Et toi?

— Tu me donneras raison.

Rannou a saisi Crapitoulic aux épaules. Mais le fils d'Alan est nerveux. Son bâton entrave les jambes du grand. Les voyageurs s'amuse, claquent des mains, encouragent les lutteurs. Seule, la débitante s'inquiète. Mais le train a sifflé. Crapitoulic a juste le temps de se dégager et de sauter dans une voiture dont la porte se referme à point pour l'empêcher de retomber sur le quai.

Sa bourse vide lui brûle la cuisse à travers la doublure du pantalon. Il la sort, triomphalement. Puis, se mettant à la portière, il hurle dans le vent.

— Maria-Manac'h!... Maria-Manac'h!... C'est moi qui l'ai... La prochaine fois!... Tu les auras, tes sous!

Maintenant, sagement assis sur une banquette qui lui moud le bas de sa personne, il entonne l'air des « Saucisses ». Les voyageurs s'amuse. Il tend ensuite son chapeau et le billon tombe. Le porte-monnaie se regonfle. Dieu bénisse! La vie est splendide.

Le bercement du train, la chaleur aidant, endort bientôt Crapitoulic. Un sommeil d'enfant, sans soucis, sans rêves, que vient interrompre la visite d'un personnage galonné réclamant les tickets.

— Où allez-vous?

— A Rennes, probable, vendre mes chansons.

Sans se faire prier davantage, Crapitoulic commence de sa plus belle voix :

*Sur son cheval s'en est allé
Le comte de Bretagne, ô gué,
Le comte de Bretagne...*

Les gens rient; mais ce n'est pas du goût de l'employé.

— Si vous voulez aller à Rennes, mon bonhomme, il faudra prendre une autre direction. Ce train va à Carhaix et votre billet porte Plouigneau...

— On m'avait dit de prendre le suivant, dit Crapitoulic d'un ton humble.

— Vous descendrez à Plougouven.

On l'expulse du train et même de la gare. Une honte! Dédaigneux, le fils d'Alan crache sur le marchepied du chemin de fer pour se venger de l'invention du diable.

La route... la route, il n'y a rien de mieux. Le barde, les oreilles encore bourdonnantes du bruit de la ferraille, l'estomac barbouillé par les secousses, frappe le sol du bout de son sabot. De la vraie terre. La poussière vole. Crapitoulic s'épanouit : « La poudre d'escampette, disent les Français. »

La route est longue. Une éternité n'en viendrait pas à bout. Mais la route est une compagne sûre. Elle mène partout où l'on veut aller. Ses surprises même sont sans méchanceté. Et elle ne réclame aucun argent pour être suivie. En elle, le temps s'abolit. Rannou est un imbécile. Rannou n'aime pas la route. Il n'a avec elle que des passades. Crapitoulic, au contraire, l'aime si profond qu'il n'y pense plus; mais qu'il a mal dans tout le corps lorsqu'il est privé de sa présence. Il n'est pas bien sûr que ce soit de toute son

âme, puisque son âme est occupée de Gwen, Gwen-la-Saint-Politaine; mais sûrement de tout son corps. Rannou, barde errant? Oh! non; mais chien couchant sur la pierre du foyer. Il n'y a qu'un barde errant, plus qu'un barde errant dans tout le pays breton, et c'est Crapitoulic, fils d'Alan et d'Hénora, natif du Dousik, en Saint-François de Cuburien. *Evel-se bezet graet* (ainsi-soit-il)!

Une ferme-auberge se présente. Le piéton dépose sa musette où sont roulées les précieuses chansons, mange et boit. Avant de s'étendre sur une paillese réservée aux passants, il s'informe : « Rennes est-il très loin? » Mais personne n'est capable de le renseigner. On le renvoie au recteur.

— Loin comme trois fois d'ici Guingamp et un peu plus, lui dit le prêtre, au lendemain matin, et Guingamp comme deux fois d'ici Scignac.

Crapitoulic soupèse, au fond de sa poche, les quelques *réaux* qui composent sa fortune.

— Bien... soupire-t-il. Puis aussitôt : Monsieur le recteur, j'ai fait un vœu.

— Le ciel te bénisse, mon fils.

— Voilà. Je vais très loin, très loin... Et comme je suis pauvre, pour subsister en route, je repeins les saints et les saintes dans les églises.

Crapitoulic ne ment pas, il invente. Ce n'est pas la même chose. Chacune de ses inventions, c'est une vérité qui s'impose à lui après avoir longtemps croupi au fond de son être.

— Ce matin, en sortant de la messe, j'ai vu votre calvaire, monsieur le recteur. Il est beau... seulement, les bonshommes dessus sont nus et grelottants. Je voudrais les rhabiller un peu...

— Hopalà! s'écrie le prêtre scandalisé. Garde-toi de toucher à mon calvaire. Tu ferais du propre! Mais, puisque tu es rempli de bonnes intentions, tu devrais repeindre le vieux saint Jean qui garde mes arbres et mes légumes.

— Un épouvantail à moineau?...

— Est-ce qu'un saint, reprend sévèrement le prêtre, a jamais fait peur à une bestiole du bon Dieu? Je dirais même qu'ils sont irrévérencieux, les *filiped* de Plougonven. Ils viennent déposer sur la tête et les bras de mon saint Jean, une certaine peinture de leur façon...

— Tant mieux, dit Crapitoulic, je le repeindrai de telle sorte qu'ils en auront le derrière cousu d'étonnement.

— Va donc, tu auras à manger avec moi pour ton salaire.

Heureux de sa trouvaille, Crapitoulic saute chez la première épicière et empoigne trois pots de peinture, tout ce qui restait : un de blanc, un de bleu, un de rouge.

— Le recteur paiera, dit-il à la commerçante : c'est pour son saint Jean.

Revenu au presbytère, le fils d'Alan découvre la statue adossée à un mur, toute délavée par les pluies et revêtue d'un tatouage blanchâtre, mouchetée de merdes d'oiseaux. A la pointe du couteau, il la gratte, des sandales au front, la lave, la sèche. Puis, il commence d'exercer son talent. C'est moins facile qu'il n'aurait cru! Les couleurs se délayent mal. Tantôt, le rouge est trop vif, tantôt le bleu est trop pâle. Des rigoles descendent d'une teinte dans l'autre et les tentatives de mouchage des bavures deviennent pires que le mal. Le résultat est une catastrophe.

Le recteur est descendu de sa chambre, un peu avant midi. Il désire connaître le degré d'avancement de l'ouvrage. Hélas! Crapitoulic peut abandonner l'espoir de déjeuner à la table du presbytère. Le prêtre a levé les bras, appelé sa *carabassen* :

— Anna, Anna! Venez voir un peu ce qu'a fait l'animal. Mon vieux saint Jean! N'as-tu pas honte, sacrilège, de bafouer ainsi un apôtre du Seigneur! Regardez-moi ces joues plus rouges que des *babu* (guignes) et ces yeux qui louchent! Barbouilleur du diable!...

Épouvanté, Crapitoulic enfle ses trois pots baveux au bout de son bâton et quitte les lieux au plus vite. Sachant d'expérience combien la charité abusée est vindicative, il s'éloigne de Plougouven en même temps que du recteur et marche sur Lannéanou, qui est au flanc de la montagne.

Le lendemain, il est à Scignac où le pasteur, habitué à l'indifférence de ses « peaux de chèvre », craint de rebuter ce providentiel client. Et c'est le commencement de la réussite pour le fils d'Alan.

Des mois durant, égaré dans les monts, le peintre-voyageur donne du plat et de la pointe de son pinceau à tous les saints de l'Arrée. Tant, qu'à la longue son bras devient engourdi. En revanche, il acquiert une certaine habileté. D'abord, il se contentait de juxtaposer les couleurs, pour éviter l'accident de Plougouven; puis, il les mêla, les démêla et maintenant, on jurerait que les statues restaurées par lui sortent de l'atelier du statuaire.

Malgré ses longues marches, il n'aperçoit toujours pas « la grande ville, d'un côté et de l'autre de la rivière Vilaine », que lui a décrite le petit homme de

la crêperie. Il en éprouve parfois une légère déception; mais, en même temps, il conçoit un grand respect pour son pays breton si étendu qu'en quinze semaines de randonnées, il n'en a pas épuisé l'inconnu.

Sans trop savoir comment cela s'est fait, rien qu'en prenant le vent, chaque fois qu'il se déplace, du bout de son doigt humecté de salive, Crapitoulic arrive à Rumengol. Et juste à point pour assister au petit pardon de Notre-Dame-Tous-Remèdes.

Enfin, il se trouve, dans l'assemblée, un homme qui le renseigne sur Rennes, la capitale de la Bretagne armoricaine. Un ancien marin, qui avait été, dans les temps, décoré par l'empereur des *Gaulois* (Français).

— Tu lui tournes le dos, mon gars, si tu viens de Morlaix, comme tu prétends! Mais en marchant encore un peu, tu arriveras certainement. Moi, j'y suis été en bateau plat. C'est à droite et à gauche de la route, quand tu arrives. La rivière au milieu. Il n'y a pas à se tromper. Des ponts partout et les deux tours de la cathédrale épaisses comme des barriques.

Crapitoulic reconnaît bien là cette ville dont le petit homme lui a fait la description. Certain d'y arriver sous peu, il décide d'offrir, en reconnaissance à Notre-Dame, son pinceau plus qu'à moitié usé.

En revenant de le pendre parmi les béquillons et les attelles, il rencontre quelques vieilles connaissances : les mendiants des pardons, Gargam, Direor, Stankik, Peluchet et Guenou-Vras.

— Salut, les enfants! Êtes-vous bien avoinés?

— Le picotin est encore à venir, rousselet.

— Bah! ce soir, la fortune aura grimpé jusqu'à ta musette.

— Oui donc, si Madame Marie-Tous-Remèdes

change en pièces d'or les bestioles qui me chatouillent la peau.

— J'ai encore un secret, dit le barde.

Ils approchent tous, bouches ouvertes, si grandes ouvertes qu'on leur voit la lnette au fond de la gorge.

— Ta farce de Saint-Jean-du-Doigt, probable?

— Crapitoulic ne refait jamais deux fois la même chose, mes agneaux.

— Nous avons choisi nos places auprès de la porte de la chapelle.

— C'est bien, je ne force personne à me suivre.

Gargam, Stankik et Peluchet s'empressent sur ses talons. Il les précède à travers la prairie où les boutiques commencent à recevoir la clientèle des pèlerins. Une haie franchie, il se retourne.

— Asseyez-vous et ne dites mot à personne, quoi qu'il arrive. Je partagerai avec vous ce que j'aurai gagné.

Dociles, les *méhaignés* s'accroupissent sur le frais gazon, les jambes ramenées sous eux, à la façon des tailleurs. Devant chacun, le barde a déposé un de ses pots de peinture. Puis, il repasse la brèche et se met à claironner :

— *Glas, gwen ha ru... Gwen, glas ha ru... Gwen, ru, glas... Ru, gwen, glas... Bleu, blanc, rouge... Blanc, bleu et rouge... Rouge, blanc et bleu...*

Les hommes que les dévotions lassent plus vite que les femmes, viennent, entre deux stations à la buvette, rire de ce rouquin bien embouché. Mais, il ne sort pas de son : *gwen, ru, glas*, et ils s'éloignent en portant l'index à hauteur de la tempe. Cependant, d'autres suivent. On s'amuse du bouffon. Des enfants attirent leurs mères. Un courant se forme.

Lorsque la curiosité des pèlerins a été suffisamment amorcée, le fils d'Alan annonce à la cantonade que, moyennant une pièce de dix sous, chacun peut contempler un phénomène comme il n'en existe nulle part ailleurs sur terre et comme il ne s'en produira plus jusqu'à la fin du monde. Un jeune gars s'avance, plus hardi que les autres, paie son écot et passe la brèche. Que voit-il? Trois *méhaignés* assis devant trois pots de peinture *glas, gwen ha ru*, bleu, blanc et rouge... Un fou rire s'empare de lui. La disproportion entre l'annonce grandiloquente et la réalité l'emporte sur le sentiment qu'il vient d'être berné. Crapitoulic a gagné la partie. Les gens passent en foule de l'autre côté de la haie. Bafoués, ils soutiennent leur personnage et cherchent d'autres dupes pour le barde.

— Qu'est-ce que c'est, Jean-Marie?

— Allez-y voir, je vous dirai.

Il passe bien deux cents hommes et moitié moins de femmes. Tous payent les dix sous. Deux cent cinquante badauds mettent leur argent au creux de la main de Crapitoulic pour voir trois pots de peinture et trois pauvres assis sur leur double assiette!

Les boutiquiers pâlisent de jalousie. Cet homme-là, qui n'a pas payé pour occuper sa place, leur fait tort et empêche ce qui devrait entrer dans leurs caisses.

— Faisons appel au clergé, dit l'un.

Ils sont tous d'accord pour envoyer une députation au chapelain. Et le chapelain les écoute, car ils sont tous bons redevanciers, sinon d'excellentes ouailles. Le chapelain gras et digne, les épaules garnies d'hermine, s'en va vers Crapitoulic. Tous les regards suivent le déplacement du clerc. Les boutiquiers sont les plus avides.

Et voilà que le chapelain s'est d'abord retourné vers la foule.

— N'avez-vous pas de honte : quitter la madone pour cet amuseur de foire. Êtes-vous venus en pèlerinage ou en partie de jeu ?

Puis, à l'aboyeur, il lance :

— Et toi aussi, tu seras puni.

— Aïaïe ! Ayez pitié d'un pauvre chrétien, monseigneur.

— Chut ! Si l'*escop* t'entendait, malheureux ; je ne suis que chanoine honoraire.

— Je n'ai pas peur de le dire : vous êtes digne d'être *escop*.

— Allons, je vois que tu es un brave homme. Ne crie pas si fort, cependant ; tu gênes les prières.

— Je gêne surtout les boutiquiers qui profitent sur le pardon pour s'enrichir. Dieu et mammon, monseigneur... Tandis que moi, je crie pour vivre. Oui, moi et trois gentils orphelins qui me doivent le pain.

— Bien, bien ; mène moins de tapage... et dis-moi : comment fais-tu pour attirer tant de monde avec un propos qui n'a ni queue ni tête ? Moi qui ai quelque éloquence naturelle, que je flatte ou que je gourmande, que je murmure ou que je tempête, je ne vois toujours que le vide autour de ma chaire à prêcher.

— Sans doute, monseigneur, sauf votre respect, ne savez-vous pas vous y prendre.

— Ah ! ah ! dis-moi donc...

— Je regrette ; mais, pour vous qui êtes moitié évêque, c'est cent sous la partie.

Prudemment, le chapelain regarde à droite, regarde à gauche. La foule s'est dispersée. Pour la première fois un sermon aura eu de l'efficacité dans sa bouche.

Cet homme est vraiment extraordinaire. Et, relevant sa robe, prenant garde d'accrocher son rochet aux épines, le chapelain passe la brèche.

— Voleur ! s'écrie-t-il.

Mais Crapitoulic offre son meilleur sourire.

— *Gwen, glas ha ru*, monseigneur, il n'y a rien de plus. Les discours les plus simples sont les meilleurs. Si vous saviez seulement dire, dru comme paysan de l'Aulne : *glas, ru, gwen*, vous traîneriez après vous autant de clients que M. Le Nobletz ou que le Père Maunoir. *Kenavo*, monseigneur. Debout, les gars !

Tandis que se sauve le chapelain, rouge comme un coquelicot, Gargam, Stankik et Peluchet s'apprentent à déguerpier.

— Et nos comptes, tête rousse ? Ce n'est pas pour rien que nous sommes restés pliés dans une position qui nous met des fourmis dans les jambes.

— En somme, dit Crapitoulic, vous n'avez rien fait que de vous tenir convenablement sur vos bases.

— Et toi qu'as-tu fait ?

— Vas-tu nous tromper comme au Dourduff ?

— Je ne vous ai jamais trompés, je...

— Paix ! tu es un escroc !

— Je vais vous montrer que non, répond le barde. Mais afin que vous gagniez aussi votre paie, vous mettez la main à la pâte, ce qui est juste.

Et, joignant le geste à la parole, il jette trois poignées de piécettes dans les trois pots de peinture... la bleue, la blanche et la rouge.

Puis, il détale, crainte d'un revirement de la foule, laissant les *méhaignés* maudire sa personne. Le cœur lui saute dans la poitrine. Demain peut-être il sera dans la ville de Rennes. Demain, pour Gwen, il sera

célèbre. Demain, elle n'aura plus rien à lui refuser...

*Notre-Dame-tous-remèdes,
Ayez pitié, je vous prie,
D'un cœur navré;
Et si ma prière cloche,
Ayez égard au corps
Que votre fils m'a donné...*

Les oraisons s'envolent bien mieux lorsqu'elles ne sont pas amorties par les voûtes d'un bâtiment. Celles de Crapitoulic, scandées au rythme de ses pas, montent dans le ciel pâle et bruissant d'autres prières informulées.

CHAPITRE XVII

COMMENT CRAPITOU LIC RENCONTRA LA LUNE A LANDERNEAU ET S'EN TROUVA MARRI, PUIS S'EN FUT DE LÀ
MARIER RANNOU DIRER

Crapitoulic marche au nord. Il gravit les croupes brûlées, descend au creux des vallons, franchit les rivières bleues où sautent les truites, passe sous le couvert des forêts embaumées, donnant tour à tour des jambes et de la voix, accrochant aux murs des manoirs, auprès des buis bénits, son bouquet de plaisir.

En une nuit et un jour plein, il parvient à une ville accroupie au fond d'une cuvette et sous laquelle semble se perdre un fleuve immobile. La nuit, tout autour, monte froide et muette. Le barde presse le pas. A mesure qu'il descend et se rapproche du but, les toits montent et les hauts clochers se tassent.

— Voilà sans doute la grande ville de Rennes?

En effet, les maisons s'alignent de part et d'autre de la rue, puis d'une rivière... Un pont saute, au bout, une cascade. Des odeurs nauséabondes flottent dans l'air. Voici deux femmes, leurs seaux d'ordures près

d'elles, qui jacassent *an-draman, an-dra-ze* (ceci, cela), avec un accent familial à l'oreille gauche de Crapitoulic, la droite étant plus sensible à l'accent trégorois.

— Salut, commères!

Pas de réponse. Il porte l'index à son chapeau.

— Pouvez-vous me renseigner : est-ce que Rennes est venu en Léon ou bien le Léon s'est-il déplacé jusqu'à Rennes. Car nous voici trois à parler le même breton?

Les deux bavardes considèrent un moment l'étranger avec stupeur; puis, d'un même mouvement, elles prennent leurs seaux et décampent. La plus hardie jette par-dessus l'épaule :

— Tu es malade du cerveau, mon garçon!

Alors Crapitoulic, sans réfléchir, se met aussi à trotter tant qu'il peut, jusqu'à ce qu'une porte violemment refermée vienne lui cogner le nez.

— N'aie crainte, je suis chrétien de la paroisse de Cuburien près de Morlaix. La vieille! La vieille!

La vieille n'est pas sourde. Mais, l'aspect du voyageur et ses paroles ont dû la surprendre. En tout cas, ce n'est pas elle qui apparaît à une fenêtre prudemment entr'ouverte, au premier et unique étage de la maison. Une tête ébouriffée, assez avenante, autant que la brune permet d'en juger.

— Que veux-tu, rôdeur?

— Te parler. Un mot. Rien qu'un mot.

— Pars de là, mendiant!

— Mendiant?...

Crapitoulic sort une poignée de sous et il les éparpille sur les pavés.

— Écoute ça, dit-il, et fais-en ton profit.

La pluie sonnante fait s'ouvrir vingt croisées pour le moins. D'une voix changée, la femme crie :

— Je descends, je descends.

Un laps de temps où le silence se peuple de murmures, de bruits de portes ouvertes. « Ils viennent aux sous », se dit le barde. Enfin le panneau contre son bras a cédé et le fils d'Alan se sent empoigné par la manche de sa veste.

— Entre vite.

— Te voici bien pressée, maintenant, je crois. Je voulais seulement te demander?...

— As-tu à loger, cette nuit?

— Non, mais...

— Tu es mon hôte.

Crapitoulic n'est pas né pour la violence. Il entre plus avant dans le corridor, monte en tâtonnant un escalier humide. Un discret parfum d'urine le suit, combattu par celui que transporte l'inconnue.

— Dans quelle ville?...

— Mais Landerneau. Où as-tu l'esprit?

— Damnation!

Et puis, qu'est-ce que cela fait, après tout? Il ne connaissait pas Landerneau. Maintenant, il pourra dire : j'ai vu le pays de la Lune, un soir où il n'y en avait pas!... Un beau sujet pour une chanson nouvelle.

Les sujets ne lui manquèrent pas, au cours de cette nuit passée en compagnie de trois filles, plus ou moins belles, plus ou moins jeunes, dont la mère était cette bavarde rencontrée près du pont de l'Elorn. Mignoté, grisé, endormi puis réveillé de force, il est mis dehors au petit jour...

— Impossible de te garder plus longtemps. Les mauvaises langues du quartier sont déjà trop excitées

sur notre compte. Va, va... mon joli! Le bonheur t'accompagne!

Et, les paupières lourdes, les cheveux fous, Crapitoulic tourne dans la ville encore endormie, au gré des rues et des places. On ne lui a même pas offert le café. Des gens pourtant bien aimables.

C'est tout à fait par hasard que, chassant les dernières brumes de son cerveau, il soupèse ses poches. Celle où se trouvait l'argent est bien légère. En la secouant, le barde n'entend plus le cliquetis des pièces de monnaie. Inquiet, il plonge les doigts...

— Aïaïe! s'écrie-t-il, je suis volé!

Il court de tous côtés. Où est la maison, la mauvaise fille dedans?... Où est la vieille qui lui a fermé la porte au nez pour le larronner ensuite?... Crapitoulic s'é gare dans les ruelles grises. Son poing levé menace des fantômes : « *Les gast!* il les a remerciées pour leur hospitalité, avant d'être poussé dehors! » La sueur coule le long de ses joues. Le pont, voici le pont... Cela fait au moins six fois qu'il est ramené au même point. Sacrrr! Il lui est impossible de se rappeler par où la vieille a fui avec son seau d'ordures. Rompu, essoufflé, il s'accoude au parapet. Les volets commencent à claquer le long des murs. Un chant s'élève quelque part. Seigneur! Il connaît l'air... les paroles. C'est... c'est à lui, de lui... Triomphe et joie! Le barde a oublié l'argent et les filles. Le nez en l'air, il gobe son plaisir. Quelqu'un de Landerneau, un inconnu, un étranger, chante ses propres couplets. Et une tendresse subite inonde le cœur de Crapitoulic pour ce frère ignoré.

— Ame de mon âme, où es-tu?

Une fenêtre est ouverte sur la rue. A l'intérieur,

un garçon en manches de chemise se rase en chantant le refrain du barde. Appuyé contre le rebord de pierre, Crapitoulic s'emplit les oreilles du bruit charmant. Son cœur lui remonte à la gorge. Va-t-il pleurer?

L'homme a fini. Alors le fils d'Alan, à son tour, chante son poème. Doucement, doucement, pour faire une surprise à l'autre. Le Landernéen vient en effet à la fenêtre. Il a découvert son imitateur. Car, en ce moment, c'est le créateur qui imite; ainsi le veut la loi terrestre. La loi des ignorances.

— Que veux-tu? Passe ton chemin.

— Tu chantais...

— Oui, n'ai-je pas le droit?

— Si, tu as le droit.

— Eh bien?

— Ce que tu chantais... C'est moi qui l'ai fait. Je suis barde.

— Barde? m'en moque! Passe ton chemin.

— Pourtant, la chanson, tu l'aimes, puisque tu la chantes?

D'un geste de colère, le Landernéen a jeté au visage du barde le contenu de son pot à barbe. Et le fils d'Alan, les épaules courbes, s'éloigne, essuyant l'outrage de l'ingrat. Il pense au Christ. Lui aussi avait tout donné et pour récompense, il reçut des crachats. Que reste-t-il au pauvre honteux? La ressource de fuir la ville, sans un réal en poche, sans une miette de pain dans le coffre, riche de mépris et les vêtements sales.

— Je retournerai dans mon pays; là où les gens n'ignorent rien de moi.

Il a demandé la route de Morlaix. On la lui a indi-

quée. Les gens sont facilement aimables quand ils donnent sans débours.

Maintenant, Crapitoulic sent d'intuition qu'il ne sortira pas de sa province, pas même de sa contrée; que jamais il n'ira jusqu'à Rennes. A quoi bon s'user les jambes, il ne parviendra pas à s'évader du nid! Et n'existe-t-il pas, à Landerneau même, de bons imprimeurs pour « mouler » ses chansons? Depuis, tant de jours qu'il trimbale son rouleau de papiers. Ses épaules en sont plus meurtries que s'il avait été condamné à porter un chêne de Taulé à Penzé. Aujourd'hui, il va s'en défaire. Aujourd'hui même.

Les enseignes d'imprimeurs sont nombreuses au pays de la Lune. Crapitoulic choisit la plus neuve, son métier de peintre lui ayant inculqué le goût du beau.

— C'est ici qu'on « moule » en breton? demande-t-il une fois entré.

Un long jeune homme pâle que toute graisse, tout cheveu et toute vie même semblent avoir abandonné s'avance pour le renseigner. Crapitoulic jette devant lui son paquet de chansons. L'autre feuillette.

— Oui, dit-il. Tu as bien fait de ne pas aller à Rennes. On n'y parle qu'en français.

— Vrai, dit Crapitoulic : comment le petit homme aurait-il pu « mouler » des chants bretons avec des lettres gauloises?

Quelques scrupules le tourmentent encore au sujet de l'argent. Cependant, depuis que le garçon d'imprimerie lui a ouvert les yeux sur la manière dont le petit homme a cherché à trahir sa pensée, les regrets se font moins pressants. Ses récentes mésaventures rendent son cœur moins perméable aux sentiments

généreux. L'éditeur rennais n'a-t-il pas voulu le duper?

— Tu lui écriras, dit l'imprimeur, pour lui expliquer qu'il n'y a pas de malice de ta part.

Crapitoulic reçoit une nouvelle avance d'argent pour ses chansons et ceci efface cela. Assis à une table d'auberge encore grasseuse d'une dégustation de tripes, le barde écrit à son premier prêteur :

« Mille regrets et un de plus, à cause de celle qui m'a larronné mes sous. J'ai fait beaucoup de chemin pour arriver jusqu'à toi; mais le hasard n'a pas voulu. Ici, je suis à Landerneau, au café Quintric. Il n'y a pas de lune, comme tu pourrais croire. Je ferai une chanson là-dessus, certainement. Ma foi, ton argent est parti de ma poche par un trou percé et le chemin de fer m'a pris le reste. D'ailleurs, je n'ai pas été plus avancé. A Plougouven, ils m'ont fait descendre de la voiture à secouer les boyaux. Ce n'était pas Rennes, loin de là, puisque je marche depuis, sans être arrivé. Que veux-tu que je te dise : j'ai trouvé ici un imprimeur qui moule en breton. De toutes façons, toi, tu n'as que des lettres françaises et on n'a jamais vu un livre breton écrit avec des lettres françaises.

« Kenavo. Ne t'inquiète pas de l'argent. Il a servi à un bon chrétien. A toi de grand cœur.

« KOU BIHAN. »

La conscience apaisée, Crapitoulic s'engage sur la route de Morlaix.

Tandis que ses jambes arpentent le chemin, les images se bousculent dans sa tête. Des idées naissent

et meurent. Mais il y a aussi des personnages. Brusquement, l'un d'eux saute la barrière d'os qui retient les autres. Le voici debout tel un prodige, à côté du voyageur. C'est, plus qu'une personne réelle, une nuée affectant des contours gracieux.

— Gwen... Gwen...

Pour répondre à l'appel inarticulé du barde, un murmure sort de l'apparition merveilleuse : « Mauvais, débauché, qu'as-tu fait de ta dernière nuit ? Est-ce que je ne t'ai pas vu jouer dans l'ombre avec la Landernéenne ? C'est moi, Gwenig, qui ai tiré les nuages sur la lune, pour qu'on ne voie pas ta honte et la mienne. Ton argent ? C'est moi qui l'ai soutiré de ta bourse, afin que tu sois puni ! »

Ainsi parle le fantôme et Crapitoulic serre les mâchoires. La sueur glisse sur sa peau. Elle inonde son front. Que ne peut-il se crever les tympans pour ne plus entendre ce timbre au cliquetis de pièces.

Fonçant dans le vent chargé de senteurs fauves, il accélère la cadence. Et l'obsession décroît ; mais c'est pour reparaître plus lancinante, l'instant suivant.

Jamais voyage n'a paru plus long à Crapitoulic que les sept lieues séparant Landerneau de Morlaix. Couvert de poussière, fourbu, mais enfin délivré des « esprits », le barde entre pour l'heure du dîner dans le logement de Barbe Salaün.

— Salut à tous ici !

— Et à toi.

Deux voix bien mariées ont répondu à sa salutation.

— *Benoz Doue*, où est mon Rannou ?

Dans le recoin le plus sombre, le bon compagnon se balance sur une chaise, l'air satisfait.

— Ah ! ah ! je te déniche enfin, fricoteur du diable. Tu es raide d'avoir trop bu sans doute ? C'est mon tour, maintenant. Depuis ce matin, les cornandons sont après moi sur la route. Sans répit. Laisse-moi m'attabler que je lèche les plats à votre santé.

Rannou grogne de plaisir. Puis, Barbe s'avance, une crêpe chaude au bout du *rozol* (râteau) à étendre la pâte. Le goulu happe d'un souffle la mousseline fumante. Ses joues se gonflent et le bien-être s'enfonce dans sa gorge, descend dans l'estomac, plus bas encore.

— Bon... gémit-il simplement.

Puis, en plein bonheur :

— Tu me garderas ses sœurs, Barba... Et toi, glouton, plus enflé qu'un biniou sonnante, vas-tu faire honneur à l'étranger en trinquant avec lui ?

Rannou approche sa chaise de la table. Il repasse son couteau sur sa cuisse.

— Tu es plus avancé maintenant d'avoir été à Rennes, dit-il.

Crapitoulic reste un moment sans répondre. Mais il se déride vite. Les crêpes font merveille. Les yeux allumés, il se penche pour faire ses confidences.

— Je suis avancé d'avoir vu une ville, comme tu n'en verras jamais, *guinaoueg*. Cent fois plus grande que Morlaix. Où les greniers sont moitié plus hauts que le viaduc...

— Tu entends, Barba, moitié plus haut, qu'il dit ? Barbe les sert. Elle rit béatement. Cet essaim de paroles la grise. Entre ces deux grands garçons dont aucun n'a plus de raison qu'un meule, son bonheur est complet.

— J'entends, j'entends. Mangez vos crêpes tant qu'elles sont chaudes.

— Tu vois les femmes, Crapitoulic.

Tous deux rient. C'est-à-dire Rannou et Barbe Salaün. Crapitoulic n'avait pas remarqué dès l'abord cette entente parfaite. Maintenant, il lui semble qu'une complicité profonde s'est établie entre eux. Leurs bouches ouvertes, c'est comme si les portes de leurs âmes bâillaient.

— J'ai l'air d'un *baz-valan* (intermédiaire), moi, ici?...

Il les scrute l'un après l'autre. Les sourires ont fait place à des airs graves.

— Et pourquoi non? dit Barbe en se plantant devant lui, les poings aux hanches. Ce n'est pas un trotteur comme toi, Rannou. On est banni en chaire, si ça te dit quelque chose.

Crapitoulic baisse un peu la tête. Il pense à celle qui reçut ses aveux, là-bas, dans la ruelle saint-politaine. Là où Rannou a réussi, pourquoi ne réussirait-il pas? Il pense au fantôme sur la route. N'était-ce pas un signe?... Gwen, Gwenig... Voulez-vous de moi? Oui, Kou, je veux bien... Vous avez assez peiné pour moi, assez attendu. Promettez-moi de rester désormais tranquille, près, tout près de votre bien-aimée. La lèvre du barde tremblote et ses yeux vont se mouiller d'émotion. Non, il ne faut pas. Il serait trop facile aux deux autres de se moquer. Alors, Crapitoulic va donner le change en sortant une bourde.

— Au moins, dit-il, je serai du *gadalou* (festin)?

En fermant les paupières, il les marie, Rannou et Barbe, les assemble, poêle et chaudron sur le même trépied. Le résultat est si cocasse qu'il éclate et manque s'étrangler de plaisir. Un verre de flip le dégage. Il reprend haleine et entonne la chanson de Yan Silzig...

— Et moi aussi, dit-il, j'ai failli épouser...

— A Rennes?... interroge Barbe.

— A Rennes? Qui te parle de Rennes?

— Épouser le fond de ta culotte, probable! ironise Rannou Direr.

De quoi se moquent-ils, ces bourgeois enflés qui n'ont jamais mis le nez hors de leur *Montroulezis* (contrée de Morlaix)? Pour les éblouir, Crapitoulic raconte son aventure à Landerneau. Une nouvelle aventure, née spontanément de ses propres paroles. Et la sincérité grandit en lui, à mesure qu'il brode, comme s'il acquiesçait aux discours prononcés par une bouche étrangère.

— C'était le soir. La lune était montée. Elle avait bien du mal à dépasser les maisons. Toutes les crèches étaient pleines et les débits fermés, par malchance. Je me dis : « Tu vas coucher sur les pavés. » Et voici que se trouve devant moi une vieille sorcière. Elle n'y était pas une seconde plus tôt; mais c'est ainsi. Elle me dit : « Bonsoir, mon fils. — Bonsoir, je réponds, vous n'auriez pas une place et un peu de lard, pour un pèlerin qui vient de Rumengol? — Si fait, dit-elle, viens chez moi. » Aïaïe! Chez elle, il y avait tout ce qu'il y a de mieux sur la terre. Et une fille, belle et lisse comme un brugnon. Pas une poire blette de l'espèce de Barba Salaün... La nuit que j'ai passée là, fut la plus douce de ma vie, en avant et en arrière.

— Je ne vois pas de mariage là-dessous, dit Rannou vexé.

— Idiot, je l'aurais épousée comme rien. Mais je n'ai pas voulu, à cause des lois de l'hospitalité. Qu'est-ce que ça fait? Un barde ne se marie pas, puisqu'il est sans cesse en route. Une verrée encore, Barba.

Malgré ses belles phrases, Crapitoulic sent que la conviction manque. Son inspiration même tourne bref. Une sorte de tristesse lui gratte la gorge en regardant la chandelle de la rue Longue s'affairer, tandis que Rannou garde les pouces aux entourures de son chupen. Peut-on oublier ce qu'elle fut jadis? Maintenant, elle est une bonne ménagère, attentive aux désirs de son poulet. Et si, parfois, elle doit s'oublier à boire, c'est toujours en sa compagnie. Qu'y a-t-il à redire à cela?

— Tu veux savoir comment c'est arrivé? interroge le bon compagnon.

Et puisque Crapitoulic reste silencieux :

— Voilà, poursuit-il. Je me souvenais toujours de la bonne bouillie préparée par la fille du douanier Lamanda. Elle m'était restée sur le cœur, pour n'en avoir eu que deux ou trois lichées. Et donc, je me dis qu'il y avait des femmes encore filles et qui avaient des talents pour la cuisine. « Assez couru, Rannou Direr. Il faut maintenant songer à faire de la graisse pour tes vieux jours. »

— Bon, dit Crapitoulic, je craignais que tu n'aies pris Barba à la légère; mais je vois que tu as tout pesé.

— Merci, Crapitoulic. Tu me connais bien. Alors, je me dis encore : « Pourquoi chercher poisson en terre? Celle-ci est aussi bien qu'une autre; c'est toujours de la toile à faire les draps. » J'ai demandé à Barba. Elle a bien voulu. J'ai dit : tope-là!

Le marché est si bien tenu que le jour des noces arrive. Crapitoulic témoigne pour le marié devant le recteur de Saint-Martin. Une « ancienne chandelle » pour la chandelle mouchée. Celle-ci a mis une fleur

blanche à son corsage. Une fleur qui avait servi à d'autres épousées avant elle.

Point de cortège sinon Rannou au bras de Barbe et Crapitoulic clochant au côté d'une priseuse, de la lignée des tabatières de la Bergerie, laquelle boite des deux jambes.

C'est le barde qui chante.

*On les mari-e-ra
Poisson-grenouille ensemble
Pour faire de la volaille
Au festin du cochon.*

*Le du-que de Bretagne
Les plumera ensemble
Pour adoucir son trône
Quand il siéra dessus.*

*Nous mangerons le cidre
Pour digérer ensemble
Les arêtes d'andouille
Pelotées dans nos gorges.*

*Le soir, dans nos lits-clos,
Nous p...ons ensemble
Pour chasser la poussière
De la fleur d'oranger!...*

Un repas, à faire sauter l'ibil-beuz d'un notaire les altère pour toute la journée. Et qu'eussent-ils fait de leur temps, n'ayant point de visites de parenté à rendre? Ils se rattrapent fort bien sur la famille des débitants de boissons. Crapitoulic paie comptant en couplets gras et bien rimés.

Vers le soir, les chansons n'ont plus la moindre signification. Leur sens, c'est la joie. Barbe Salaün en a par-dessus les yeux. Elle a passé sa fleur blanche à la commère du barde et les quatre cervelles des noceurs réunies ensemble ne pourraient prétendre à une once de raison.

CHAPITRE XVIII

OU EST MIS CE JOLI MONDE AU « BINIOU » ET COMMENT
CRAPITOULIC APPREND A SES DÉPENS A DISTINGUER LE
TIEN DU MIEN

L'âme complètement évaporée dans les fumées de l'ivresse, les quatre alambics se trouvent — Dieu sait comme — rue des Nobles. Auzou est mort depuis quelques quartiers de lune; mais ils sont décidés à donner une aubade à son esprit.

Crapitoulic mène le branle de sa voix puissante. Les trois autres reprennent les refrains. Tant et si bien qu'au bout du compte, la rue s'émeut et que le successeur de feu Auzou, le sabotier, vide pot sur pot par sa fenêtre, sans qu'averse ni marée ralentissent l'enthousiasme des ivrognes.

En dernier ressort, les bourgeois en colère font appel aux gendarmes. Et les meneurs de bruit sont conduits aux locaux que nous appellerons « binious » où ils passent la nuit, rangés deux à deux dans des cages verrouillées.

A partir du moment où les portes se referment sur lui jusqu'à celui où un maréchal-des-logis vient le

secouer de sa léthargie, une taie impénétrable recouvre la mémoire de Crapitoulic.

— Eh bien, quoil s'écrie-t-il.

Au moment de se dresser sur son séant, il sent l'enveloppe rigide et froide de ses vêtements serrer son corps devenu d'une sensibilité extrême. Une curieuse douleur lui colle au côté.

— Vraiment, dit le gendarme, voilà un beau mariage!

Crapitoulic hoche la tête. Trop attentif à son mal — un coup de froid sans doute après la pluie de la veille —, il n'attache aucune importance aux paroles qu'on lui adresse.

— Je suis au biniou, je vois.

— Ivrogne! Tu n'as même pas pu donner un air à ton épouse, tellement tu as embrassé la bouteille.

— Ma femme?...

— Il ne se souvient même plus qu'il en a une! Et celle-ci, donc?...

Du menton, le maréchal-des-logis désigne un volumineux paquet de linge mouvant dans le dos du fils d'Alan.

— Debout, à ton tour, la fleur!

La tête de Barbe Salaün émerge du ballot d'étoffes froissées dans toute la beauté d'un négligé nocturne. L'œil vitreux, la lèvre lourde, les cheveux fous laissant tomber la peau morte de la coiffe, elle s'appuie sur ses poings. Si Crapitoulic n'avait pas ce sacré point de côté pour le retenir, il poufferait de la voir ainsi. Il rit quand même. La situation est tellement cocasse!

— Alors, dit-il, la fille-aux-saucisses, as-tu bien dormi dans ma chambre d'hôtel? Mais pourrais-tu

dire qui tu as épousé hier par-devant le recteur de Saint-Martin et tous les saints de Morlaix?

Barbe ricane, le cerveau mal débrouillé.

— Où sont les amis? demande Crapitoulic en se tournant cette fois du côté du gendarme.

— Dans la chambre à côté. Tout confort. Tarif unique. D'abord tapage nocturne. A minuit, rue des Nobles, on n'a pas idée, un charivari à réveiller des morts! Où sont les mariés?

— Ma foi, dit Crapitoulic, je ne sais plus. Les gens d'à côté pourront peut-être le dire.

Barbe et lui suivent le gendarme jusqu'au local contigu. La porte est ouverte à grand bruit. Dieux! quel spectacle! Rannou affalé sur un bat-flanc, les deux bras déjetés reposant sur la croupe de la priseuse. Et le tas ronflant à l'unisson.

— Rannou, *torch listri!* s'écrie Barbe.

Elle est déjà sur le dormeur, griffes en avant. La commère y perd une poignée de cheveux gris. Le gendarme, qui n'a pas eu le temps d'intervenir, hurle :

— *Peoc'h!* Paix! Vous vous arrangerez plus tard entre vous. Pour l'instant, je tire mon carnet et je note : constat de tromperie entre époux légitimes commise dans l'enceinte de la gendarmerie, avec la circonstance aggravante de coups réciproques.

Les paroles du gendarme calment mieux qu'une douche à minuit. Tandis que la priseuse essuie sa joue balafrée avec un coin de sa robe, Rannou gémit :

— Sacré brasse-carré, si tu m'avais enfermé hier soir avec ma femme, je n'aurais pas mis le bras sur cette peste!

— Et moi, je ne voyais pas clair, plaide Crapitou-

lic. Ne me connais-tu pas assez? Je suis le barde de Cuburien : Crapitoulic?...

— Crapitoulic, je note... de Cuburien...

— Je sais plus de poésies que toi de règlements.

— Pour ton malheur. Tu aurais mieux fait de connaître les règlements. C'est souvent plus utile que les chansons.

Les habitants de la rue des Nobles aussi s'étaient gaussés. Et le fils d'Alan fut soudain triste parce que personne ne savait plus ce que c'était que la joie, la joie simple, la joie honnête. *Ils* repoussaient leur plaisir en fin de semaine, ignorant qu'il est avant tout l'enfant du hasard, du beau temps ou de la pluie. Voici même qu'on lui cherchait querelle parce qu'il s'était amusé en dehors des règlements.

Son point au côté devient d'un coup très douloureux.

L'après-midi, on les conduit tous les quatre au Palais de Justice. Ils vont comparaître en correctionnelle. Honte et misère! De plus en plus, le fils d'Alan sent des pointes de feu par tout son corps. L'humidité de ses vêtements gagne sa chair, amollit ses os.

Malgré la souffrance, il veut plastronner encore; la dernière fois peut-être, ainsi qu'il faisait autrefois, dans les assemblées.

Quand les juges, vêtus de robes noires, font leur entrée, le barde est debout.

— Le Gorsedd est ouvert, s'écrie-t-il, au milieu des rires.

L'huissier le fait taire. Crapitoulic lance un jet de salive sur le plancher ciré.

— Pourquoi tant d'histoires? Je n'ai fait de tort à personne ici.

Le président prie les prévenus de répondre seulement à ses questions.

— Je ne comprends pas, murmure Crapitoulic, parle en breton, si tu veux : je suis ton invité. Ne connais-tu pas les règles de la politesse, toi qui dors sur le livre des lois?

— Huissier, voulez-vous traduire?

— Intraduisible, monsieur le Président. Il dit qu'il ne veut pas répondre en français.

— Vous allez prêter serment et vous nous donnerez le sens de ses réflexions.

L'enrobé vient sous le nez du fils d'Alan, lui faire jurer de dire la vérité.

— Toute ma vie, je n'ai fait que la suivre. Et voilà où elle m'a mené! Mais c'est de bon cœur que je la suivrai encore... Je jure!

— Vous êtes bien Jacques Bihan, fils d'Alain et de Rolland Hénora?

Oubliant qu'il a prétendu ne pas connaître le français, Crapitoulic répond directement au président, mais dans sa langue maternelle :

— Ma foi, tu connais ton monde, noiraud. Toute la famille va y passer, si ça continue.

— Silence!... Vous êtes présenté comme ne vous livrant à aucun travail et vivant sur le commun?...

L'huissier traduit en phrases moins juridiques.

— Tu as raison de mettre une bavette, s'écrie le barde; car tu n'as pas plus de raison qu'un enfant. Sans travail, moi? Si donc, je distrais les autres. Quant à vivre sur eux... qui donc ici-bas vit sur soi seul? Toi qui es noir autant qu'un corbeau, tu ne fais pas exception, je pense. La moule vit sur le rocher : le barde peut bien vivre sur les chrétiens, ses frères.

J'aime encore mieux mon métier que le tien. Tu es plus avancé de jouer toute la journée à braies et robe, robe et braies!...

Le président voyant monter l'hilarité de la salle, devient rouge et foudroie Crapitoulic du regard. Mais le fils d'Alan en a vu d'autres.

— Je suis barde errant, dit-il en redressant la taille, et non pas sans métier.

— Ce n'est pas une profession.

— Tout autant que d'attraper les gens sur la rue pour les fourrer au biniou. Toi, tu préfères couvrir les loïs sur une chaise percée; moi, j'ai le derrière trop pointu pour rester assis. La terre cependant nous porte l'un et l'autre sans rechigner et Monsieur Dieu porte la terre. Pourquoi es-tu si fier?

— Venons aux faits. Tu es marié d'hier?

— Voyez la porte à côté, répond Crapitoulic.

— C'est nous, dit Barbe.

Elle désigne du doigt Rannou Direr debout près d'elle. La mariée a tiré de sa poche sa coiffe chiffonnée et s'y mouche congrûment.

— Vous aviez bu, tous?

— Si l'on peut dire, Monsieur, dit Rannou; on avait mangé du *kig-sal* (lard salé) et le feu avait pris dans nos gorges.

— Et après?...

Barbe et Rannou se consultent du regard.

— Après?... Rien.

— Je vais donc vous rafraîchir la mémoire : après, vous êtes allés troubler le repos des habitants de la rue des Nobles. Heureusement, les gendarmes sont arrivés interrompre le tapage. Ils vous ont conduits aux locaux disciplinaires où ce matin on vous a décou-

verts, l'un avec la femme de l'autre et *vice versa*...
— *Vice versa*? Ce n'est pas dans mes connaissances, fait Rannou.

— Nous, les premiers, on s'est découverts, explique le fils d'Alan. Mais pour... ceux qui nous ont mis ainsi... fallait-il qu'ils soient saouls!

Le président tonne, le maréchal-des-logis proteste, la foule miaule de plaisir. Puis, graduellement, tout s'apaise et l'on entend Crapitoulic prendre son gardien à partie :

— Est-ce toi ou non, crapaud, qui nous a engagés?
— Il n'était pas écrit sur vos figures que vous étiez mariés ou célibataires.

— Non pas, dégourdi, mais à nos doigts!

Les juges approuvent. La moitié du procès est gagnée. Crapitoulic triomphe :

— Il est mouché, le nez sale.

Le président se penche à droite, se penche à gauche, se penche sur soi-même, raconte le procès à sa bavette qui est censée représenter la blancheur de sa conscience. Et l'huissier annonce :

— Acquittement général, sauf l'amende pour ivresse publique; mais n'y revenez pas!

Rannou s'avance alors et, poliment :

— Le marié, dit-il, vous paie une tournée.

On le pousse vers la porte et Crapitoulic doit rentrer en lui la chanson qu'il s'appête à improviser sur cette nouvelle aventure.

— L'air de Morlaix n'est plus bon pour moi, dit-il en sortant.

Sa douleur au côté l'inquiète. Le fils d'Alan n'a jamais été malade. Est-ce un avertissement de Dieu? Jusque-là, toutes ses intuitions ont été vérifiées par

les événements. Maintenant on l'invite à quitter son paisible tête-à-tête avec les deux époux. Il doit retourner à son errance, à ses fantômes, à ses chimères.

Avant de fuir les trois vallées, qui sont : du Queffleut, du Jarlot et du Dossen, il montera vers l'hospice. Il a déjà trop tardé à faire visite à mamm Hénora.

— Rolland... oui... de Cuburien?...

L'employé en sarrau blanc mouille son index et tourne distraitemment les pages du grand livre. Cela n'impressionne plus Crapitoulic. Le même cérémonial à chaque venue. Lui, contemple la fenêtre et le géranium qui monte, rouge et vert.

— Sortie... depuis trois mois, par décès.

Le barde se fait expliquer...

— Ah! morte... morte!...

Il considère l'homme qui ouvre les mains pour lui exprimer son impuissance, devant la fatalité.

— Morte... répète Crapitoulic. Bien. Merci.

A peine dehors, son point de côté le relance. Il ferait mieux de rester, de s'étendre sur un lit et d'espérer que Notre-Seigneur vienne le prendre dans ses bras pour le porter dans le royaume où mamm Hénora repose sur un lit d'argent et de pierreries. Damn! Comment n'y a-t-il pas pensé plus tôt, c'est l'âme de sa mère, oui, son âme à peine déliée de la chair, qui le pince là, sous les côtes. Son doigt est brûlant. Pourtant, les innocents sont les amis de Jésus. Mais c'est sans doute pour lui rappeler qu'elle a besoin de prières.

Une brusque mélancolie envahit le barde. Il ne doute pas du salut éternel de mamm Hénora. Égoïstement, c'est à lui-même qu'il songe. Lui, qu'il plaint.

Voici, en effet, que tous ceux qui ont accompagné sa première enfance sont morts. Mamm Hénora la dernière. Et il n'a même pas suivi son enterrement, trop occupé de ses plaisirs. Tout s'en va, se détache de lui, l'abandonne au sec ainsi qu'une barque au reflux.

Et lui-même est mort plus qu'à moitié. Le barde. Depuis le trépasement de Fanch-al-Liper, la mode des chanteurs populaires est abolie. Trop de plaisirs sont maintenant à la portée de tout le monde. Des plaisirs plus corsés sinon plus sains. Qui, désormais, fera attention au rimailleur des pardons et assemblées? Il n'existe même plus d'assemblées. On s'offre des divertissements comme on achète un paquet d'oignons aux johnnies de Roscoff. Des joies tristes qui meurent à peine nées. Pouch! que le fiel vous en tourne sur le foie!

Tout à ses idées moroses, Crapitoulic s'assoit sur une borne, à l'angle de la rue des Nobles. Un filet d'eau glisse à ses pieds. Pourquoi regarder en bas? La vocation du barde, c'est d'avoir toujours les yeux fixés au-dessus de la foule, pour en prendre possession, la dominer.

Le fils d'Alan se rafraîchit l'âme à contempler un pan de ciel où filent des nuages blancs. Puis, son regard descend sur un toit pointu, glisse sur un pignon et le voilà arrêté par une sculpture grossière au-dessus d'une enseigne d'épicerie. Elle représente un homme en courte veste et culotte, le genou en terre, le chapeau sur la cuisse.

— Salut à toi, bonhomme Morlaix! murmure le barde.

Au fond de ses souvenirs un visage vient de surgir

Une figure fripée de vieille femme. Mamm Hénora. Il était encore en robe. C'était bien avant la mort d'Alanic le passeur. Souvent, le soir, mamm lui racontait des histoires pour favoriser la venue du sommeil.

— Tu n'as pas connu tonton Job.

— Qui est-ce, mamm?

— Quand tu iras à Morlaix, plus tard, tu verras son portrait au coin de la rue des Nobles...

— Tonton Job...

Le barde se met à rire. Ainsi donc, voilà la seule parenté qui lui reste au monde : un homme de bois! La seule, qui sait?... Dans les maisons ventruées à côté, il y a peut-être d'autres personnes de la famille? Où est tante Janed notamment, dont le chat battu et rebattu finit un jour par rendre son lait en beurre... Et la cousine Soizig qui, étant bue, mangea son drap croyant déguster une crêpe et creva d'étouffement... Et cet Ific Limpalaër, l'empereur (quel beau nom!) dont chacun sait qu'il épousa à quatre-vingts ans une jeunesse dont il périt épuisé un soir de grande tendresse où il refusait de céder à un nouveau caprice qui n'était autre que de consentir à trépasser pour permettre à la belle de suivre son galant?...

— Tu divagues, Kou Bihan.

— Qui me parle?

Crapitoulic se dresse d'un bond.

— C'est toi, Gwenig? D'où viens-tu?

— De Saint-Pol.

— Que désires-tu?

— Que tu viennes chez moi. Il y a une grande fête donnée pour mon mariage. Tu chanteras.

— Moi, chanter à tes épousailles!

— Ne sais-tu pas ce que tu m'as promis, d'être toujours prêt à répondre à mon cri?

— Pas pour cela, Gwen. Pas pour cela.

— Pour cela comme pour le reste. N'es-tu pas le barde gentil?

— Oui, ne me tourmente pas.

— Alors, viens. La nuit monte. Lorsque les cornandons seront dehors, il n'y aura pas moyen d'avancer.

— N'as-tu plus d'amour?

— Je brûle d'amour... pour René Ménez.

— Ah!

La tête lourde, les membres raides, Crapitoulic s'est mis en marche. Il faut bien qu'il donne à Gwen cette preuve d'amour. Après, mon Dieu, qu'il disparaisse. Mais elle a encore besoin de son biniou, son pauvre sac fripé qu'en s'époumonnant, le barde cependant n'arrive plus à gonfler.

— Marche!

CHAPITRE XIX

OU CRAPITOU LIC RENCONTRE LE CHIEN NOIR ET
S'ENDORT ENFIN AU COU DE... SA BELLE ÉPOUSÉE

Crapitoulic traîne ses sabots sur les pavés fourmillant d'étincelles. Des tableaux vifs se présentent à sa vue intérieure. C'est à cette fenêtre de la place des Halles qu'il se mesurait avec les poissonnières, pour le seul plaisir de se mettre les tripes au vent... des tripes, hélas! bien pleines.

— Gwen! Y aura-t-il une place pour moi au festin de noces?

Mais Gwen a déjà pris les devants. Ici, il payait M'ame Fitament avec de belles promesses. Où est-il le temps d'apprentissage chez Auzou, le maître-sabotier? Où sont-elles les ribotes en compagnie de Barbe Salaün, aujourd'hui rangée aux côtés de Rannou, le mauvais compagnon?...

— A quoi penses-tu, tête rouge?

Il va se fouailler pour retrouver sa verve passée.

— C'est l'haleine puante de *Paulik* qui te souffle ces cauchemars. Chante un peu, mon gars, pour te remettre en selle.

La route s'enlève devant le piéton, vers des collines violacées. Une croupe, parole divine, aussi volumineuse que celle de Gwen Lamanda. Gwen-la-bouillie. Mais Gwen est un nom dont on ne rit pas, car il habille du haut en bas la bien-aimée. Alors, il faut trouver autre chose. Une gaudriole, pour voir si la fièvre a les idées plaisantes.

— Écoutez tous, je vais chanter *C'houez e fri...*

*Moucher son nez
Chose facile;
Moucher son dos
Qui le fera?
Tra laderi
Longuelonla.*

*Les trous d'en haut
Entre deux doigts...
« Sauf votre respect »
Avec la soie.
Tra laderi
Longuelonla.*

L'âme de Crapitoulic — moitié Trégor — se trémousse de joie. Mais, elle a beau faire, c'est l'esprit léonard qui est le plus fort. Cet esprit qui cherche à percer la chair sous les côtes et lui fait si mal. Il en perd l'haleine, par moments, et s'arrête pour reprendre souffle. La sueur inonde son front brûlant.

— Pardon, la compagnie, c'était pour me distraire. Bien sûr, la chanson n'est bonne que pour les mécréants de Plestin!

La nuit est faite. Une nuit de bonne trame. Com-

mande de barde. Pleine de feux follets et de transparences. Ce sont des myriades d'âmes qui trottinent après les prières des vivants. Crapitoulic est un vivant. Son chapelet aux doigts, il se défend comme il peut. *Pater Noster... Patrenotre... Panot.* Jamais, il n'ira assez vite pour satisfaire chacun.

— Un mendiant? Non. Je m'appelle Crapitoulic. N'ayez pas honte de moi, Gwen, je vous en prie! Ma richesse, je la jette au vent. Hélas! oui, je la jette et elle me revient dans la figure. Tout est vôtre, ma chérie, vous savez bien.

Si Rannou était là! Il lui dirait : « prends ta bombe, l'ami! » Mais Rannou s'est arrêté au bas de la côte. Crapitoulic sera-t-il récompensé d'avoir été plus brave? Oui, oui. Déjà, les Ames viennent à son secours. Bien qu'elles n'aient ni mains ni visages, il les reconnaît toutes : Mamm Hénora, Marie Pikès... La rebouteuse lui tire sur la jambe.

— Tu me fais mal, bourrique!

— Que non : je t'aide. Sans moi, tu ne mettrais pas un pied devant l'autre.

Que répondre à cela? Les Ames ont toujours raison. C'est ce qui fait leur force. Et Fanch-le-Licheur... Le voilà qui s'approche, le vieux barde.

— Quelque chose pour faire pleurer les femmes, en fin de banquet?

*Je suis Nora, Nora la folle,
Et les chiens noirs ont léché mon front;
Ma cervelle est devenue si molle, si molle,
Que les anges des pâtés en font...*

Pleurez tous. Pleurez sur la route. La poussière éteinte a un parfum d'encens.

Là-bas, sur la butte des Ménés, l'horizon se retire. Tout devient trouble et grelottant. Le pays s'en va en longue houle, sans pouillerie humaine, jusqu'au Roc'h Trévél, franc ainsi qu'aux premiers jours de Dieu. Des terres noires, des bois plus sombres, toute la nature bretonne, des rubans de routes plein les bras.

*Elle court, elle court, Nora la folle,
Vers le pays de punition.*

Crapitoulic chante; mais sa voix même ne lui donne plus de plaisir. Il l'entend à peine. Et les Ames fatiguées s'appuient à son bras. Une bonne femme, au bord du chemin, lui a offert un bol de lait frais.

— Tu as chaud, Crapitoulic?

— *Benoz Doue!* Tu me connais?

— Bien sûr; ne te souvient-il pas?... Aux noces du Cosquer-Vras où tu as chanté et mené les danses?...

Voilà qui rafraîchit mieux qu'une verrée. Ainsi, il est connu, lui, le fils du débitant de boissons du Dou-sik, dans cent, deux cents, moitié-mille fermes au toit bas. Et quand son livre aura été imprimé à Landerneau, toute la Bretagne sonnera les airs sortis de sa tête rouge.

— Le repas du Cosquer?... Si je m'en souviens! Le plus beau de ma vie.

— Ah! il y avait beaucoup de bonnes choses à boire et à manger. Si tu veux, ce soir, il y a une place pour toi dans la crèche. Tu parais las?

— Non, non... Il faut que j'arrive.

— Où donc, Crapitoulic?

— A Saint-Pol, vous savez bien, pour le repas de Gwenig.

La vieille a hoché la tête. Crapitoulic n'a jamais eu des idées comme tout le monde. Il ne faut pas le contrarier. C'est un barde.

— Bonne nuitée, Crapitoulic.

— Et à toi.

La route l'a repris et aussi la douleur.

— Gwenig, follette, tu me pincas trop!

Quand même, c'est bon d'être blessé par celle qu'on aime. La jeunesse finie, la tendresse est un aiguillon. Elle n'attend pas de retour. C'est elle-même qui se pince, la tendresse.

La nuit-de-tout-le-monde a maintenant fini par absorber la nuit-du-barde. Elle est basse et glisse sans bruit sur la tête, sous les pas. Une couronne blanchâtre résiste encore. C'est l'inspiration qui danse au-dessus du poète...

Vivaient au manoir de Tre-glaz

Trois filles brunes

Deux filles blondes

Elles avaient douze amoureux

J'ai dit : warc'hoas

J'ai dit : war-dreuz.

Le père portait bragou-braz

La mère aussi,

Les filles mieux,

Et le manoir allait a-dreuz.

J'ai dit : warc'hoas

J'ai dit : war-dreuz.

Qu'est-ce encore, dans les ténèbres? Une cloche. La corbeille de bronze roule et sonne. Le battant est une andouille de Lesneven. Ban-Dang! Le voyageur

s'est arrêté. La cloche aussi et plusieurs fantômes tourment autour d'elle.

— Je suis ivre, pas possible!

Si Gwen est là, pourquoi n'approche-t-elle pas? Toujours le nez et les boutons qui l'offusquent. Mais c'est un masque.

— Ne vois-tu pas, sotté, qu'on l'ôte à volonté? Viens, écoute...

Un rire sangloté barbote autour de Crapitoulic.

— Ah! maudite, tu te moques encore! N'as-tu pas de pitié pour ma tête malade, pour ma bouche plus sèche qu'un four à pain? Approche la cloche, maligne; j'ai besoin d'appeler. J'ai soif! A boire!

Il dit. Aussitôt, la cloche se renverse. Elle contient un liquide roux et pétillant.

— Arrête, sacrée diablesse! Ne tirez pas sur ma jambe, vous autres, ou bien je n'arriverai jamais. A boire!

Les ombres prennent plaisir à lui tenir la coupe loin des lèvres. Crapitoulic sent ses yeux lui sortir de la tête, à force de convoitise. Le breuvage est là, frissonnant sous la brise qui le fouette à petits coups. S'il était permis au malade de se noyer le gosier ainsi qu'un buveur de foire, quand la boisson lui descend le long du cou, sur les épaules!

— Versez donc!

Cette fois, il peut se désaltérer à longs traits. Mais si occupé qu'il soit à se satisfaire, le fils d'Alan voit bien les yeux qui lui sourient aux bords du vase. Trois paires d'yeux roux. Parmi eux, les yeux de Gwen-la-Saint-Politaine. Et puis, à côté, ceux de la fille du douanier, damnation! et encore le front polisson de la femme d'Abram le pendu.

Maintenant rassasié, Crapitoulic voudrait dire : assez ! relevez la cloche ! Mais le liquide coule sans répit et lui inonde la bouche. Se redressera-t-elle, cette robe sonnante ? Non. Il est condamné à boire jusqu'à ce que son ventre éclate. En as-tu suffisamment, Kou Bihan ? M'as-tu assez appelée ? Eh bien, alors, il faut tout boire, tout...

Pour ne plus apercevoir son triple bourreau, ne plus entendre ces voix éraillées, Crapitoulic a saisi les bords de la cloche et, d'un brusque mouvement, s'en est coiffé. Tant pis s'il est noyé. Noyé dans le cidre, ça vaut encore la peine !

Miracle ! Il n'est pas étouffé du tout. Au contraire, il se sent léger, aérien.

Pourquoi est-il soudain assis par terre ? Il éponge son front. Son sang bout dans son corps. De son côté blessé une douleur vigilante s'irradie dans tous ses membres. Il ne la céderait pas pour deux verrées de *strob-jakez*. Pour une paumée d'eau de source, oui, peut-être... Au-dessous de lui, les étoiles brillent. Disparu le cauchemar. C'est l'instant aigu de la lucidité.

Et voici qu'une femme, une vraie femme, est venue s'asseoir près de lui, arrangeant les plis de sa robe, pour ne pas gêner l'ouvrage de la repasseuse.

— Gwen...

— Oui, mon amour ?

— Tu as toujours été dure pour moi.

— Je ne suis pas celle que tu crois.

— Qui donc encore ? Vais-je courir toute ma vie après des semblances ?

— Je suis celle que tu n'as pas su découvrir. Celle qui eût convenu au barde errant : la vagabonde.

— Mais je ne veux pas de toi !...

Il n'a pas conscience d'avoir aimé d'autre fille que celle du pays-chou. Celle-ci se trompe. Elle est odorante et câline. Le fils d'Alan passe son bras autour du cou glacé. Il étouffe d'amour.

Sa main s'égaré dans les ténèbres. Une tresse soyeuse bouge entre ses doigts. Un sursaut : la douleur est là aussi, en tiers. Part à deux, Gwenig !

Dressé sur son séant, Crapitoulic s'est réveillé sous l'aiguillon.

— Ah ! Gwen, j'ai mal. Je vais mourir.

Il regarde la bien-aimée. Horreur ! Il n'y a pas de bien-aimée. Ce que sa main caresse, c'est la queue d'un chien errant... un chien de suie.

— Mamm ! Mamm ! sauvez-moi... Le chien noir !

La cloche, les visages, les étoiles, tout se renverse et part à la débandade. Crapitoulic éclate d'un rire qui lui fend les entrailles. Pauvre fou de poète ! Et puis, vient un grand soulagement. Sûr, le fiel a crevé. Demain, il chantera encore...

*Ce n'est pas Gwen (e) la belle,
C'est la fille du maudit... du...*

Dans cette mer où plonge le fils d'Alan, il n'y a plus ni boiterie ni douleur. Les chiens errants viennent lécher le visage des enfants purs.

— Pas si fort, Gwen, tu m'arraches la peau !

TABLE

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Du trépasement d'Alan Bihan, débitant de boissons, et de la déploration de sa veuve Hénora Rolland.	9
CHAPITRE II. — Où l'on rencontre Crapitoulic qui rencontre Rannou Direr et Barbe la Chandellette....	16
CHAPITRE III. — Où Crapitoulic ne reste pas les deux pieds dans le même sabot.	29
CHAPITRE IV. — Comment l'andouille de Lesneven coupa l'haleine du passeur et ce qui s'ensuivit	40
CHAPITRE V. — A Saint-Pol, Crapitoulic cherche la science et trouve un cœur.	50
CHAPITRE VI. — De la fin d'une vie plaisante au sermon sur la pierre dont furent marris le diable et le recteur.	58
CHAPITRE VII. — Où le liquide coulant à flots n'arrive pas à éteindre le feu de la vengeance.	67
CHAPITRE VIII. — Du Gorsedd de Pleyben où Rannou Direr fit craquer la chemise de la débitante et du coup faillit à être barde.	81
CHAPITRE IX. — Comment Abram le pendu éprouva la vertu de sa femme en lui envoyant saint Pierre et saint Paul.	95
CHAPITRE X. — Où Crapitoulic retrouve Gwenig « la fine fleur de chou » et perd son compagnon Rannou Direr.	108

CHAPITRE XI. — Comment Marie Pikès prépara son café au butun et Crapitoulic sa pâte à dogan et ce qu'il en advint pour tous les deux	115
CHAPITRE XII. — Au Pardon de Saint-Jean Crapitoulic rapporte l'histoire de Mimi Salaün et s'engage avec les mendiants	129
CHAPITRE XIII. — Comment les Méhaignés, conduits par Crapitoulic, devinrent bourgeois au Dourduff, puis s'esbignèrent	141
CHAPITRE XIV. — Où Crapitoulic se laisse envoûter par la voix de la princesse d'ombre et ressuscite celui qui avait bu trop d'eau salée.	150
CHAPITRE XV. — Comment Gwen vint à la maison de pêcheur et ne trouva que Rannou à étreindre dont le bon compagnon pensa mourir	167
CHAPITRE XVI. — D'un pèlerinage expiatoire qui s'achève à Rumengol par une leçon en trois coupleurs donnée à un prébendier	179
CHAPITRE XVII. — Comment Crapitoulic rencontra la lune à Landerneau et s'en trouva marié, puis s'en fut de là marier Rannou Direr	195
CHAPITRE XVIII. — Où est mis ce joli monde au « biniou » et comment Crapitoulic apprend à ses dépens à distinguer le tien du mien	209
CHAPITRE XIX. — Où Crapitoulic rencontre le chien noir et s'endort enfin au cou de... sa belle épousée	220

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 AVRIL 1947
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

NUMÉRO D'ÉDITION : 12
DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1947

(1313)

« M. Yves-Marie RUDEL nous présente modestement son Crapitoulic, barde errant; mais c'est tout bonnement un ouvrage de la grande verve picaresque et de la meilleure qualité. Il nous révèle une Bretagne et des Bretons assez loin des poncifs que nous rencontrons dans une littérature conventionnelle. C'est un livre d'inspiration directe, vivant, amusant et qui va au fond des hommes et des choses.

.....

« Cette vie de bohème au cœur d'une Bretagne ignorée, cette évocation si directe des mœurs populaires et d'un lyrisme qui leur est propre, le barde errant et tous les gens qui l'entourent ou qu'il rencontre, tout cela constitue un livre savoureux, bien craquant sous la dent, authentique comme une vraie galette bretonne. Il y avait longtemps qu'on n'avait extrait directement de la vie et de la pleine terre un livre aussi plein, aussi dru, aussi spirituellement charnel et charnellement spirituel que ce Crapitoulic, barde errant. »

Jean MARIENVAL.

AUX PORTES DU LARGE

Collection " **TERRES D'OCCIDENT** "

JAKEZ RIOU

L'HERBE DE LA VIERGE

Traduit du breton et préfacé par Youenn Drezen

HENRY-JACQUES

JEAN-FRANÇOIS DE NANTES

Sous jaquette de R.-Y. CRESTON

J.-P. MAHÉ

LA FILLE DU SONNEUR

(Vendée)

Sous jaquette d'HENRI BOUYER

Collection " **LA VIVANTE HISTOIRE** "

PERRAUD-CHARMANTIER

LA GUERRE EN BRETAGNE

Tomes I et II

BERNARD ROY

CET AVANTAGEUX

M. DE FORBIN

Sous presse

AUX PORTES DU LARGE
